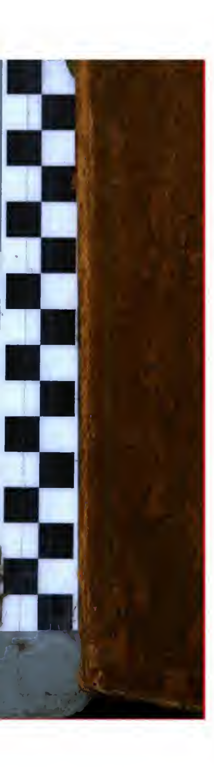










LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE;

PAR J. F. LAHARPE.

Indocti discant, et ament meminisse periti.

TOME TROISIEME.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, Imprimeur-Libraire, rue des Poitevins, n°. 18.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

LIVRE SECOND.

ÉLOQUENCE.

CHAPITRE IV.

Analyse des ouvrages oratoires de Cicéron.

SECTION PREMIERE.

De la différence de caractere entre l'éloquence de Démosthene et de celle de Cicéron, et des rapports de l'une et de l'autre avec le peuple d'Athenes et celui de Rome.

NOUS avons entendu Démosthene dans les deux genres d'éloquence, le judiciaire et le délibératif; et nous avons vu que dans l'un et dans l'autre, sa logique était également pressante, et ses mouvemens de la même impétuosité. Cicéron procede en général d'une maniere différente: il donne beaucoup

aux préparations; il semble ménager ses forces en multipliant ses moyens; il n'en néglige aucun, non-seulement de ceux qui peuvent servir à sa cause, mais même de ceux qui ne vont qu'à la gloire de son art; il ne veut rien perdre, et n'est pas moins occupé de lui que de la chose. C'est sans doute pour cela que Fénélon, dont le tact est si délicat, préférait Démosthene, comme allant plus directement au but. Quintilien, au contraire, paraît préférer Cicéron; et l'on sait qu'entre deux orateurs d'une telle supériorité, la préférence est plutôt une affaire de goût que de démonstration. Telle a toujours été ma maniere de penser sur ces sortes de comparaisons, si souvent ramenées dans les entretiens et dans les discussions littéraires. J'ai toujours cru que ce qui importait le plus n'était pas de décider une prééminence qui sera toujours un problême, attendu la valeur à-peu-près égale des motifs pour et contre, et la diversité des esprits; mais de bien saisir, de bien apprécier les caracteres distinctifs et les mérites particuliers de chacun.

J'avais toujours préféré Cicéron, et je le préfere encore comme écrivain; mais depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, j'ai cru sentir que la maniere de Démosthene y serait peut-être plus puissante dans ses effets que celle de Cicéron.

Remarquez que tous deux ne sont plus pour

nous, à proprement parler, que des écrivains; nous ne les entendons pas, nous les lisons; ils ne sont plus là pour nons persuader, mais pour nous plaire. Philippe et Eschine, Antoine et Catilina sont jugés, il y a long-tems; c'est Cicéron et Démosthene que nous jugeons, et cette différence de point de vue est grande; car pour les Grecs et pour les Romains, c'était de la chose qu'il s'agissait avant tout, et ensuite de l'orateur. Tous deux ont eu les mêmes succès, et ont exercé le même empire sur les ames; mais aujourd'hui je conçois très-bien que Cicéron, qui a toutes les sortes d'esprit et toutes les sortes de style, doit être plus généralement goûté que Démosthene qui n'a pas cet avantage. Cicéron est devant des lecteurs; il leur donne plus de jouissances diverses; il peut l'emporter: devant des auditeurs nul ne l'emporterait sur Démosthene, parce qu'en l'écoutant, il est impossible de ne pas lui donner raison; et certainement c'est là le premier but de l'art oratoire.

Ne pourrait-on pas encore observer d'autres motifs de disparité, tirés de la différence des gouvernemens, et du caractere des peuples à qui tous deux avaient affaire? Il n'y avait dans Athenes qu'une seule puissance, celle du peuple: c'était une démocratie absolue, telle que Rousseau la voulait

exclusivement *pour les petits Etats :* il la croyait impossible dans les grands, et il n'y en avait jamais eu d'exemple.

Le peuple athénien était volage, inappliqué, amoureux du repos, idolâtre des plaisirs, confiant dans sa puissance et dans son ancienne gloire. Il avait besoin d'être fortement remué ; et quoique la maniere de Démosthene fût, sans doute, le résultat des qualités naturelles de son talent, elle dut aussi être modifiée, jusqu'à un certain point, par la connaissance qu'il avait de ses auditeurs ; et cette étude était trop importante pour échapper à un homme d'un aussi excellent esprit que le sien. Il songea donc principalement à frapper fort sur cette multitude inattentive, sachant bien que s'il lui donnait le tems de respirer, s'il lui permettait de s'occuper des agrémens de son style et des beautés de sa diction, tout était perdu. Les Athéniens étaient capables d'oublier tout ce qu'il leur disait, pour s'extasier sur ses phrases et faire parade de leur bon goût, en se récriant sur le sien. Il le savait si bien, qu'à la fin de la *Philippique*, que j'ai traduite, et qui lui attira beaucoup d'applaudissemens, il leur adressa ces derniers mots : « Eh ! » n'applaudissez pas l'orateur, et faites ce qu'il » vous conseille ; car je ne saurais vous sauver par

» mes paroles : c'est à vous de vous sauver par des
» actions. »

Aussi quand il avait entraîné le peuple, il avait tout fait : on le chargeait sur-le-champ de rédiger le décret, suivant la formule ordinaire, qui en laissait à l'orateur et l'honneur et le danger : *De l'avis de Démosthene, le peuple d'Athenes arrête et décrete*, etc. Nous avons encore une foule de ces décrets, conservés chez les historiens et les orateurs de la Grece.

Il n'en était pas de même à Rome : il y avait une concurrence de pouvoirs et une complication d'intérêts divers à ménager. Quoique la souveraineté résidât de fait dans le peuple, sans être théoriquement établie, comme elle l'a été chez les modernes, le gouvernement habituel appartenait au sénat, si ce n'est dans les occasions où les tribuns portaient une affaire devant le peuple assemblé, et faisaient passer un plébiscite ; et dans ce cas, le sénat même y était soumis. Pour ce qu'on appellait une loi, il fallait réunir le consentement du peuple et du sénat ; et de-là ces fréquentes divisions entre les deux ordres, dans lesquelles le peuple eut presque toujours l'avantage, et ce qui est plus remarquable, presque toujours raison. Mais ce qui prouve que la théorie de la souveraineté du peuple n'était pas très-clairement connue, c'est que tous

les actes publics portaient textuellement : *Senatus populusque romanus*, ce qui était inconséquent ; les principes exigeaient que l'on dît : *Populus senatusque romanus.* Mais cette différence entre la souveraineté et le gouvernement, n'a été suffisamment développée que dans les écrits de Locke ; et c'est de-là que Rousseau l'a reportée dans son livre du *Contrat Social.*

Les affaires étaient donc souvent traitées en même tems et dans le sénat et devant le peuple ; et la différence d'auditoire devait en mettre dans l'éloquence. De plus, il y avait des citoyens si puissans, qu'ils faisaient seuls, et par leur crédit particulier, un poids considérable dans la balance des délibérations publiques ; et l'orateur devait avoir égard à toutes ces considérations.

Le peuple romain était beaucoup plus sérieux, plus réfléchi, plus mesuré, plus moral que celui d'Athenes. On peut dire même que de tous les peuples libres de l'antiquité, il n'en est pas un qui puisse lui être comparé. Il a donné des exemples sans nombre de cette modération, qui semble ne pas appartenir à une multitude, dont les mouvemens ont ordinairement d'autant moins de mesure, qu'ils ont par eux-mêmes plus de force ; et l'on sait que la modération n'est autre chose que la mesure juste de toutes les affections, de tous les

devoirs et de toutes les vertus. Ce qui est rare dans un individu, doit l'être encore plus dans un amas d'hommes, et c'est pourtant ce qu'on vît sans cesse dans le peuple romain, et ce qui le montre aux yeux observateurs comme particulièrement destiné à commander aux autres. Cette vérité, qui pourrait donner une face nouvelle à l'histoire romaine, si elle était écrite aujourd'hui par quelqu'un qui joignît à l'éloquence des anciens la philosophie qui leur a souvent manqué, n'est pas très-communément sentie, parce que tous les historiens latins ont plus ou moins de partialité pour le sénat. C'était sans doute une compagnie très-sage, surtout dans sa politique extérieure, où ses passions ne dominaient pas, du moins jusqu'à l'époque de la corruption; mais dans le gouvernement intérieur, il serait facile de prouver que le peuple montra souvent beaucoup plus de justice et de vertu que lui. Où trouvera-t-on, par exemple, rien qui ressemble aux Romains, lorsque leur armée quitte son camp au bruit de la mort de Virginie (premier crime individuel de la tyrannie décemvirale, et qui fut le dernier), entre dans Rome, enseignes déployées, sans commettre la plus légere violence, se borne à rétablir les autorités légitimes, à traduire Appius devant les tribunaux, et quand il est

condamné, reçoit encore son appel au peuple, quoique lui-même eût abrogé ce droit d'appel?

Ce peuple était fier, et il avait raison; il sentait sa force et n'en abusait pas : c'est la véritable énergie : c'est avec celle-là qu'on fait de grandes choses.

La corruption régnait dans Rome au tems de Cicéron; mais il est juste d'avouer encore qu'elle était infiniment plus sensible chez les grands que chez le peuple. L'immoralité des principes n'eût pas été supportée dans la tribune aux harangues : elle le fut quelquefois dans le sénat, et se montra souvent dans sa conduite. Mais aussi dans aucun tems, la fierté du peuple et la sévérité romaine n'auraient pu s'accommoder des objurgations ameres et humiliantes que Démosthene adressait aux Athéniens. Caton seul se les permit quelquefois, et on le pardonnait à son stoïcisme reconnu; on respectait sa vertu sans estimer sa politique, qui, en effet, était médiocre. Il rendit peu de services, parce qu'il manquait de cette mesure dont je parlais tout-à-l'heure, et que Tacite appelle *tenere ex sapientiâ modum.* Cicéron en rendit de très-grands pendant toute sa vie, et mérita d'être appellé pere de la patrie. Je me souviens à ce propos, qu'un homme qui apparemment ne savait de Cicéron que ce

qu'on en sait dans les classes, et ne connaissait pas le Cicéron de l'histoire, me dit, un jour que je lui en faisais l'éloge : *Allez, votre Cicéron n'était qu'un modéré. Ce n'est pourtant pas à ce titre*, lui dis-je, *que les triumvirs l'assassinerent ; mais c'est qu'apparemment on ne connaissait pas à Rome la faction des modérés.*

D'après ces observations, on ne sera pas étonné des deux caracteres dominans dans l'éloquence délibérative de Cicéron, l'insinuation et l'ornement : l'insinuation, parce qu'il avait à ménager, soit dans le sénat, soit devant le peuple, soit dans les tribunaux, une foule de convenances étrangeres à Démosthene ; l'ornement, parce que la politesse du style, qui n'était introduite à Rome que depuis la conquête de la Grece, était une sorte d'attrait qui se faisait sentir plus vivement, à mesure que tous les arts de goût et de luxe étaient plus accrédités dans Rome. Au milieu des jouissances de toute espece, celles de l'esprit et de l'oreille étaient devenues une véritable passion. On attachait un grand prix à la diction, surtout dans les tribunaux, où les plaidoieries étaient prolongées comme pour l'amusement des juges, plus encore que pour leur instruction.

Cicéron s'attacha donc extrêmement à l'élégance

et au nombre. Il savait que l'on se faisait une fête de l'entendre dans le forum; que tous ses discours étaient enlevés dans le sénat, par la même méthode que nous employons aujourd'hui, par des *tachygraphes*, que l'on nommait en latin *notarii* et *librarii*. Ainsi, quoique l'élocution fût également regardée par les Grecs et les Romains comme la partie la plus essentielle et la plus difficile de l'art oratoire; parce qu'on y comprenait dans le langage des rhéteurs, non-seulement toutes les figures de diction, qui en sont l'ornement, mais toutes les figures de pensée, qui en sont l'ame; je conçois que Cicéron ait pu mettre plus de soin que Démosthene dans ce qu'on appelle le fini des détails, et qu'il ait recherché la parure et la richesse d'expression, en raison de ce qu'on attendait de lui. Cela est si vrai, que ceux qui se piquaient d'être amateurs de l'atticisme, reprochaient à Cicéron d'être trop orné; et Quintilien son admirateur passionné, s'est cru obligé de le justifier sur ce point, et de réfuter ces prétendus attiques, qui, en effet, allaient trop loin. L'atticisme consistait principalement dans une grande pureté de langage, un entier éloignement de toute affectation, et une certaine simplicité noble qui devait avoir l'aisance de la conversation, quoiqu'elle

fût, en effet, beaucoup plus soutenue et plus relevée : c'est en cela qu'excellait Démosthene. Mais cette simplicité n'excluait point les ornemens naturellement amenés, comme le prétendaient ces critiques trop délicats, qui auraient rendu la diction maigre et nue, à force de la rendre simple. Cette simplicité n'excluait que l'affectation, et jamais Cicéron n'a rien affecté. Chez lui tout coule de source; et s'il ne paraît pas, au même point que Démosthene, s'oublier tout-à-fait comme orateur, pour ne laisser voir que l'homme public, il sait cacher son art, et vous ne vous en appercevez que par le charme que son élocution vous fait éprouver.

La gravité des délibérations du sénat, nécessairement différentes de celles du peuple, toujours un peu tumultueuses, ne comportait pas d'ordinaire toute la véhémence, toute la multiplicité de mouvemens qui était nécessaire à Démosthene, pour fixer l'attention et l'intérêt des Athéniens. Aussi les Philippiques de Cicéron sont-elles généralement beaucoup moins vives que celles de l'orateur grec. La seconde, qui est la plus forte de toutes, ne fut pas prononcée : elle n'est pas du même genre que les autres : c'est une violente invective contre Antoine, en réponse à celle que

le triumvir avait vomie contre lui en son absence, au milieu du sénat. Dans les autres, qui ont pour objet de faire déclarer Antoine ennemi de la patrie, et d'autoriser Octave à lui faire la guerre, Cicéron n'avait pas, à beaucoup près, autant d'obstacles à vaincre que Démosthene. Le sénat, au moins, en grande partie, était contre Antoine, et il ne s'agissait gueres que de diriger ses mesures, de lui inspirer de la fermeté et de la résolution, et de le rassurer contre la défiance qu'on pouvait avoir d'Octave. Cicéron fit tout ce qu'il voulut, et rédigea tous les décrets.

S'il se rapprocha quelquefois, dans les délibérations du sénat, de la véhémence de Démosthene, c'est quand il eut en tête des ennemis déclarés, tels que Catilina, Clodius, Pison, Vatinius. Il réservait d'ailleurs les foudres de l'éloquence pour les combats judiciaires : c'est-là qu'il avait devant lui une carriere proportionnée à l'abondance et à la variété de ses moyens : c'est-là le triomphe de son talent. Mais, en cette partie même, il differe de Démosthene, en ce que celui-ci va toujours droit à l'ennemi, toujours heurtant et frappant, au lieu que Cicéron fait, pour ainsi dire, un siege en forme, s'empare de toutes les issues, et se servant du discours comme d'une

armée, enveloppe son ennemi de toute part, jusqu'à ce qu'enfin il l'écrase. Mais avant d'entrer dans le détail de ses ouvrages, il faut voir ce que l'éloquence romaine avait été jusqu'à lui.

SECTION II.

Des orateurs Romains qui ont précédé Cicéron, et des commencemens de cet orateur.

Cicéron dans son traité *des Orateurs célebres*, où il s'entretient avec Atticus et Brutus, après avoir parlé des Grecs qui se distinguerent dans l'éloquence depuis Périclès jusqu'à Démétrius de Phalere, qui avec beaucoup de mérite commença pourtant à faire sentir quelque altération dans la pureté du goût attique, et marqua le premier degré de la décadence, vient à ceux des Romains qui, dès les premiers tems de la république, s'étaient fait un nom par le talent de la parole. Il en trace une énumération assez étendue pour nous faire comprendre combien cet art avait été longtems cultivé sans faire de progrès remarquables, jusqu'au tems de Caton le censeur et jusqu'aux Gracches, les seuls qu'il caractérise de maniere à laisser d'eux une assez grande idée, non pas celle

de la perfection (ils en étaient encore loin), mais celle du génie qui n'est pas encore guidé par l'art ni poli par le goût. La véhémence et le pathétique étaient le caractere des Gracches; la gravité et l'énergie celui de Caton; mais tous trois manquaient encore de cette élégance, de cette harmonie, de cet art d'arranger les mots et de construire les périodes, toutes choses qui occupent une si grande place dans l'art oratoire, non moins obligé que la poésie de regarder l'oreille comme le chemin du cœur. Les Gracches paraissent avoir été du nombre de ceux qui furent instruits les premiers dans les lettres grecques, que l'on commençait à connaître dans Rome. L'histoire nous apprend qu'ils durent cette instruction, alors assez rare, à l'excellente éducation qu'ils reçurent de leur mere Cornélie. Mais la langue latine n'était pas encore perfectionnée : elle ne le fut qu'au septieme siecle de Rome, à l'époque où fleurirent Antoine, Crassus, Scævola, Sulpitius, Cotta, que nous avons vus tous jouer un grand rôle dans les dialogues de Cicéron *sur l'Orateur*. L'éloge qu'il en fait n'est fondé en partie, que sur une tradition qui se conservait facilement parmi tant d'auditeurs et de juges; car plusieurs n'avaient rien écrit, et ceux dont les ouvrages étaient entre les mains de Cicéron, n'ont pu échapper à l'injure des

tems. Nous ne les connaissons que par le témoignage honorable qu'il leur rend, ensorte que toute l'histoire de l'éloquence romaine, et tous les monumens qui nous en restent, sont pour nous renfermés à la fois dans les écrits de Cicéron.

Lorsqu'il parut dans la carriere oratoire, Hortensius y tenait le premier rang : on l'appellait *le roi du barreau.* Cicéron, dès les premiers pas qu'il fit, rencontra cet illustre adversaire, eut la gloire de lutter contre lui avec avantage, et de mériter son estime et son amitié. Mais lui-même nous apprend (et son impartialité connue le rend très-croyable), qu'Hortensius ne soutint pas sa réputation jusqu'au bout. Il ne s'apperçut pas que l'éclat et l'ornement qui étaient le principal mérite de ses discours, son action plus faite pour le théâtre que pour les tribunaux, toutes ces séductions qui avaient fait applaudir sa jeunesse, convenaient moins à un âge plus mûr, dont on exige des qualités plus importantes, et qui doit mettre dans ses paroles tout le poids, toute la dignité qui appartient à l'expérience. On vit Hortensius baisser à mesure que Cicéron s'élevait. Cette concurrence inégale jeta quelques nuages dans leur liaison. Cicéron crut avoir à se plaindre de lui dans le tems de son exil; ce qui ne l'empêcha pas de lui payer, à sa mort, le tribut de regrets qu'un aussi bon

citoyen que lui ne pouvait refuser au mérite d'un rival, et à l'intérêt de l'état qui les avait souvent réunis dans le même parti.

Le plus beau triomphe qu'il remporta sur lui fut dans l'affaire de Verrès, dont je me propose de parler en détail. Mais il faut observer auparavant, pour la gloire de notre orateur, que dans cette cause, comme dans beaucoup d'autres dont il se chargea, il y avait autant de courage à entreprendre que d'honneur à réussir. Il était venu dans des tems de trouble et de corruption : la brigue, le crédit, le pouvoir l'emportaient souvent dans les tribunaux sur l'équité : souvent l'oppresseur était si puissant que l'opprimé ne trouvait point de défenseur. C'est ce qui était arrivé, par exemple, dans le procès de Roscius d'Amerie, qui dans le tems où les proscriptions de Sylla faisaient taire toutes les lois, avait été dépouillé de ses biens par deux de ses parens qui avaient assassiné son pere, quoiqu'il ne fût pas au nombre des proscrits, et qui craignant ensuite que le fils ne revendiquât ses biens, avaient osé le charger du meurtre qu'eux-mêmes avaient commis, et intenter contre lui une accusation de parricide. Ils étaient soutenus du crédit de Chrysogon, qui avait partagé les dépouilles : c'était un affranchi de Sylla, tout puissant auprès de son maître, qui était alors dictateur.

Aucun

Aucun avocat n'avait osé s'exposer aux ressentimens d'un ennemi si formidable. Cicéron, âgé de vingt-six ans, eut cette noble hardiesse. Plein de cette indignation qu'inspire l'injustice, et qu'une prudence timide refroidit trop souvent dans l'âge de l'expérience, mais qui allume le sang d'un jeune homme bien né, peut-être aussi emporté par cette ardeur de se signaler, l'un des plus heureux attributs de la jeunesse, il osa seul parler, quand tout le monde se taisait, résolution d'autant plus étonnante, que c'était la premiere cause publique qu'il plaidait (1).

Un autre mérite non moins admirable, c'est qu'il ait mis dans son plaidoyer toute l'adresse et toute la réserve que le courage n'a pas toujours. En attaquant Chrysogon avec toute la force dont il était capable, en le rendant aussi odieux qu'il était possible, il a pour Sylla tous les ménagemens imaginables; et prend toujours le parti le plus prudent lorsque l'on combat l'autorité, celui de supposer qu'elle n'est point instruite, et même qu'elle ne saurait l'être. Nous ignorons quel fut

(1) On appellait causes publiques celles qui étaient portées devant les sénateurs ou les chevaliers, et on les distinguait des causes privées, jugées dans les tribunaux inférieurs.

l'événement du procès ; mais nous savons que peu de tems après il eut encore la même confiance, et défendit le droit de quelques villes d'Italie à la bourgeoisie romaine, contre une loi expresse de Sylla qui la leur ôtait. Plutarque qui écrivait plus d'un siecle après Cicéron, croit que son voyage dans la Grece, et son absence qui dura deux ans, eurent pour véritable cause, non pas le besoin de rétablir sa santé, comme il le disait, mais la crainte des ressentimens de Sylla. Cette opinion de Plutarque est démentie par d'autres témoignages beaucoup plus authentiques, d'après lesquels on voit que Cicéron demeura un an dans Rome, après le procès de Roscius. La conduite noble et courageuse qui marqua son entrée dans le barreau, fut dans la suite un des plus doux souvenirs qui aient flatté sa vieillesse. Il en parle à son fils avec complaisance, et lui cite son exemple comme une leçon pour tous ceux qui se destinent au même ministere, et qui doivent être bien convaincus que rien n'est plus propre à leur mériter de bonne heure la considération publique, que ce dévoûment généreux qui ne connaît plus de danger, dès qu'il s'agit de protéger l'innocence. C'est le sentiment qui l'anime dans l'accusation contre Verrès. Il est vrai qu'il apportait dans cette cause de grands avantages.

Il était dans la force de l'âge et dans la route des honneurs. Il avait exercé la questure en Sicile avec éclat, et venait d'être désigné édile. Le peuple romain charmé de son éloquence et persuadé de sa vertu, lui prodiguait dans toutes les occasions la faveur la plus déclarée. Les applaudissemens publics le suivaient partout; mais il n'est pas moins vrai qu'en attaquant Verrès, il avait de grands obstacles à vaincre. Verrès, tout coupable qu'il était, se sentait appuyé du crédit de tout ce qu'il y avait de plus puissant dans Rome. Les grands qui regardaient comme un de leurs droits, de s'enrichir dans le gouvernement des provinces par les plus criantes concussions, faisaient cause commune avec lui, et ne voyaient dans la punition qui le menaçait, qu'un exemple à craindre pour eux. On employait tous les moyens possibles pour le soustraire à la sévérité des lois. Cicéron, à qui les Siciliens avaient adressé leurs plaintes, comme au protecteur naturel de cette province, depuis qu'il y avait été questeur, était allé sur les lieux recueillir les témoignages dont il avait besoin contre l'accusé. Il avait demandé trois mois et demi pour ce voyage; mais il apprit qu'on s'arrangeait pour traîner l'affaire en longueur, jusqu'à l'année suivante, où M. Métellus devait être préteur, et Q. Métellus et Hortensius consuls. C'étaient précisément les défenseurs

de Verrès, et ce concours de circonstances leur aurait donné trop de moyens de le sauver. Cicéron fit tant de diligence, que son information fut achevée en cinquante jours. Il revint à Rome, au moment où on l'attendait le moins; et considérant que la plaidoierie pouvait occuper un grand nombre d'audiences et consumer un tems précieux, il fit procéder tout de suite à la preuve testimoniale, et ne prononça qu'un seul discours, dans lequel, à chaque fait, il citait les témoins qu'il présentait à son adversaire Hortensius, qui devait les interroger. Les preuves furent si claires, les dépositions si accablantes, les murmures de tout le peuple romain qui était présent se firent entendre avec tant de violence, qu'Hortensius atterré n'osa prendre la parole pour combattre l'évidence, et conseilla lui-même à Verrès de ne pas attendre le jugement et de s'exiler de Rome. Quand on lit dans Cicéron le détail de ses crimes atroces et innombrables, dont un seul aurait mérité la mort, on est indigné que la jurisprudence romaine, digne d'éloges à tant d'autres égards, ait eu plus de respect pour le titre de citoyen romain, que pour cette justice distributive qui proportionne le châtiment au délit, et qu'elle ait permis que tout citoyen qui se condamnait lui-même à l'exil, fût regardé comme assez puni. Verrès cependant eut une fin malheureuse; mais ses crimes n'en

furent que l'occasion et non pas la cause. Après avoir mené dans son exil une vie misérable, dans l'abandon et le mépris, il revint à Rome dans le tems des proscriptions d'Octave et d'Antoine; mais ayant eu l'imprudence de refuser à ce dernier les beaux vases de Corinthe et les belles statues grecques qui étaient le reste de ses déprédations en Sicile, il fut mis au nombre des proscrits, et Verrès périt comme Cicéron.

C'est la seule fois que ce grand homme, occupé sans cesse de défendre des accusés, se porta pour accusateur, et c'est aussi par cette remarque intéressante qu'il commence sa premiere Verrine. La tournure que prit cette affaire fut cause que de sept harangues dont elle est le sujet, il n'y eût que les deux premieres de prononcées. Cicéron écrivit les autres, pour laisser un modele de la maniere dont une accusation doit être suivie et soutenue dans toutes ses parties. Les deux dernieres Verrines, regardées généralement comme des chefs-d'œuvre, ont pour objet, l'une les vols et les rapines de Verrès, l'autre ses cruautés et ses barbaries. L'une est remarquable par la richesse des détails, la variété et l'agrément des narrations, par tout l'art que l'orateur emploie pour prévenir la satiété, en racontant une foule de larcins, dont

le fond est toujours le même; l'autre est admirable par la véhémence et le pathétique, par tous les ressorts que l'orateur met en œuvre pour émouvoir la pitié en faveur des opprimés, et exciter l'indignation contre le coupable. C'est cette derniere dont j'ai cru devoir traduire quelques morceaux : en nous faisant sentir l'éloquence de l'orateur, ils ont encore pour nous l'avantage précieux de nous donner une idée du pouvoir arbitraire qu'exerçaient les gouverneurs romains dans les provinces qui leur étaient confiées, et de l'abus horrible qu'ils en firent trop souvent, lorsque la corruption des mœurs l'eut emporté sur la sagesse des lois. C'est en jettant les yeux sur ces tableaux qui révoltent l'humanité, que malgré tout l'éclat dont la grandeur romaine frappe l'imagination, on rend grace au ciel de l'anéantissement d'une puissance si naturellement tyrannique, qu'à quelques excès qu'elle se portât, il fallait absolument les souffrir, jusqu'à ce que, le terme du gouvernement expiré, on pût aller à Rome solliciter une vengeance incertaine, faible, tardive, qui n'expiait point les forfaits, et ne réparait point les maux. C'est aussi par cette raison, que sans m'arrêter aux discours relatifs à des causes particulieres, et dont les détails ne peuvent gueres nous intéresser en eux-mêmes, j'ai choisi de

préférence tous les exemples que je me propose de citer, dans les harangues où l'intérêt public est mêlé, et où l'éloquence et l'histoire se réunissent ensemble pour nous instruire et nous émouvoir.

SECTION III.

Les Verrines.

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les pirates infestaient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir était d'entretenir la flotte que la république armait pour les combattre et protéger son commerce. Mais l'avarice du préteur ne vit dans ces moyens de défense qu'un nouvel objet de rapine et d'exactions, et faisant acheter leur congé aux soldats et aux matelots qui devaient servir sur les galeres, vendant aux villes alliées et tributaires la dispense de fournir ce qu'elles devaient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qu'il eut en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des pirates, pourvu qu'il s'enrichît aux dépens de l'Etat et de la province. Il mit à la tête de cette misérable escadre, non pas un romain, mais ce qui était sans exemple, un sicilien, nommé

Cléomene, dont la femme était publiquement la maîtresse du préteur. Il arriva ce qui devait arriver : la flotte romaine s'enfuit à la vue des pirates, et Cléomene le premier s'empressa de débarquer. Les autres commandans de galeres, qui n'avaient que quelques soldats, exténués par le besoin, ne purent faire autre chose que de suivre l'exemple de l'amiral. Les pirates brûlerent les vaisseaux abandonnés, à la vue de Syracuse, et entrerent jusques dans le port. Cet affront fait aux armes romaines; cette alarme portée par des corsaires jusques dans une ville aussi puissante que Syracuse, retentirent bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et pour ne pas paraître coupable de ce désastre, il forma le dessein le plus abominable qui soit jamais entré dans la pensée d'un tyran également lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandans siciliens dont l'innocence était connue, et qui n'avaient pu faire que ce qu'ils avaient fait; et sans la plus légere preuve, il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat. Cicéron en demande vengeance. On va voir de quelles couleurs il a su le peindre, et avec quelle énergie il en détaille toutes les horreurs.

« Verrès sort de son palais, animé de toutes les » fureurs du crime et de la barbarie. Il paraît dans

» la place publique, et fait citer les commandans à » son tribunal. Ils viennent sans soupçon et sans » crainte. Il fait soudain charger de fers ces mal- » heureux qui se fiaient à leur innocence, qui ré- » clament la justice du préteur, et lui demandent la » raison de ce traitement. C'est, leur dit-il, pour » avoir livré par trahison nos vaisseaux à l'ennemi. » Tout le monde se récrie, tout le monde s'étonne » qu'il ait assez d'impudence pour imputer à d'autres » qu'à lui la cause d'un malheur qui n'était que » l'ouvrage de son avarice; qu'un homme tel que » Verrès, mis par l'opinion publique au rang des » brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un » d'être d'intelligence avec eux; qu'enfin cette étrange » accusation n'éclate que quinze jours après l'évé- » nement. On demande où est Cléomene, non pas » qu'on le crût plus digne de châtiment que les » autres : qu'avait-il pu faire avec des vaisseaux » dénués de toute défense? mais enfin sa cause était » la même : où est Cléomene? On le voit à côté » du préteur, lui parlant familierement à l'oreille, » comme il avait coutume de faire. L'indignation » est générale, que les hommes les plus honnêtes, » les plus distingués de leur ville soient mis aux » fers, tandis que Cléomene, pour prix de ses » complaisances infâmes, est l'ami et le confi- » dent du préteur. Il se présente cependant un

» accusateur : c'était un misérable, nommé Turpion,
» flétri sous les gouvernemens précédens, bien fait
» pour le rôle abject dont on le chargeait, et connu
» pour être l'instrument de toutes les iniquités, de
» toutes les bassesses, de toutes les extorsions de
» Verrès. Les parens, les proches de ces infortunés
» accourent à Syracuse, frappés de cette funeste nou-
» velle ; ils voient leurs enfans accablés sous le poids
» des chaînes, portant, ô Verrès ! la peine de
» ton exécrable avarice. Ils se présentent, récla-
» ment leurs enfans, les défendent à grands cris,
» implorent ta foi, ta justice, comme si tu en
» avais eu jamais. C'est-là qu'on voyait Dexion de
» Tyndaris, un homme de la premiere noblesse
» qui t'avait logé chez lui, que tu avais appellé
» ton hôte ; et ni l'hospitalité ni son malheur, ni
» le rang qu'il tient parmi les siens, ni sa vieillesse,
» ni ses larmes n'ont pu te rappeller un moment
» à quelque sentiment d'humanité. On voyait Eu-
» bulide, non moins considérable et non moins res-
» pecté, qui, pour avoir dans ses défenses prononcé
» le nom de Cléomene, vit par tes ordres déchirer
» ses vêtemens, et fut laissé presque nud sur la
» place. Et quel moyen de justification restait-il
» donc ? Je défends, dit Verrès, de nommer
» Cléomene. — Mais ma cause m'y oblige. —
» Vous mourrez, si vous le nommez. — Mais je

» n'avais point de rameurs sur mon navire. — Vous » accusez le préteur ! Licteurs, que sa tête tombe » sous la hache. Juges, voilà le langage de Verrès. » Jamais il ne fit de moindres menaces. Ecoutez, » au nom de l'humanité, écoutez les outrages faits » à nos alliés : écoutez le récit de leurs malheurs. » Parmi ces innocens accusés paraissait aussi Héra- » clius de Segeste, sicilien de la plus haute nais- » sance, que la faiblesse de sa vue avait empêché » de s'embarquer sur son vaisseau, et qui avait eu » ordre de rester à Syracuse. Certes, Verrès, celui- » là n'a pu être coupable ; il n'a pu ni livrer ni » abandonner le navire où il n'était pas. N'importe : » on met au nombre des criminels celui qu'on ne » peut accuser même faussement d'aucun crime. » Enfin de ce nombre était aussi Furius d'Héraclée, » homme célebre pendant sa vie, et qui l'est de- » venu bien plus après sa mort : c'est lui qui eut » le courage non-seulement d'adresser en face à » Verrès tous les reproches qu'il méritait (sûr de » mourir, il n'avait plus rien à ménager), mais » même d'écrire son apologie dans la prison, en » présence de sa mere, qui, toute en larmes, passait » les jours et les nuits auprès de lui. Toute la Sicile » l'a lue, cette apologie, l'histoire de tes forfaits » et de tes cruautés : on y voit combien chaque » commandant de galeres a reçu de matelots de

» la ville qui devait les fournir, et combien ont
» acheté de toi leur congé; et lorsqu'à ton tribunal
» il alléguait ses moyens de défense, tes licteurs
» lui frappaient les yeux à coups de verges, tandis
» que cet homme courageux, résolu à la mort et
» insensible à ses douleurs, s'écriait qu'il était
» indigne que les larmes de sa mere eussent moins
» de pouvoir sur toi pour le sauver, que les
» carresses d'une prostituée pour sauver l'infâme
» Cléomene.

» Verrès enfin les condamne tous de l'avis de son
» conseil; mais pourtant, dans une cause de cette
» nature, dans une affaire capitale, il ne fait venir ni
» son questeur Vettius, ni son lieutenant Cervius. Ce
» prétendu conseil n'était que le ramas des brigands
» qu'il avait à ses ordres. Juges, représentez-vous la
» consternation des Siciliens, nos plus fideles et nos
» plus anciens alliés, si souvent comblés des bienfaits
» de nos ancêtres. Chacun tremble pour soi, per-
» sonne ne se croit en sûreté. On se demande ce
» qu'est devenue cette ancienne douceur du gou-
» vernement romain, changée en cet excès d'inhu-
» manité. Comment tant d'hommes ont pu être
» condamnés en un moment, sans être convaincus
» d'aucun crime; comment ce préteur indigne a
» pu imaginer de couvrir ses brigandages par le
» supplice de tant d'innocens. Il semble en effet

» qu'on ne puisse rien ajouter à tant de scélératesse,
» de démence et de cruautés. Mais Verrès veut se
» surpasser lui-même; il veut enchérir sur ses
» propres forfaits. Je vous ai parlé de Phalargus,
» excepté de la condamnation générale, parce qu'il
» commandait le navire que montait Cléomene.
» Timarchide, l'un des agens de Verrès, fut
» instruit que ce jeune homme, ne croyant pas sa
» cause différente de celle des autres, avait montré
» quelque crainte. Il va le trouver, lui déclare
» qu'en effet il est à l'abri de la hache, mais qu'il
» court risque d'être battu de verges, s'il ne se ra-
» chete de ce supplice; et vous l'avez entendu vous
» spécifier la somme qu'il avait comptée pour se
» dérober aux verges des licteurs. Mais à quoi
» m'arrêté-je? sont-ce là des reproches à faire à
» Verrès? Un jeune homme noble, un comman-
» dant de vaisseau se rachete des verges à prix
» d'argent : c'est dans Verrès un trait d'humanité.
» Un autre, au même prix, se dérobe à la hache :
» Verrès nous y a accoutumés; ce n'est pas à lui
» qu'il faut reprocher des crimes usés. Le peuple
» romain attend des horreurs nouvelles, des atten-
» tats inusités; il sait que ce n'est pas un magistrat
» prévaricateur qu'on a mis en jugement devant
» vous, mais le plus abominable des tyrans : vous
» allez le reconnaître. Les innocens sont condamnés,

» on les traîne dans les cachots; on prépare leur
» supplice. Mais il faut que ce supplice commence
» dans leurs malheureux parens. On leur interdit
» la vue de leurs enfans; on défend de leur porter
» des vêtemens et de la nourriture. Ces peres infor-
» tunés qui sont ici devant vous, étaient étendus
» sur le seuil de la prison; des meres déplorables y
» passaient la nuit dans les pleurs, sans pouvoir
» obtenir les derniers embrassemens de leurs en-
» fans; elles demandaient pour toute grace qu'il
» leur fût permis de recueillir leurs derniers soupirs,
» et le demandaient en vain. Là veillait le gardien
» des prisons, le ministre des barbaries de Verrès,
» la terreur des citoyens, le licteur Sestius, qui
» s'établissait un revenu sur les douleurs et les
» larmes de tous ces malheureux. — Tant, pour
» visiter votre fils : tant, pour lui donner de la
» nourriture : personne ne s'y refusait. — Que me
» donnerez-vous pour faire mourir votre fils d'un
» seul coup ? pour qu'il ne souffre pas long-tems ?
» pour qu'il ne soit pas frappé plusieurs fois ?
» Toutes ces graces étaient taxées. O condition
» affreuse ! ô insupportable tyrannie ! ce n'était pas
» la vie que l'on marchandait, c'était une mort
» plus prompte et moins cruelle. Les prisonniers
» eux-mêmes composaient avec Sestius pour ne
» recevoir qu'un seul coup : ils demandaient à leurs

» parens, comme une derniere marque de leur » tendresse, de payer cette faveur à l'inflexible » Sestius. Est-ce assez de tourmens? la mort en » sera-t-elle au moins le terme? la barbarie peut- » elle s'étendre au-delà? Oui : quand ils auront » été exécutés, leurs corps seront exposés aux bêtes » féroces. Si c'est pour les parens un malheur de » plus, qu'ils payent le droit de sépulture. Vous le » savez, vous avez entendu Onase de Segeste, » vous dire quelle somme il avait payée à Timar- » chide pour ensevelir Héraclius. Et qui, dans » Syracuse, ignore que ces marchés pour la sépul- » ture se traitaient entre Timarchide et les pri- » sonniers eux-mêmes? que ces marchés étaient » publics; qu'ils se concluaient en présence des » parens; que le prix des funérailles était arrêté » et payé d'avance?

» Le moment de l'exécution est arrivé : on » tire les prisonniers de leur cachot, on les » attache au poteau : ils reçoivent le coup mortel. » Quel fut alors l'homme assez insensible pour » ne pas se croire frappé du même coup, pour » ne pas être touché du sort de ces innocens, de » leur jeunesse, de leur infortune, qui devenait » celle de tous leurs concitoyens? Et toi, dans ce » deuil général, au milieu de ces gémissemens, tu » triomphais sans doute; tu te livrais à ta joie

» insensée ; tu t'applaudissais d'avoir anéanti les
» témoins de ton avarice. Tu te trompais, Verrès,
» en croyant effacer tes souillures et laver tes crimes
» dans le sang de l'innocence. Tu t'accusais toi-
» même, en te persuadant que tu pourrais, à force
» de barbarie, t'assurer l'impunité de tes brigan-
» dages. Ces innocens sont morts, il est vrai, mais
» leurs parens vivent, mais ils poursuivent la ven-
» geance de leurs enfans, mais ils poursuivent ta
» punition. Que dis-je ? parmi ceux que tu avais
» marqués pour tes victimes, il en est qui sont
» échappés ; il en est que le ciel a réservés pour
» ce jour de la justice. Voilà Philarque qui n'a pas
» fui avec Cléomene, qui heureusement pour lui
» a été pris par les pirates, et que sa captivité a
» sauvé des fureurs d'un brigand plus inhumain
» cent fois que ceux qui sont nos ennemis. Voilà
» Phalargus qui a payé sa délivrance à ton agent
» Timarchide. Tous deux déposent du congé vendu
» aux matelots, de la famine qui régnait sur la
» flotte, de la fuite de Cléomene. Eh bien !
» Romains, de quels sentimens êtes-vous affectés ?
» qu'attendez-vous encore ? où se réfugieront vos
» alliés ? à qui s'adresseront-ils ? dans quelle espé-
» rance pourront-ils encore soutenir la vie, si vous
» les abandonnez ?... C'est ici le port, l'asyle,
» l'autel

» l'autel des opprimés. Ils ne viennent pas y redemander leurs biens, leur or, leur argent, leurs » esclaves, les ornemens qui ont été enlevés de » leurs temples et de leurs cités. Hélas! dans leur » simplicité, ils craignent que le peuple romain ne » fasse plus un crime à ses préteurs de les avoir » dépouillés. Ils voient que depuis long-tems nous » souffrons en silence que quelques particuliers » absorbent les richesses des nations; qu'aucun » d'eux même ne se met en peine de cacher sa » cupidité et ses rapines; que leurs maisons de » campagne sont toutes remplies, toutes brillantes » des dépouilles de nos alliés; tandis que depuis » tant d'années, Rome et le capitole ne sont ornés » que des dépouilles de nos ennemis. Où sont en » effet les trésors arrachés à tant de peuples soumis, » aujourd'hui dans l'indigence; où sont-ils? le » demandez-vous, quand vous voyez Athenes, » Pergame, Milet, Samos, l'Asie, la Grece, en» glouties dans les demeures de quelques ravisseurs » impunis? Mais non, Romains, je le répete; ce » n'est pas là l'objet de nos plaintes et de nos » prieres. Vos alliés n'ont plus de biens à défendre. » Voyez dans quel deuil, dans quel dépouillement, » dans quelle abjection ils paraissent devant vous! » Voyez Sthénius de Therme, dont Verrès a pillé

» la maison; ce n'est pas sa fortune qu'il lui rede-
» mande; c'est sa propre existence que Verrès lui
» a ravie en le bannissant de sa patrie, où il tenait
» le premier rang par ses vertus et par ses bienfaits.
» Voyez Dexion de Tyndaris, il ne réclamera point
» ce que Verrès lui a pris; il réclame un fils
» unique; il veut, après avoir pris une juste ven-
» geance de son bourreau, porter quelque conso-
» lation à ses cendres. Voyez Eubulide, ce vieillard
» accablé d'années, qui n'a entrepris un pénible
» voyage que pour voir la condamnation de ce
» monstre, après avoir vu le supplice de son fils.
» Vous verriez ici avec eux, si Métellus, le suc-
» cesseur et le protecteur de Verrès l'eût permis,
» vous verriez les meres, les femmes, les sœurs
» de ces malheureux. L'une d'elles, je m'en sou-
» viens, comme j'approchais d'Héraclée, au milieu
» de la nuit, vint à ma rencontre, suivie de toutes
» les meres de famille, à la clarté des flambeaux,
» et m'appellant son sauveur, appellant Verrès son
» bourreau, répétant le nom de son fils; elle
» restait prosternée à mes pieds, comme si j'avais
» pu le lui rendre et le rappeller à la vie. J'ai été
» reçu de même dans toutes les autres villes, où
» la vieillesse et l'enfance, également dignes de
» pitié, ont également sollicité mes soins, mon

» zèle et ma fidélité. Non, Romains, cette cause
» n'a rien de commun avec aucune autre. Ce n'est
» pas un vain desir de gloire qui m'a conduit
» comme accusateur à ce tribunal; j'y suis venu,
» appellé par des larmes; j'y suis venu pour em-
» pêcher qu'à l'avenir les injustices de l'autorité,
» la prison, les chaînes, les haches, les supplices
» de vos fideles alliés, le sang des innocens, enfin
» la sépulture même des morts et le deuil des parens,
» ne soient, pour les gouverneurs de nos provinces,
» l'objet d'un trafic abominable; et si par la con-
» damnation de ce scélérat, par l'arrêt de votre
» justice, je délivre la Sicile et vos alliés de la
» crainte d'un semblable sort, j'aurai satisfait à
» leurs vœux et à mon devoir. »

Cicéron, fidele aux regles de la progression oratoire, réserve pour la fin de ses différens plaidoyers le plus grand des crimes de Verrès, celui d'avoir fait mourir ou battre de verges des citoyens romains; ce qui était sévérement défendu par les lois, à moins d'un jugement du peuple, ou d'un décret du sénat, qui donnait aux consuls un pouvoir extraordinaire. L'orateur s'étend principalement sur le supplice de Gavius. On ne conçoit pas, après ce qu'on vient d'entendre, qu'il trouve encore des expressions nouvelles contre Verrès;

mais on peut se fier à l'inépuisable fécondité de son génie. Il semble se surpasser dans son éloquence, à mesure que Verrès se surpasse lui-même dans ses attentats. Souvenons-nous seulement, pour avoir une juste idée de l'indignation qu'il devait exciter, souvenons-nous du respect profond, de la vénération religieuse qu'on portait dans toutes les provinces de l'Empire, et même dans presque tout le monde connu, à ce nom de citoyen romain. C'était un titre sacré qu'aucune puissance ne pouvait se flatter de violer impunément. On avait vu plus d'une fois la république entreprendre des guerres lointaines et périlleuses, seulement pour venger un outrage fait à un citoyen romain : politique sublime, qui nourrissait cet orgueil national, qu'il est toujours si utile d'entretenir, et qui de plus en imposait aux nations étrangeres, et faisait respecter partout le nom romain.

« Que dirai-je de Gavius, de la ville municipale » de Cosano ? où trouverai-je assez de paroles, assez » de voix, assez de douleur ?... Ma sensibilité n'est » pas épuisée, Romains, mais je crains que mes » expressions n'y répondent pas. Moi-même, la » premiere fois qu'on me parla de ce forfait, je » crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accu- » sation. Je savais qu'il n'était que trop réel ;

» mais je sentais qu'il n'était pas vraisemblable.
» Enfin, cédant aux pleurs de tous les citoyens
» romains qui font le commerce en Sicile, appuyé
» du témoignage de toute la ville de Rhege et de
» plusieurs chevaliers romains, qui, par hasard,
» étaient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans
» mon premier plaidoyer, et de maniere à porter
» la vérité jusqu'à l'évidence. Mais que puis-je faire
» aujourd'hui ? Il y a déjà si long-tems que je vous
» entretiens des cruautés de Verrès ! je n'ai pas
» prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudrait
» faire pour soutenir votre attention, et ne pas
» vous fatiguer des mêmes horreurs. Il ne me
» reste qu'un moyen : c'est de vous dire simple-
» ment le fait ; il est tel que le seul récit suffira.
» Ce Gavius, jetté, comme tant d'autres, dans les
» prisons souterraines de Syracuse, bâties par
» Denis le tyran, trouva, je ne sais comment, le
» moyen de s'échapper de ce gouffre, et vint à
» Messine. Là, près des murs de Rhege et des côtes
» d'Italie, sorti des ténebres de la mort, il se
» sentait renaître en revoyant le jour pur de la
» liberté ; il était comme ranimé par ce voisinage
» bienfaisant qui lui rappellait Rome et les lois.
» Il parla tout haut dans Messine, se plaignit qu'un
» citoyen romain eût été jeté dans les fers. Il allait,
» disait-il, droit à Rome ; il allait demander justice

» contre Verrès. Le malheureux ne se doutait pas
» que s'exprimer ainsi devant les Messinois, c'était
» comme s'il eût parlé dans le palais du préteur.
» Je vous l'ai dit, et vous le savez, Romains,
» qu'il avait choisi les Messinois pour être les com-
» plices de tous ses crimes, les receleurs de ses
» vols, les associés de son infamie. Gavius est
» conduit aussitôt devant les magistrats de Messine,
» et par malheur, Verrès y vint lui-même ce
» jour-là. On l'informe qu'un citoyen romain se
» plaint d'avoir été plongé dans les cachots de
» Syracuse; qu'au moment où il mettait le pied
» dans le vaisseau, en proférant des menaces contre
» Verrès, il avait été arrêté; qu'on le gardait afin
» que le préteur décidât de son sort. Il les remercie
» de leur zele et de leur fidélité, et transporté de
» fureur, arrive à la place publique : ses yeux
» étincelaient; tous ses traits exprimaient la rage
» et la cruauté. Tout le monde était dans l'attente
» de ce qu'il allait faire, quand tout-à-coup il
» ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille,
» qu'on l'attache au poteau, et que les licteurs
» préparent les instrumens du supplice. L'infortuné
» s'écrie qu'il est citoyen romain, qu'il a servi avec
» Prétius, chevalier romain, en ce moment à
» Palerme, et qui peut rendre témoignage à la
» vérité. Verrès répond qu'il est bien informé que

» Gavius est un espion, envoyé en Sicile par les
» esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus;
» imputation absurde dont il n'existait pas le
» moindre soupçon, le moindre vestige. Il ordonne
» aux licteurs de l'entourer et de le frapper. Dans
» la place publique de Messine, on battait de
» verges un citoyen romain, tandis qu'au milieu
» des douleurs, au milieu des coups dont on l'ac-
» cablait, il ne faisait entendre d'autre cri, d'autre
» gémissement que ce seul mot : *je suis citoyen romain.*
» Il pensait que ce seul nom devait écarter de lui
» les tortures et les bourreaux ; mais bien loin de
» l'obtenir, loin d'arrêter la main des licteurs, pen-
» dant qu'il répétait en vain le nom de Rome, une
» croix, une croix infâme, l'instrument de la mort
» des esclaves, était dressée pour ce malheureux, qui
» jamais n'avait cru qu'il existât au monde une
» puissance dont il pût craindre ce traitement. O
» doux nom de la liberté ! ô droits augustes de nos
» ancêtres ! loi Porcia ! loi Sempronia ! Puissance
» tribunitienne si amerement regrettée, et qui vient
» enfin de nous être rendue ! Est-ce là votre pouvoir !
» avez-vous donc été établie pour que dans une pro-
» vince de l'Empire, dans le sein d'une ville alliée,
» un citoyen romain fût livré aux verges des licteurs
» par le magistrat même, qui ne tient que du
» peuple romain ses licteurs et ses faisceaux ? Que

» dirai-je des feux, des fers brûlans dont on se » servait pour le tourmenter? Et cependant Verrès » n'était touché ni de ses plaintes, ni des larmes » de tout ce qu'il y avait à Messine de nos citoyens, » présens à cet affreux spectacle! Toi, Verrès, toi, » tu as osé attacher à un gibet celui qui se disait » citoyen romain! Je n'ai pas voulu, vous m'en » êtes témoins! je n'ai pas voulu, le premier jour, » me livrer à ma juste indignation; j'ai craint celle » du peuple qui m'écoutait; j'ai craint le soulève-» ment général qui s'annonçait de toutes parts; je » me suis contenu, de peur que la fureur publique, » assouvie sur ce monstre, ne le dérobât à la ven-» geance des lois. J'ai applaudi à la prudence du » préteur Glabrion, qui voyant ce mouvement » général, fit promptement écarter de l'audience » le témoin qu'on venait d'entendre. Mais aujour-» d'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de » la cause, et quelle en doit être l'issue, je me » renferme avec toi dans un seul point : je m'en » tiens à ton propre aveu : cet aveu est ta sentence » mortelle. Vous vous souvenez, juges, qu'au » moment de l'accusation, Verrès effrayé des cris » qu'il entendait autour de lui, se leva tout-à-coup, » et dit que Gavius n'avait prétendu être un citoyen » romain que pour retarder son supplice; mais » qu'en effet ce Gavius n'était qu'un espion. Il ne

» m'en faut pas davantage : je laisse de côté tout le
» reste. Je ne te demande pas sur quoi tu fondes
» cette imputation ; je récuse mes propres témoins ;
» mais tu le dis toi-même, tu l'avoues qu'il criait :
» je suis citoyen romain. Eh bien ! réponds-moi,
» misérable ! si tu te trouvais parmi des nations
» barbares, aux extrémités du monde, prêt à être
» conduit au supplice, que dirais-tu, que crierais-tu,
» si ce n'est, je suis citoyen romain ? Et s'il est
» vrai que partout où le nom de Rome est parvenu,
» ce titre sacré suffirait pour ta sûreté, comment
» cet homme, quel qu'il fût, invoquant ce titre
» inviolable, l'invoquant devant un préteur romain,
» n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice,
» mais même le retarder d'un moment ?

» Otez cet appui à nos citoyens, ôtez-leur ce
» garant de leur salut ; et les provinces, les villes
» libres, les royaumes, le monde entier où ils
» voyagent avec sécurité, va désormais être fermé
» pour eux.... Mais pourquoi m'arrêter sur Ga-
» vius, comme si tu n'avais été l'ennemi que de
» lui seul, et non pas celui du nom romain, des
» droits de Rome, des droits des nations et de la
» cause commune de la liberté ! En effet, cette
» croix que les Messinois, suivant leur usage,
» avaient fait dresser dans la voie Pompeia, pour
» quoi l'as-tu fait arracher ? pourquoi l'as-tu fait

» transporter à l'endroit qui regarde le détroit qui » sépare la Sicile et l'Italie ? pourquoi ? c'était, » tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as » dit publiquement, c'était afin que Gavius, qui » se vantait d'être citoyen romain, pût, du haut » de son gibet, regarder en expirant sa patrie. » Cette croix est la seule, depuis la fondation de » Messine, qui ait été placée sur le détroit. Tu as » choisi ce lieu, afin que cet infortuné mourant » dans les tourmens, vît, pour comble d'amertume, » quel espace étroit séparait le séjour où la liberté » regne, et celui où il mourait en esclave; afin » que l'Italie vît un de ses enfans attaché au gibet, » périr dans le supplice honteux réservé pour la » servitude.

» Enchaîner un citoyen romain est un attentat: » le battre de verges est un crime : le faire mourir » est presque un parricide : que sera-ce de l'attacher » à une croix! L'expression manque pour cette » atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour » Verrès : qu'il meure, dit-il, en regardant l'Italie; » qu'il meure à la vue de la liberté et des lois. » Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, » ce n'est pas un seul homme, un seul citoyen » que tu as attaché à cette croix, c'est la liberté » elle-même, c'est le droit commun de tous, c'est » le peuple romain tout entier. Croyez tous,

» croyez que s'il ne l'a pas dressée au milieu du » forum, dans l'assemblée des comices, dans la » tribune aux harangues, s'il n'en a pas menacé » tous les citoyens romains, c'est qu'il ne le » pouvait pas. Mais au moins il a fait ce qu'il » pouvait; il a choisi le lieu le plus fréquenté de » la province, le plus voisin de l'Italie, le plus » exposé à la vue; il a voulu que tous ceux » qui naviguent sur ces mers, vissent à l'entrée » même de la Sicile, et comme aux portes de » l'Italie, le monument de son audace et de son » crime. »

La péroraison fait voir de quelle fermeté Cicéron s'armait contre l'orgueil et la tyrannie des grands, jaloux de la fortune et de l'élévation de ceux qu'ils appellaient des hommes nouveaux, c'est-à-dire, qui n'avaient d'autre recommandation que leur mérite. Cicéron qui devait tout au sien, et à la justice que lui rendait le peuple romain, ne croyait pas pouvoir mieux lui marquer sa reconnaissance, qu'en soutenant avec courage cette guerre naturelle et interminable, qui subsiste entre l'homme de bien et les méchans. Il menace hautement les juges de les traduire devant le peuple, s'ils se laissent corrompre par l'argent de Verrès. Cet audacieux brigand avait dit publiquement qu'il avait fait le

partage des trois années de son gouvernement de Sicile, qu'il y en avait une pour lui, une pour ses avocats, une pour ses juges. Il avait compté beaucoup non-seulement sur l'éloquence, mais sur le crédit d'Hortensius, qui n'était pas à beaucoup près aussi délicat que Cicéron sur les moyens qu'il employait pour gagner ses causes. Cicéron s'adresse à lui, et l'avertit qu'il aura les yeux ouverts sur sa conduite, et qu'il lui en fera rendre compte. Il faut se souvenir que ces harangues, quoiqu'elles n'aient pas été prononcées, furent rendues publiques, et que par conséquent l'orateur n'ignorait pas à combien de ressentimens et de dangers l'exposait son incorruptible fermeté.

« Mais quoi! me dira-t-on, voulez-vous donc » vous charger du fardeau de tant d'inimitiés? Je » réponds qu'il n'est ni dans mon caractere ni dans » mon intention de les chercher; mais qu'il ne » m'est pas permis d'imiter ces nobles qui attendent » dans le sommeil de l'oisiveté les bienfaits du » peuple romain. Ma condition est toute autre » que la leur. J'ai devant les yeux l'exemple de » Caton, de Marius, de Fimbria, de Cælius, qui » ont senti comme moi que ce n'était qu'à force de » travaux supportés, à force de périls surmontés, » qu'ils pouvaient parvenir aux mêmes honneurs

» où ces nobles, heureux favoris de la fortune, sont
» portés sans qu'il leur en coûte rien. Voilà les
» modeles que je fais gloire d'imiter. Je vois avec
» quel œil d'envie on regarde l'avancement des
» hommes nouveaux, qu'on ne nous pardonne
» rien, qu'il nous faut toujours veiller, toujours
» agir. Et pourquoi craindrais-je d'avoir pour
» ennemis déclarés ceux qui sont secretement mes
» envieux, ceux qui par la différence des intérêts
» et des principes, sont nécessairement mes adver-
» saires et mes détracteurs! Je le déclare donc:
» si j'obtiens la réparation due au peuple romain
» et à la Sicile, je renonce au rôle d'accusateur;
» mais si l'événement trompe l'opinion que j'ai de
» mes juges, je suis résolu à poursuivre jusqu'à la
» derniere extrémité, et les corrupteurs et les cor-
» rompus. Ainsi, que ceux qui voudraient sauver
» le coupable, quelques moyens qu'ils emploient,
» artifice, audace, ou vénalité, soient prêts à
» répondre devant le peuple romain; et s'ils ont
» vu en moi quelque chaleur, quelque fermeté,
» quelque vigilance, dans une cause où je n'ai
» d'ennemi que celui que m'a fait l'intérêt de la
» Sicile, qu'ils s'attendent à trouver en moi bien
» plus de vivacité et d'énergie, quand je com-
» battrai les ennemis que m'aura faits l'intérêt du
» peuple romain. »

Il finit par une apostrophe, aussi brillante que pathétique, à toutes les divinités dont Verrès avait pillé les temples. Cette énumération religieuse, dont l'effet est fondé sur les idées que ces noms réveillaient chez les Romains, ne peut être du même poids auprès de nous, qui ne sommes pas accoutumés à respecter Jupiter et Junon. Je me contenterai donc d'en citer les dernieres phrases.

« Et vous, déesses vénérables, qui présidez aux » fontaines d'Enna, aux bois sacrés de la Sicile, » dont la défense m'a été confiée ! vous à qui » Verrès a déclaré une guerre impie et sacrilege, » vous dont les temples et les autels ont été dé- » pouillés par ses brigandages ! je vous atteste et » vous implore. Si dans cette cause je n'ai eu en » vue que le salut de nos provinces et la dignité du » peuple romain ; si j'ai rapporté à ce seul devoir » tous mes soins, toutes mes pensées, toutes mes » veilles ; faites que mes juges, en prononçant leur » sentence, aient dans le cœur les sentimens qui » ont toujours été dans le mien ; que Verrès, con- » vaincu de tous les crimes que peuvent commettre » la perfidie, l'avarice et la cruauté réunies, que » Verrès condamné par les lois, comme il l'est par » sa conscience, trouve une fin digne de ses for- » faits ; que la république, contente de mon zele » dans cette accusation, n'ait pas à m'imposer une

» seconde fois le même devoir ; et qu'il me soit » permis désormais de m'occuper plutôt à défendre » les bons citoyens, qu'à poursuivre les méchans. »

Il était d'usage chez les Romains, comme parmi nous, que la partie plaignante fixât l'estimation des dommages qu'elle répétait : apparemment aussi que les juges avaient coutume, ainsi qu'aujourd'hui, de rabattre beaucoup de cette estimation, qu'il est assez naturel de supposer un peu exagérée. Ce qui est certain, c'est que, selon le rapport d'Asconius, auteur contemporain dont nous avons d'excellens commentaires sur les Harangues de Cicéron, Verrès ne fut condamné à restituer aux Siciliens qu'une somme qui équivaut à-peu-près à cinq millions de notre monnaie actuelle ; et que suivant l'évaluation de Cicéron, qui avait demandé douze millions cinq cents mille livres, les dommages qu'il obtint n'étaient pas la moitié de ce que Verrès avait volé dans la Sicile.

SECTION IV.

Les Catilinaires.

Qui croirait que de nos jours Cicéron eût encore je ne dis pas des critiques (la gloire de l'homme supérieur est d'occuper l'opinion dans tous les siecles), mais des ennemis, des détracteurs, qui calomnient son caractere et déprécient ses talens, avec une injustice également odieuse et absurde? Je sais qu'heureusement pour nous on pourra me répondre, quels ennemis! quels détracteurs! leur nom seul est une réponse à leurs injures. Il est vrai, mais pourtant c'est une triste observation à faire sur l'humanité, que cette espece de perversité bizarre, qui fait que l'on s'acharne après deux mille ans contre un grand homme, sans autre intérêt, sans autre motif que cette haine pour la vertu, qui semble être l'instinct des méchans. Sans doute ils se disent à eux-mêmes en lisant ses écrits : si nous avions vécu du tems de cet homme, il eût été notre ennemi (car les ouvrages et les actions de l'homme de bien accusent la conscience de celui qui ne l'est pas). Peut-être aussi affecte-t-on aujourd'hui plus que jamais cette déplorable singularité, de démentir ce qu'il y a de plus généralement reconnu.

Comment

Comment expliquer autrement ce qu'on imprima, il y a quelque tems, que *la conjuration de Catilina était une chimere, que la vanité de Cicéron avait fait croire aux Romains?* Certes, depuis le P. Hardoin, qui, à force de se lever matin, pour travailler à ses recherches d'érudition, parvint à rêver tout éveillé, et crut un jour avoir découvert que la plupart des ouvrages des anciens avaient été fabriqués par des moines du moyen âge; depuis ce ridicule fou qui fut le scandale et la risée du monde littéraire, on n'a rien imaginé de plus étrange, de plus incompréhensible, que ce démenti donné à tous les historiens de l'antiquité et en particulier à Salluste, auteur contemporain, ennemi de Cicéron, et qui apparemment s'est amusé à écrire tout exprès l'histoire d'une conjuration imaginaire. On ne sait quel nom donner à ce genre de démence; mais ce qui est remarquable et consolant, c'est qu'on est aujourd'hui si accoutumé à cette folie des paradoxes, qu'on n'y fait plus même attention. Celui-ci que m'ont rappellé les Catilinaires de Cicéron qui vont nous occuper, a passé sans qu'on y prît garde, et à force d'abuser de tout, nous avons du moins obtenu cet avantage, que l'extravagance même n'est plus un moyen de faire du bruit.

Des quatre harangues de Cicéron contre Catilina, il y en a deux qui sont d'autant plus admirables, qu'on voit, par la nature des circonstances, que l'orateur qui les prononça n'avait gueres pu s'y préparer; et quoiqu'en les publiant il les ait sans doute revues avec le soin qu'il mettait à tout ce qui sortait de sa plume, le grand effet qu'elles produisirent dès le premier moment, ne doit nous laisser aucun doute sur le mérite qu'elles avaient, lors même que l'auteur n'y avait pas mis la derniere main. On demandera peut-être comment il pouvait se souvenir des discours que son génie lui dictait sur-le-champ dans les occasions importantes, discours qui ne laissaient pas d'avoir quelque étendue. Les historiens nous apprennent de quel moyen Cicéron se servait. Il avait distribué dans le sénat des copistes, qu'il exerçait à écrire par abréviation presque aussi vîte que la parole. Cet art fut perfectionné dans la suite, et l'on voit que cette invention long-tems perdue, et renouvellée de nos jours, appartient à Cicéron, quoique nous ne sachions pas précisément quel procédé il employait.

Quand l'audacieux Catilina parut inopinément au milieu de l'assemblée du sénat, dans le moment même où le consul y rendait compte de la conjuration,

qui pouvait s'attendre qu'il eût l'impudence d'y paraître ? On le conçoit d'autant moins que cette bravade désespérée n'avait aucun objet, qu'il ne pouvait se flatter d'en imposer ni au sénat, ni au consul, et que cette folle témérité ne pouvait tourner qu'à sa confusion. L'historien Salluste, dont le témoignage ne saurait être suspect, dit en propres termes : « C'est alors que Cicéron » prononça cet éloquent discours qu'il publia dans » la suite. » S'il y avait eu une différence marquée entre le discours prononcé et le discouts écrit, est-ce ainsi qu'un ennemi se serait exprimé ? Les termes de Salluste sont un éloge d'autant moins récusable, que dans ce même endroit il lui échappe un trait de malignité qui decele son inimitié : *soit*, dit-il, *qu'il craignît la présence de Catilina*, *soit qu'il fût ému d'indignation*. Le second motif est si évident, qu'il y a de la mauvaise foi à supposer l'autre. Quand toute la conduite du consul, aussi ferme qu'éclairée et vigilante, ne prouverait pas suffisamment qu'il ne craignit jamais le scélérat qu'il combattait, était-ce au milieu du sénat, que les chevaliers romains entouraient l'épée à la main, était-ce sur le siege de sa puissance et de son autorité, que Cicéron pouvait craindre Catilina ? On va voir qu'il ne craignait pas même les dangers

trop manifestes où sa fermeté patriotique l'exposait pour l'avenir, qu'il connaissait l'envie et s'attendait à l'ingratitude, et qu'il brava l'une et l'autre. Aussi, dans un bel ouvrage, où cette grande ame est fidellement peinte, où l'exagération n'est jamais à côté de la grandeur, ni la déclamation près du sublime, dans la tragédie de *Rome sauvée*, Cicéron paraît avoir dicté lui-même ce vers admirable dans sa simplicité :

Et sauvons les Romains, dussent-ils être ingrats.

En effet, pour bien apprécier ces harangues, dont je vais extraire quelques morceaux, il faut se mettre devant les yeux l'état où était alors la république. L'ancien esprit de Rome n'existait plus : la dégradation des ames avait suivi la corruption des mœurs. Marius et Sylla avaient fait voir que les Romains pouvaient souffrir des tyrans, et il ne manquait pas d'hommes dont cet exemple éveillait l'ambition et les espérances. L'amour de la liberté et de la patrie, fondé sur l'égalité et les lois, ne pouvait plus subsister avec cette puissance monstrueuse et ces richesses énormes, dont la conquête de tant de pays avait mis les Romains en possession. César, déjà soupçonné d'avoir eu part à une conspiration, blessé de la prééminence de Pompée et de la

prédilection qu'avait pour lui le sénat, ne songeait qu'à faire revivre le parti de Marius. Pompée, sans aspirer ouvertement à la tyrannie, aurait voulu que les troubles et les désordres, nés de l'esprit factieux qui régnait partout, réduisissent les Romains au point de se mettre sous sa protection, en le nommant dictateur. Les grands, à qui les dépouilles des trois parties du monde pouvaient à peine suffire pour assouvir leur luxe et leur cupidité, redoutaient tout ce qui pouvait relever l'autorité des lois et réprimer leurs exactions et leurs brigandages. Un petit nombre de bons citoyens, et Cicéron à leur tête, soutenaient la république sur le penchant de sa ruine, et c'en était assez pour être l'objet de la haine secrette ou déclarée de tout ce qui était intéressé au renversement de l'Etat. C'est dans ces conjonctures que Catilina, dont Cicéron avait fait échouer les prétentions au consulat, perdu de dettes et de débauches, chargé de crimes de toute espece, et dont l'impunité prouvait à quel excès de licence et de corruption l'on était parvenu, s'associe tout ce qu'il y avait de citoyens aussi déshonorés que lui, aussi dénués de ressources, forme le projet de mettre le feu à Rome et d'égorger tout le sénat et les principaux citoyens, envoie Mallius, un des meilleurs officiers qui eussent servi sous Sylla, soulever les vétérans, à qui le dictateur avait

distribué des terres, et qui ne demandaient qu'un nouveau pillage. Mallius en forme un corps d'armée entre Fésules et Arezzo, et promet de s'avancer vers Rome, au jour marqué pour le meurtre et l'incendie, de se joindre à Catilina pour mettre tout à feu et à sang, renverser le gouvernement et partager les dépouilles. Ces affreux complots commençaient à éclater de toutes parts : on n'ignorait pas les engagemens de Mallius avec Catilina; on savait que les vétérans avaient pris les armes, que les conjurés avaient des intelligences dans Préneste, l'une des villes qui couvraient Rome. Ce n'était plus le tems, où, sur de bien moindres alarmes, on avait fait périr, sans forme de procès, un Melius, un Cassius, parce qu'alors la premiere des lois était le salut de la patrie. La consternation était dans Rome : chacun s'exagérait le péril; et Cicéron seul s'occupait de le prévenir. Armé de ce décret du sénat dont la formule, réservée pour les dangers extrêmes, donnait aux consuls un pouvoir extraordinaire, il veillait à la sûreté de la ville, fortifiait les colonies menacées, faisait lever des troupes dans l'Italie, opposait à Mallius le peu de forces qu'on avait pu rassembler; car il faut avouer que Catilina et les conjurés avaient choisi le moment le plus favorable à leur entreprise. Il n'y avait en Italie aucun corps d'armée considérable : les légions

étaient en Asie, sous les ordres de Pompée. Ces circonstances, les alarmes déjà répandues, les précautions déjà prises, tout avertissait Catilina qu'il fallait précipiter l'exécution. Il convoque une assemblée nocturne de ses complices les plus affidés, et leur donne ses derniers ordres. A peine étaient-ils séparés, que Cicéron fut instruit de tout par Fulvie, maîtresse de Curius, un des conjurés, qui, pour se faire valoir auprès d'elle, lui avait confié tout le détail de la conjuration. Cette femme en eut horreur et vint la révéler à Cicéron, qui assembla aussitôt le sénat dans le temple de Jupiter Stator, bien fortifié : c'est-là que Catilina, qui était loin de se douter que le consul eût appris ses dernieres démarches, osa se présenter. Quand on n'est pas très-instruit des mœurs romaines et de l'histoire de ce tems-là, on s'étonne que le consul ne le fît pas arrêter : le décret du sénat lui en donnait le pouvoir ; mais il aurait révolté tout le corps des nobles et même beaucoup de citoyens, jaloux à l'excès de leurs priviléges, s'il eût voulu se servir de toute sa puissance pour faire arrêter un patricien, qui n'était pas convaincu, ni même accusé. Ce procédé extra-judiciaire était donc très-dangereux. Cicéron lui-même va nous exposer les autres motifs, non moins importans, qui devaient régler sa conduite, et nous

reconnaîtrons, dans sa véhémente apostrophe, l'orateur, le consul et l'homme d'Etat.

« Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre
» patience? combien de tems encore ta fureur osera-
» t-elle nous insulter? quel est le terme où s'arrêtera
» cette audace effrénée? Quoi donc! ni la garde
» qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui
» sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple
» en alarmes, ni le concours de tous les bons
» citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai
» convoqué le sénat, ni même l'indignation que
» tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici,
» tout ce que tu vois enfin ne t'a pas averti que tes
» complots sont découverts, qu'ils sont exposés au
» grand jour, qu'ils sont enchaînés de toute part!
» Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que
» tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée,
» dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés,
» quelles résolutions tu as prises! O tems! ô mœurs!
» le sénat en est instruit, le consul le voit, et
» Catilina vit encore! Il vit! que dis-je? il vient
» dans le sénat! il s'assied dans le conseil de la répu-
» blique! il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il
» a désignés pour ses victimes, et nous, sénateurs,
» nous croyons avoir assez fait, si nous évitons le
» glaive dont il veut nous égorger! Il y a long-tems,

» Catilina, que les ordres du consul auraient dû
» te faire conduire à la mort... Si je le faisais,
» dans ce même moment, tout ce que j'aurais à
» craindre, c'est que cette justice ne parût trop
» tardive et non pas trop sévere. Mais j'ai d'autres
» raisons pour t'épargner encore. Tu ne périras
» que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si
» méchant qu'il puisse être, si abandonné, si sem-
» blable à toi, qui ne convienne que ta mort est
» légitime. Jusques-là tu vivras, mais tu vivras
» comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé
» (grace à mes soins), de surveillans et de gardes,
» tellement entouré de barrieres, que tu ne puisses
» faire un seul mouvement, un seul effort contre
» la république. Des yeux toujours attentifs, des
» oreilles toujours ouvertes me répondront de
» toutes tes démarches, sans que tu puisses t'en
» appercevoir. Et que peux-tu espérer encore,
» quand la nuit ne peut plus couvrir tes assemblées
» criminelles, quand le bruit de ta conjuration se
» fait entendre à travers les murs où tu crois te
» renfermer? Tout ce que tu fais est connu de
» moi comme de toi-même. Veux-tu que je t'en
» donne la preuve? Te souvient-il que j'ai dit
» dans le sénat, qu'avant le 6 des calendes de
» novembre, Mallius, le ministre de tes forfaits,
» aurait pris les armes et levé l'étendard de la

» rébellion ? Eh ! bien, me suis-je trompé, non-
» seulement sur le fait, tout horrible, tout in-
» croyable qu'il est, mais sur le jour ? J'ai annoncé
» en plein sénat quel jour tu avais marqué pour le
» meurtre des sénateurs : te souviens-tu que ce
» jour-là même, où plusieurs de nos principaux
» citoyens sortirent de Rome, bien moins pour se
» dérober à tes coups que pour réunir contre toi
» les forces de la république, te souviens-tu que
» ce jour-là je sus prendre de telles précautions,
» qu'il ne te fut pas possible de rien tenter contre
» nous, quoique tu eusses dit publiquement que
» malgré le départ de quelques-uns de tes ennemis,
» il te restait encore assez de victimes ? et le jour
» même des calendes de novembre, où tu te
» flattais de te rendre maître de Préneste, ne t'es-tu
» pas apperçu que j'avais pris mes mesures pour
» que cette colonie fût en état de défense ? Tu ne
» peux faire un pas, tu n'as pas une pensée, dont
» je n'aie sur-le-champ la connaissance. Enfin,
» rappelle-toi cette derniere nuit, et tu vas voir
» que j'ai encore plus de vigilance pour le salut
» de la république que tu n'en as pour sa perte.
» J'affirme que cette nuit tu t'es rendu, avec un
» cortége d'armuriers, dans la maison de Lecca :
» est-ce parler clairement ? Qu'un grand nombre
» de ces malheureux que tu associes à tes crimes,

» s'y sont rendus en même-tems. Ose le nier : tu te
» tais ! parle : je puis te convaincre. Je vois ici, dans
» cette assemblée, plusieurs de ceux qui étaient
» avec toi. Dieux immortels ! où sommes-nous ?
» dans quelle ville, ô ciel ! vivons-nous ? dans
» quel état est la république ! Ici, ici même, parmi
» nous, peres conscripts, dans ce conseil, le plus
» auguste et le plus saint de l'univers, sont assis
» ceux qui méditent la ruine de Rome et de
» l'empire ; et moi, consul, je les vois, et je leur
» demande leur avis ; et ceux qu'il faudrait faire
» traîner au supplice, ma voix ne les a pas même
» encore attaqués ! Oui, cette nuit, Catilina, c'est
» dans la maison de Lecca que tu as distribué les
» postes de l'Italie, que tu as nommé ceux des tiens
» que tu amenerais avec toi, ceux que tu laisserais
» dans ces murs, que tu as désigné les quartiers
» de la ville où il faudrait mettre le feu. Tu as fixé
» le moment de ton départ : tu as dit que la seule
» chose qui pût t'arrêter, c'est que je vivais encore.
» Deux chevaliers romains ont offert de te délivrer
» de moi, et ont promis de m'égorger dans mon lit
» avant le jour. Le conseil de tes brigands n'était
» pas séparé, que j'étais informé de tout. Je me
» suis mis en défense : j'ai fait refuser l'entrée de
» ma maison à ceux qui se sont présentés chez moi

» comme pour me rendre visite, et c'était ceux
» que j'avais nommés d'avance à plusieurs de nos
» plus respectables citoyens, et l'heure était celle
» que j'avais marquée.

» Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution : sors
» enfin de Rome : les portes sont ouvertes : pars. Il
» y a trop long-tems que l'armée de Mallius t'attend
» pour général. Amene avec toi tous les scélérats qui
» te ressemblent; purge cette ville de la contagion
» que tu y répands; délivre-la des craintes que ta
» présence y fait naître; qu'il y ait des murs entre
» nous et toi. Tu ne peux rester plus long-tems : je ne
» le souffrirai pas : je ne le supporterai pas : je ne le
» permettrai pas. Hésites-tu à faire, par mon ordre,
» ce que tu faisais de toi-même ? Consul, j'ordonne
» à notre ennemi de sortir de Rome. Et qui pour-
» rait encore t'y arrêter ? Comment peux-tu sup-
» porter le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul
» habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne
» sois un objet d'horreur et d'effroi ? Quelle est
» l'infamie domestique dont ta vie n'ait pas été
» chargée ? quel est l'attentat dont tes mains n'aient
» pas été souillées ? enfin quelle est la vie que tu
» menes ? car je veux bien te parler un moment,
» non pas avec l'indignation que tu mérites, mais
» avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens de

» paraître dans cette assemblée : eh ! bien ; dans
» ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels
» tu as des parens, des amis, des proches, quel
» est celui de qui tu aies obtenu un salut, un
» regard ? Si tu es le premier qui ait essuyé un
» semblable affront, attends-tu que des voix s'éle-
» vent contre toi, quand le silence seul, quand
» cet arrêt le plus accablant de tous, t'a déjà con-
» damné, lorsqu'à ton arrivée les sieges sont restés
» vides autour de toi, lorsque les consulaires, au
» moment où tu t'es assis, ont aussitôt quitté la
» place qui pouvait les rapprocher de toi ? Avec
» quel front, avec quelle contenance peux-tu sup-
» porter tant d'humiliations ? Si mes esclaves me
» redoutaient comme tes concitoyens te redoutent,
» s'ils me voyaient du même œil dont tout le monde
» te voit ici, j'abandonnerais ma propre maison;
» et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir
» dans quelque désert, à cacher dans quelque soli-
» tude éloignée, cette vie coupable et réservée aux
» supplices ! Je t'entends me répondre que tu es
» prêt d'aller en exil, si le sénat en prononce
» l'arrêt. Non, je ne le proposerai pas au
» sénat ; mais je vais te mettre à portée de con-
» naître ses dispositions à ton égard, de maniere
» que tu n'en puisses douter. Catilina, sors de
» Rome, et puisque tu attends le mot d'exil,

» exile-toi de ta patrie. Eh! quoi! Catilina, re-
» marques-tu ce silence! et t'en faut-il davantage?
» Si j'en disais autant à Sextius, à Marcellus, tout
» consul que je suis, je ne serais pas en sûreté dans
» le sénat. Mais c'est à toi que je m'adresse, c'est
» à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me
» laisse parler ainsi, il m'approuve; quand il se tait,
» il prononce; son silence est un décret.

» J'en dis autant des chevaliers romains, de ce
» corps honorable qui entoure le sénat en si grand
» nombre, dont tu as pu, en entrant ici, reconnaître
» les sentimens et entendre la voix, et dont j'ai peine
» à retenir la main prête à se porter sur toi. Je
» te suis garant qu'ils te suivront jusqu'aux portes
» de cette ville, que depuis si long-tems tu brûles
» de détruire.... Pars donc : tu as tant dit que tu
» attendais un ordre d'exil qui pût me rendre
» odieux. Sois content : je l'ai donné : acheve, en
» t'y rendant, d'exciter contre moi cette inimitié
» dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu
» veux me fournir un nouveau sujet de gloire,
» sors avec le cortége de brigands qui t'est dévoué;
» sors avec la lie des citoyens; va dans le camp de
» Mallius; déclare à l'Etat une guerre impie; va
» te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis long-
» tems ta fureur insensée. Là, combien tu seras
» satisfait! Quels plaisirs dignes de toi tu vas

» goûter! A quelle horrible joie tu vas te livrer, » lorsqu'en regardant autour de toi tu ne pourras » plus ni voir ni entendre un seul homme de bien?...
» Et vous, peres conscripts, écoutez avec attention, » et gravez dans votre mémoire la réponse que je » crois devoir faire à des plaintes qui semblent, je » l'avoue, avoir quelque justice. Je crois entendre » la patrie, cette patrie qui m'est plus chere que » ma vie, je crois l'entendre me dire : Cicéron, » que fais-tu? Quoi! celui que tu reconnais pour » mon ennemi, celui qui va porter la guerre dans » mon sein, qu'on attend dans un camp de rebelles, » l'auteur du crime, le chef de la conjuration, le » corrupteur des citoyens, tu le laisses sortir de » Rome! tu l'envoies prendre les armes contre la » république! tu ne le fais pas charger de fers, » traîner à la mort! tu ne le livres pas au plus » affreux supplice? Qui t'arrête? est-ce la discipline » de nos ancêtres? mais souvent des particuliers » même ont puni de mort des citoyens séditieux. » Sont-ce les lois qui ont borné le châtiment des » citoyens coupables? mais ceux qui se sont déclarés » contre la république, n'ont jamais joui des droits » de citoyen. Crains-tu les reproches de la géné- » ration suivante? mais le peuple romain qui t'a » conduit de si bonne heure par tous les degrés d'élé- » vation, jusqu'à la premiere de ses dignités, sans

» nulle recommandation de tes ancêtres, sans » te connaître autrement que par toi-même, le » peuple romain obtient donc de toi bien peu de » reconnaissance, s'il est quelque considération, » quelque crainte, qui te fasse oublier le salut de » ses citoyens !

» A cette voix sainte de la république, à ces » plaintes qu'elle peut m'adresser, peres conscripts, » voici quelle est ma réponse. Si j'avais cru que » le meilleur parti à prendre fût de faire périr » Catilina, je ne l'aurais pas laissé vivre un moment. En effet, si les plus grands hommes de la » république se sont honorés par la mort de » Flaccus, de Saturninus, des deux Gracches, » je ne devais pas craindre que la postérité me » condamnât pour avoir fait mourir ce brigand, » cent fois plus coupable, et meurtrier de ses concitoyens ; ou s'il était possible qu'une action si » juste excitât contre moi la haine, il est dans » mes principes de regarder comme des titres de » gloire les ennemis qu'on se fait par la vertu. » Mais il est dans cet ordre même, il est des » hommes qui ne voient pas tous nos dangers et » tous nos maux, ou qui ne veulent pas les voir. » Ce sont eux qui en se montrant trop faibles, ont » nourri les espérances de Catilina ; ce sont eux

» qui

» qui ont fortifié la conjuration en refusaut de la
» croire. Entraînés par leur autorité, beaucoup de
» citoyens aveuglés ou méchans, si j'avais sévi
» contre Catilina, m'auraient accusé de cruauté et
» de tyrannie. Aujourd'hui, s'il se rend, comme il
» l'a résolu, dans le camp de Mallius, il n'y aura
» personne d'assez insensé pour nier qu'il ait cons-
» piré contre la patrie. Sa mort aurait réprimé les
» complots qui nous menacent, et ne les aurait
» pas entierement étouffés. Mais s'il emmene avec
» lui tout cet exécrable ramas d'assassins et d'in-
» cendiaires, alors non-seulement nous aurons
» détruit cette peste qui s'est accrue et nourrie au
» milieu de nous, mais même nous aurons anéanti
» jusqu'aux semences de la corruption.

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, peres conscripts,
» que nous sommes environnés de pieges et d'em-
» bûches; mais il semble que tout cet orage de
» fureur et de crimes ne se soit grossi depuis long-
» tems que pour éclater sous mon consulat. Si
» parmi tant d'ennemis, nous ne frappions que
» Catilina seul, sa mort nous laisserait respirer,
» il est vrai; mais le péril subsisterait, et le venin
» serait renfermé dans le sein de la république.
» Ainsi donc, je le répete, que les méchans se sé-
» parent des bons; que nos ennemis se rassemblent

» en une seule retraite ; qu'ils cessent d'assiéger » le consul dans sa maison, les magistrats sur » leur tribunal, les peres de Rome dans le sénat, » d'amasser des flambeaux pour embrâser nos » demeures ; enfin qu'on puisse voir écrits sur » le front de chaque citoyen ses sentimens pour » la république. Je vous réponds, peres conscripts, » qu'il y aura dans vos consuls assez de vigilance, » dans cet ordre assez d'autorité, dans celui des » chevaliers assez de courage, parmi tous les bons » citoyens assez d'accord et d'union, pour qu'au » départ de Catilina, tout ce que vous pouvez » craindre de lui et de ses complices, soit à-la-fois » découvert, étouffé et puni.

» Va donc, avec ce présage de notre salut et de ta » perte, avec tous les satellites que tes abominables » complots ont réunis avec toi ; va, dis-je, Catilina, » donner le signal d'une guerre sacrilege. Et toi, » Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par » Romulus, sous les mêmes auspices que Rome » même ! toi, nommé dans tous les tems le soutien » de l'empire romain ! tu préserveras de la rage de » ce brigand tes autels, ces murs, et la vie de tous » nos citoyens ; et tous ces ennemis de Rome, ces » déprédateurs de l'Italie, ces scélérats liés entre eux » par les mêmes forfaits, seront aussi, vivans et » morts, réunis à jamais par les mêmes supplices. »

Ce fut sans doute la premiere punition de Catilina, d'avoir à essuyer cette foudroyante harangue. En venant au sénat, il s'exposait à cette tempête. Il n'y avait aucun moyen d'interrompre un consul parlant au milieu des sénateurs, et l'usage ne permettait pas même d'interrompre un sénateur opinant. Cependant ni la voix de Cicéron ni celle de la conscience, ne purent intimider assez Catilina pour lui ôter le courage de repliquer. Il prit une contenance hypocrite, et se leva pour répondre; mais à peine eut-il dit quelques phrases vagues, que Salluste nous a conservées, et qui portent sur l'opinion que doit donner de lui sa naissance opposée à celle de Cicéron, que les murmures s'élevant de tous côtés, lui firent bien voir qu'on ne reconnaissait plus en lui les privileges d'un sénateur. Bientôt un cri général l'empêcha de poursuivre; les noms de parricide et d'incendiaire retentissaient à ses oreilles; il fallut alors jeter le masque; et n'étant plus maître de lui, il laissa pour adieux au sénat ces paroles furieuses, citées par plusieurs historiens, et dont l'énergie est remarquable : « Puisque je suis poussé à bout par les » ennemis qui m'environnent, j'éteindrai sous des » débris l'incendie qu'on allume autour de moi. »

L'événement justifia la politique de Cicéron,

La nuit suivante, Catilina sortit de Rome avec trois cents hommes armés, et alla se mettre à la tête des troupes de Mallius. On sait quelle fut l'issue de cette guerre, et que dans cette sanglante bataille où il fut défait, ses soldats se firent presque tous tuer, et délivrerent Rome et l'Italie de ce qu'elles avaient de plus vicieux et de plus à craindre pour leur repos. Si l'on demande pourquoi Catilina, devant qui Cicéron avait manifesté ses intentions et ses vues, prend précisément le parti que le consul desirait qu'il prît; c'est qu'il n'y en avait pas un autre pour lui; c'est que tout étant découvert, et Rome si bien gardée qu'il ne lui était gueres possible d'y rien entreprendre, il n'avait plus de ressource que la force ouverte et l'armée de Mallius.

Dès qu'il fut parti, Cicéron monta à la tribune aux harangues, et rendit compte au peuple romain de tout ce qui s'était passé : c'est le sujet de la seconde Catilinaire. L'orateur s'y propose principalement de dissiper les fausses et insidieuses alarmes que les partisans secrets de Catilina affectaient de répandre, en exagérant ses ressources et le danger de la république. Cicéron oppose à ces insinuations aussi lâches que perfides, le tableau fidele des forces des deux partis, et le contraste de la puissance

romaine et d'une armée de brigands désespérés. En effet, il était évident qu'on ne pouvait craindre de Catilina qu'un coup de main, qu'un de ces attentats subits et imprévus qui peuvent bouleverser une ville. Ce n'était que dans Rome qu'il était vraiment redoutable : réduit à faire la guerre, il devait succomber. Ainsi tout concourt à faire voir que les vues de Cicéron furent aussi justes que sa conduite fut noble et patriotique.

Celle des conjurés fut si imprudente, qu'elle précipita leur perte long-tems avant celle de leur chef. Il avait laissé dans Rome Lentulus et Cethegus, et quelques autres de ses principaux confidens, pour épier le moment de se défaire, s'il était possible, de cet infatigable consul, le plus grand obstacle à tous leurs desseins, pour mettre le feu dans Rome, et attaquer le sénat à l'instant où Catilina se montrerait aux portes avec son armée, enfin pour grossir jusques-là leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayerent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur-le-champ à Cicéron. Muni de ces pieces de conviction, il convoque le sénat, mande chez lui Lentulus, Cethegus, Ceparius, Gabinius et Statilius, qui ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendent à ses ordres. Il s'empare de leur personne et les mene

avec lui au sénat, où il fait introduire d'abord les députés des Allobroges. On entend leur déposition; on ouvre les dépêches; les preuves étaient claires. Les coupables sont forcés de reconnaître leur seing et leur cachet. C'est à cette occasion que l'on rapporte une bien belle parole de Cicéron à Lentulus. Ce conjuré était de la famille des Corneliens, la plus illustre de Rome. Lui-même était alors préteur. Son cachet représentait la tête de son ayeul, qui avait été un excellent citoyen. *Le reconnaissez-vous ce cachet?* lui dit le consul. *C'est l'image de votre ayeul, qui a si bien mérité de la république. Comment la seule vue de cette tête vénérable ne vous a-t-elle pas arrêté, au moment où vous alliez vous en servir pour signer le crime?*

Le sénat décerne des récompenses aux Allobroges, des actions de grace et des honneurs sans exemple au consul; on ordonne les fêtes appellées *supplications*, qui après le triomphe étaient le prix le plus honorable des victoires. Cicéron harangue le peuple et lui expose tout ce qui s'est fait dans le sénat, et de quel péril Rome vient d'être délivrée: c'est la troisieme Catilinaire. Enfin, il ne s'agissait plus que de décider du sort des coupables. Silanus désigné consul pour l'année suivante, opine à la mort. Son avis est suivi de tous ceux qui parlent après lui, jusqu'à César qui opine à la prison

perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avait déjà un grand crédit, et son opinion pouvait entraîner d'autant plus de voix, que ceux même qui étaient les plus attachés à Cicéron, craignant que quelque jour on ne lui demandât compte du sang des citoyens, qui, dans les formes ordinaires, ne pouvaient être condamnés à mort que par le peuple, paraissaient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand homme qu'ils chérissaient. Ils semblaient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devaient ouvrir. Cicéron s'apperçut du danger nouveau que courait la république dans ce moment de crise : il savait que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupaient qu'à se mettre en état de forcer leur prison; et si le sénat eût molli dans une délibération si importante, c'en était assez pour relever le parti de Catilina. L'intrépide consul prit la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la quatrieme Catilinaire, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentimens, et ce dévoûment d'une ame vraiment romaine, qui n'ignorait pas ses propres périls, et qui les bravait pour le salut de l'Etat.

« Je m'apperçois, peres conscripts, que tous » les yeux sont tournés sur moi, que vous êtes » occupés non-seulement des dangers de la république, » mais des miens. Cet intérêt particulier

» qui se mêle au sentiment de nos malheurs
» communs, est sans doute un témoignage bien
» doux et bien flatteur; mais je vous en conjure
» au nom des dieux, oubliez-le entierement, et
» laissant à part ma propre sûreté, ne songez qu'à
» la vôtre et à celle de vos enfans. Si telle est
» ma condition, que tous les maux, toutes les
» afflictions, tous les revers doivent se rassembler
» sur moi seul, je les supporterai non-seulement
» avec courage, mais avec joie, pourvu que par
» mes travaux j'assure votre dignité et le salut
» du peuple romain. Depuis qu'il m'a décerné
» le consulat, vous le savez, les tribunaux, sanc-
» tuaires de la justice et des lois, le champ de
» Mars, consacré par les auspices, l'assemblée du
» sénat, qui est le refuge des nations, l'asyle des
» dieux pénates, regardé comme inviolable, le
» lit domestique où tout citoyen repose en paix,
» enfin ce siége d'honneur, cette chaire curule,
» ont été pour moi un théâtre de dangers renais-
» sans et d'alarmes continuelles : c'est à ces con-
» ditions que je suis consul. J'ai souffert, j'ai
» dissimulé, j'ai pardonné : j'ai guéri plusieurs de
» vos blessures en cachant les miennes; et si les
» dieux ont arrêté que ce serait à ce prix que je
» sauverais du fer et des flammes, de toutes les
» horreurs du pillage et de la dévastation, Rome

» et l'Italie, vos femmes, vos enfans, les prê-
» tresses de Vesta, les temples et les autels; quel que
» soit le sort qui m'attend, je suis prêt à le subir.
» Lentulus a bien pu croire que la destruction de
» la république était attachée à sa destinée et au
» nom Cornélien : pourquoi ne m'applaudirais-je
» pas que l'époque de mon consulat ait été fixée
» par les destins pour sauver la république? Ne
» pensez donc qu'à vous-mêmes, peres conscripts,
» et cessez de penser à moi. D'abord je dois
» espérer que les dieux, protecteurs de cet empire,
» m'accorderont la récompense que j'ai méritée;
» mais s'il en arrivait autrement, je mourrai sans
» regret; car jamais la mort ne peut être ni hon-
» teuse pour un homme courageux, ni prématurée
» pour un consulaire, ni à craindre pour le sage.
» Ce n'est pas que je me fasse gloire d'être insen-
» sible aux larmes de mon frere qui est ici présent,
» à la douleur que vous me témoignez tous;
» que ma pensée ne se reporte souvent sur la
» désolation où j'ai laissé chez moi une épouse
» et une fille également cheres, également frappées
» de mes dangers, un fils encore enfant que Rome
» semble porter dans son sein comme un garant
» de ce que lui doit mon consulat; que mes yeux
» ne se retournent sur un gendre qui dans cette
» assemblée attend, ainsi que vous, avec inquiétude

» l'événement de cette journée. Je suis touché de » leur situation et de leur sensibilité, je l'avoue, » mais c'est une raison de plus pour que j'aime » mieux les sauver tous avec vous, même quand » je devrais périr, que de les voir enveloppés » avec vous dans une même ruine. En effet, peres » conscripts, regardez l'orage qui vous menace, » si vous ne le prévenez. Il ne s'agit point ici » d'un Tibérius Gracchus, qui ne voulait qu'ob- » tenir un second tribunat; d'un Caïus qui ameu- » tait dans les comices les tribus rustiques; d'un » Saturnius, qui n'était coupable que du meurtre » d'un seul citoyen, de Memmius : vous avez » à juger ceux qui ne sont restés dans Rome » que pour l'incendier, pour y recevoir Cati- » lina, pour vour égorger tous; vous avez dans » vos mains leurs lettres; leurs signatures, leur » aveu. Ils ont voulu soulever les Allobroges, » armer les esclaves, introduire Catilina dans nos » murs; en un mot, leur dessein était qu'après » nous avoir fait périr tous, il ne restât pas un » seul citoyen qui pût pleurer sur les débris de » l'Etat. Voilà ce qui est prouvé, ce qui est avoué; » voilà sur quoi, peres conscripts, vous avez déjà » prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-vous en » effet quand vous avez porté en ma faveur un » décret d'action de graces, pour avoir découvert

» et prévenu une conspiration de scélérats armés » contre la patrie; quand vous avez forcé Lentulus » à se démettre de la préture; quand vous l'avez » mis en prison lui et ses complices; quand vous » avez ordonné une *supplication* aux dieux, hon- » neur qui jusqu'à moi n'a jamais été accordé » qu'aux généraux vainqueurs; enfin, quand vous » avez honoré des plus grandes récompenses la » fidélité des Allobroges? Tous ces actes si solem- » nels, si multipliés, ne sont-ils pas la condam- » nation des conjurés? Cependant, puisque j'ai cru » devoir mettre l'affaire en délibération devant » vous, puisqu'il s'agit de statuer sur la peine due » aux coupables, je vais vous dire, avant tout, ce » qu'un consul ne doit pas vous laisser ignorer. » Je savais bien qu'il régnait dans les esprits une » sorte de vertige et de fureur, que l'on cherchait » à exciter des troubles, que l'on avait de per- » nicieux desseins; mais je n'avais jamais cru, je » l'avoue, que des citoyens romains pussent former » de si abominables complots. Si vous croyez que » peu d'hommes y aient trempé, peres conscripts, » vous vous trompez, le mal est plus étendu que » vous ne le croyez. Il a non-seulement gagné » l'Italie, il a passé les Alpes, il s'est glissé sour- » dement dans les provinces; les lenteurs et les

» délais ne peuvent que l'accroître; vous ne sauriez
» trop tôt l'étouffer, et quelque parti que vous
» choisissiez, vous n'avez pas un moment à perdre :
» il faut prendre votre résolution avant la nuit. »

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagemens pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avait paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévere que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée, et n'insiste sur la peine de mort, que parce que les circonstances et l'intérêt de l'Etat la rendent nécessaire. Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces, pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette derniere partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

« Je ne dois pas vous dissimuler ce que j'entends
» tous les jours : de tout côté viennent à mes oreilles
» les discours de ceux qui semblent craindre que je
» n'aie pas assez de moyens, assez de forces pour
» exécuter ce que vous avez résolu. Ne vous y

» trompez pas, peres conscripts; tout est préparé,
» tout est prévu, tout est assuré, et par mes soins
» et ma vigilance, et plus encore par le zele du
» peuple romain, qui veut conserver son empire,
» ses biens et sa liberté. Vous avez pour vous tous
» les ordres de l'Etat : des citoyens de tout âge
» ont rempli la place publique et les temples, et
» occupent toutes les avenues qui conduisent au lieu
» de cette assemblée. C'est qu'en effet cette cause
» est la premiere depuis la fondation de Rome, où
» tous les citoyens n'aient eu qu'un même senti-
» ment, qu'un même intérêt, excepté ceux qui,
» trop sûrs du sort que leur réservent les lois,
» aiment mieux tomber avec la république que de
» périr seuls. Je les excepte volontiers, je les sépare
» de nous; ce ne sont pas nos concitoyens; ce sont
» nos plus mortels ennemis. Mais tous les autres,
» grands dieux! avec quelle ardeur, avec quel cou-
» rage, avec quelle affluence ils se présentent pour
» assurer la dignité et le salut de tous! Vous par-
» lerai-je des chevaliers romains, qui, vous cédant
» le premier rang dans l'Etat, ne disputent avec
» vous que de zele et d'amour pour la patrie?
» Après les longs débats qui vous ont divisés, ce
» jour de danger, la cause commune, vous les a
» tous attachés; et j'ose vous répondre que toutes
» les parties de l'administration publique ne doivent

» plus redouter aucune atteinte, si cette union » établie pendant mon consulat, peut être à jamais » affermie. Je vois ici parmi vous, je vois remplis » du même zele, les tribuns de l'épargne, ces » dignes citoyens qui, dans ce même jour, pour » concourir à la défense générale, ont quitté les » fonctions qui les appellaient, ont renoncé au » profit de leurs charges, et sacrifié tout autre in- » térêt à celui qui nous rassemble. Et quel est en » effet le romain à qui l'aspect de la patrie et » le jour de la liberté ne soient des biens chers et » précieux? N'oubliez pas dans ce nombre les » affranchis, ces hommes qui par leurs travaux » et leur mérite se sont rendus dignes de partager » vos droits, et dont Rome est devenue la mere, » tandis que ses enfans les plus illustres par leur » nom et leur naissance, ont voulu l'anéantir. » Mais, que dis-je, des affranchis? Il n'y a pas » même un esclave, pour peu que son maître lui » rende la servitude supportable, qui n'ait les con- » jurés en horreur, qui ne desire que la république » subsiste, et qui ne soit prêt à y contribuer de » tout son pouvoir. N'ayez donc aucune inquiétude, » peres conscripts, de ce que vous avez entendu » dire, qu'un agent de Lentulus cherchait à soulever » les artisans et le petit peuple. Il l'a tenté, il est » vrai, mais vainement; il ne s'en est pas trouvé

» un seul assez dénué de ressources ou assez dépravé
» de caractere, pour ne pas desirer de jouir tran-
» quillement du fruit de son travail journalier,
» de sa demeure et de son lit. Toute cette classe
» d'hommes ne peut même fonder sa subsistance
» que sur la tranquillité publique : leur gain
» diminue quand leurs ateliers sont fermés : que
» serait-ce s'ils étaient embrâsés! Ne craignez donc
» pas que le peuple romain vous manque : craignez
» vous-mêmes de manquer au peuple romain. Vous
» avez un consul que les dieux, en l'arrachant aux
» embûches et à la mort, n'ont pas conservé pour
» lui-même, mais pour vous. La patrie commune,
» menacée des glaives et des flambeaux par une
» conjuration impie, vous tend des mains sup-
» pliantes; elle vous recommande le capitole, les
» feux éternels de Vesta, garans de la durée de
» cet empire; elle vous recommande ses murs,
» ses dieux, ses habitans. Enfin, c'est sur votre
» propre vie, sur celle de vos femmes et de vos
» enfans, sur vos biens, sur la conservation de
» vos foyers, que vous avez à prononcer aujour-
» d'hui. Songez combien il s'en est peu fallu que
» cet édifice de la grandeur romaine, fondé par
» tant de travaux, élevé si haut par les dieux, n'ait
» été renversé dans une nuit. C'est à vous de
» pourvoir à ce que désormais un semblable attentat

» ne puisse, je ne dis pas être commis, mais même
» être médité. Si je vous parle ainsi, peres cons-
» cripts, ce n'est pas pour exciter votre zele, qui
» va sans doute au-devant du mien; c'est afin que
» ma voix qui doit être la premiere entendue,
» s'acquitte en votre présence des devoirs de votre
» consul. Je n'ignore pas que je me fais autant
» d'ennemis implacables qu'il existe de conjurés,
» et vous savez quel en est le nombre; mais ils
» sont tous, à mes yeux, vils, faibles et abjects; et
» quand-même il arriverait qu'un jour, leur fureur
» excitée et soutenue par quelque ennemi plus
» puissant, prévalût contre moi sur vos droits et
» sur ceux de la république, jamais je ne me ré-
» pentirai de mes actions ni de mes paroles. La
» mort, dont ils me menaçent, est réservée à tous
» les hommes; mais la gloire dont vos décrets
» m'ont couvert, n'a été réservée qu'à moi. Les
» autres ont été honorés pour avoir servi la patrie;
» mais vos décrets n'ont attribué qu'à moi seul
» l'honneur de l'avoir sauvée. Qu'il soit à jamais
» célebre dans vos fastes, ce Scipion qui arracha
» l'Italie des mains d'Annibal; cet autre Scipion
» qui renversa Carthage et Numance, les deux plus
» cruelles ennemies de Rome; ce Paul Emile dont
» un roi puissant suivit le char de triomphe; ce
» Marius qui délivra l'Italie des Cimbres et des
Teutons,

» Teutons ; que l'on mette au-dessus de tout le
» grand Pompée, dont les exploits n'ont eu d'autres
» bornes que celles du monde ; il restera encore
» une place assez honorable à celui qui a conservé
» aux vainqueurs des nations une patrie où ils
» puissent venir triompher. Je sais que la victoire
» étrangere a cet avantage sur la victoire domes-
» tique, que dans l'une les vaincus deviennent des
» sujets soumis ou des alliés fideles, dans l'autre
» ceux qu'une fureur insensée à rendus ennemis
» de l'Etat, ne peuvent, quand vous les avez
» empêchés de nuire, être réprimés par les armes
» ni fléchis par les bienfaits. Je m'attends donc
» à une guerre éternelle avec les méchans. Je la
» soutiendrai avec le secours de tous les bons
» citoyens, et j'espere que la réunion du sénat
» et des chevaliers sera, dans tous les tems, une
» barriere qu'aucun effort ne pourra renverser.

» Maintenant, peres conscripts, tout ce que je
» vous demande en récompense de ce que j'ai sacrifié
» pour vous, du gouvernement d'une province et
» du commandement d'une armée où j'ai renoncé,
» pour veiller à la sûreté de l'État, de tous les
» honneurs et de tous les avantages que j'ai négligés
» pour ce seul motif, de tous les soins que j'ai
» pris, de tout le fardeau dont je me suis chargé ;

» tout ce que je vous demande, c'est de garder un » souvenir fidele de mon consulat. Ce souvenir, » tant qu'il sera présent à votre esprit, sera le plus » ferme rempart que je puisse opposer à la haine » et à l'envie. Si mes espérances sont trompées ; » si les méchans l'emportent, je vous recommande » l'enfance de mon fils, et je n'aurai rien à craindre » pour lui, rien ne doit manquer un jour ni à sa » sûreté, ni même à sa dignité, si vous vous souvenez » qu'il est le fils d'un homme qui, à ses propres » périls, vous a garantis de ceux qui vous menaçaient.

» Ce qui vous reste à faire en ce moment, c'est » de statuer avec promptitude et fermeté sur la cause » de Rome et de l'Empire ; et quoi que vous puissiez » décider, croyez que le consul saura maintenir » votre autorité, faire respecter vos décrets et en » assurer l'exécution. »

C'est avec ce langage qu'on intimide les méchans, qu'on rassure les faibles, qu'on encourage les bons; en un mot, que l'ame d'un seul homme devient celle de toute une assemblée, de tout un peuple. La sentence de mort fut prononcée d'une voix presque unanime, et exécutée sur-le-champ. Cicéron, un moment après, trouva les partisans, les amis, les parens des conjurés, encore attroupés dans la place publique : ils ignoraient le sort des

coupables, et n'avaient pas perdu toute espérance. *Ils ont vécu*, leur dit le consul en se tournant vers eux; et ce seul mot fut un coup de foudre qui les dissipa tous en un moment. Il était nuit : Cicéron fut reconduit chez lui aux acclamations de tout le peuple, et suivi des principaux du sénat. On plaçait des flambeaux aux portes des maisons, pour éclairer sa marche. Les femmes étaient aux fenêtres pour le voir passer, et le montraient à leurs enfans. Quelque tems après, Caton devant le peuple, et Catulus dans le sénat, lui décernerent le nom de Pere de la patrie, titre si glorieux que dans la suite la flatterie l'attacha à la dignité impériale, mais que Rome libre, dit heureusement Juvenal, n'a donné qu'au seul Cicéron.

Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit.

JUVEN.

Tous ces faits sont si connus, nous sont si familiers dès nos premieres études, que je ne les aurais pas même rappellés, s'ils ne faisaient une partie nécessaire de l'objet qui nous occupe et des ouvrages que nous considérons; et j'ai pu m'y refuser d'autant moins, qu'il est plus doux, en faisant l'histoire du génie, de faire en même tems celle de la vertu.

SECTION V.

Des autres harangues de Cicéron.

Dans le tems même où les dangers de la république occupaient tous les momens, toutes les pensées de Cicéron ; lorsqu'après avoir forcé Catilina de sortir de Rome, il observait tous les pas des conjurés, et cherchait à s'assurer des preuves du crime, il se chargea dans les tribunaux d'une affaire très-importante, et dont le succès intéressait à la fois son amitié, son éloquence et sa politique. On aurait peine à concevoir comment chez lui les soins de l'administration laissaient place encore aux affaires du barreau, comment parmi tant de fatigues, qui lui permettaient à peine quelques heures de sommeil, le consul eut encore le loisir d'être avocat, et de composer un plaidoyer aussi bien travaillé que celui dont je vais parler, si l'on ne savait quelle prodigieuse facilité de travail il tenait de la nature et de l'habitude, et ce que peut l'homme qui s'est accoutumé à faire un usage continuel de son tems et de son génie. D'ailleurs le premier de tous les intérêts pour Cicéron, celui de l'Etat, l'appellait à la défense de Licinius Muréna, désigné consul pour

l'année suivante, mais alors accusé de brigue, et à qui une condamnation juridique pouvait faire perdre la dignité qu'il avait obtenue. C'était un citoyen plein d'honneur et de courage, qui avait servi avec la plus grande distinction sous Lucullus; et très-attaché à Cicéron et à la patrie. Dans le trouble et le désordre où étaient les affaires publiques, il était de la derniere importance que la bonne cause ne perdît pas un tel appui, que Muréna entrât en charge au jour marqué, et qu'on ne fût pas exposé aux dangers d'une nouvelle élection. Les circonstances rendaient la défense difficile et délicate. Cicéron lui-même, à la priere de tous les honnêtes gens, révolté de la corruption qui régnait dans les comices, avait porté contre la brigue une loi plus sévere que les précédentes. Muréna avait pour accusateur l'un de ses compétiteurs au consulat, Sulpicius, jurisconsulte renommé, et compté aussi parmi les amis de Cicéron. Mais ce qui donnait le plus de poids à l'accusation, elle était soutenue par un homme dont le caractere était généralement respecté, par Caton, qui dans ce même tems était prêt d'obtenir le tribunat. Pressé de faire un exemple, il avait dit publiquement que l'année ne se passerait pas sans qu'il accusât un consulaire. On peut croire que l'excès de son zele mit un peu de précipitation et d'humeur

dans ses poursuites ; car au rapport des historiens, Muréna, sans être absolument irréprochable, n'était pas dans le cas de la loi, et ne s'était permis que cette espece de sollicitation passée en usage, et que les plus honnêtes gens ne rougissaient pas d'employer. On ne pouvait lui imputer aucune transgression formelle, et ce n'était pas l'exemple qu'il fallait choisir : aussi fut-il absous par tous les suffrages. Nous avons entendu l'orateur romain tonnant contre Verrès et Catilina avec toute la véhémence, tout le pathétique, toute l'énergie de l'éloquence animée par la vertu et la patrie. Nous allons voir son talent et son style se plier à un ton tout différent. Nous passons ici du sublime au simple, et nous verrons comme il saisit habilement tous les caracteres propres à ce genre de composition oratoire, l'art de la discussion, le choix des exemples, l'agrément des tournures, la finesse, la délicatesse et même la gaîté, celle du moins que la nature de la cause peut comporter.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna ; après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

« Il est tems d'en venir au plus grand appui de » nos adversaires, à celui qu'on peut regarder » comme le rempart de nos accusateurs, à Caton ;

» et quelque gravité, quelque force qu'il apporte
» dans cette cause, je crains beaucoup plus, je
» l'avoue, son autorité que ses raisons. Je demande-
» rai d'abord que la dignité personnelle de Caton,
» l'espérance prochaine du tribunat, la gloire de
» sa vie ne soient point des armes contre nous, et
» que les avantages qu'il n'a reçus que pour être
» utile à tous, ne servent pas à la perte d'un seul.
» Scipion l'Africain avait été deux fois consul,
» avait renversé Carthage et Numance, les deux
» terreurs de cet empire, quand il accusa Lucius
» Cotta : il avait pour lui une grande éloquence,
» une grande réputation de probité et d'intégrité,
» une autorité telle que devait l'avoir un homme
» à qui le peuple romain devait la sienne. J'ai
» souvent ouï dire à nos vieillards que rien n'avait
» tant servi Cotta auprès de ses juges, que cette
» prééminence même de Scipion. Ces hommes si
» sages ne voulurent pas qu'un citoyen succombât
» dans les tribunaux, de maniere à faire croire
» qu'il avait été opprimé par l'excessive prépondé-
» rance de son accusateur. Ne savons-nous pas aussi,
» Caton, que le jugement du peuple romain sauva
» Sergius Galba des poursuites d'un de vos an-
» cêtres, citoyen très-courageux et très-considéré,
» mais qui semblait trop s'acharner à la perte de
» son adversaire. Toujours, dans cette ville, le

» peuple en corps, et en particulier les juges éclairés
» et qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux
» trop grandes forces de ceux qui accusaient. Je
» ne veux point qu'un accusateur fasse sentir dans
» les tribunaux une supériorité trop marquée, trop
» de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces
» avantages pour le salut des innocens, pour le
» soutien des faibles, pour la défense des mal-
» heureux, oui; mais pour le péril et la ruine des
» citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc point
» nous dire qu'en se présentant ici contre Muréna,
» Caton a jugé la cause : ce serait poser un principe
» trop injuste, et faire aux accusés une condition
» trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de
» leur accusateur était regardée comme leur sen-
» tence. Pour moi, Caton, le cas singulier que
» je fais de votre vertu ne me permet pas de blâmer
» votre conduite et vos démarches en cette occa-
» sion; mais peut-être puis-je y trouver quelque
» chose à réformer. Vous ne commettez point de
» fautes, et l'on ne peut pas dire de vous que vous
» avez besoin d'être corrigé; mais seulement qu'il
» y a quelque chose en vous qui peut être adouci
» et tempéré. La nature elle-même vous a formé
» pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la
» justice, la fermeté d'ame. Elle vous a fait grand
» dans toutes les vertus : mais vous y avez ajouté

» des principes de philosophie où l'on voudrait
» plus de modération, plus de douceur, qui sont
» enfin, pour dire ce que j'en pense, plus séveres
» et plus rigoureux que la nature et la vérité ne
» le comportent; et puisque je ne parle pas ici
» devant une multitude ignorante, vous me per-
» mettrez, juges, quelques réflexions sur ce genre
» d'études philosophiques, qui par lui-même n'est
» éloigné ni de votre goût ni du mien.

» Sachez donc que tout ce que nous voyons
» dans Caton d'excellent, de divin est à lui,
» lui appartient en propre; au contraire ce qui
» nous laisse quelque chose à desirer n'est pas de
» lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte
» qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un
» homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sec-
» tateurs s'appellent Stoïciens. Voici quelques-uns
» de leurs principes : que le sage n'a point d'égard
» pour quelque titre de faveur que ce soit; qu'il
» ne pardonne jamais aucune faute; que la com-
» passion et l'indulgence ne sont que légereté
» et folie; qu'il n'est point digne d'un homme
» de se laisser toucher ni fléchir; que le sage,
» même s'il est contrefait, est le plus beau des
» hommes, le plus riche, même en demandant
» l'aumône, roi, même dans l'esclavage, et que
» nous tous, qui ne sommes pas des sages, nous

» ne sommes que des esclaves et des insensés;
» que toutes les fautes sont égales; que tout délit
» est un crime; que celui qui tue un poulet,
» quand il n'en a pas le droit, est aussi coupable
» que celui qui étrangle son pere; que le sage
» ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne
» change jamais d'avis.

» Telles sont les maximes que Caton, dont
» vous connaissez l'esprit et les lumieres, a puisées
» dans de très-savans auteurs, et qu'il s'est appro-
» priées, non pas comme tant d'autres, pour en
» faire un sujet de controverse, mais pour en
» faire la regle de sa vie. Les fermiers de la répu-
» blique demandent quelque remise: prenez garde,
» dit Caton, n'accordez rien à la faveur. — Des
» malheureux supplient. — C'est un crime d'écouter
» la compassion. — Un homme avoue qu'il a
» commis une faute et demande grace. C'est se
» rendre coupable que de pardonner. — Mais la
» faute est légere. — Toutes les fautes sont égales.
» — Avez-vous dit quelque chose sans réflexion,
» il ne vous est plus permis d'en revenir. — Mais
» j'ai été entraîné par l'opinion. — Le sage ne
» connaît que la certitude et nullement l'opinion.
» — Vous êtes-vous trompé involontairement sur
» un fait. — Ce n'est point une erreur, c'est un
» mensonge, une calomnie. De-là une conduite

» parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi » Caton est-il ici accusateur? C'est qu'il a dit dans » le sénat qu'il accuserait un consulaire. — Mais » vous l'avez dit dans la colere. — Le sage ne » se met point en colere. — Mais c'était un propos » du moment qui ne vous engageait à rien. — Le » sage ne peut sans honte changer d'avis. Il ne » peut sans crime se laisser fléchir; toute com- » passion est une faiblesse : toute indulgence un » forfait.

» Et moi aussi, dans ma premiere jeunesse, » me défiant de mes propres lumieres, j'ai recher- » ché, comme Caton, celles des philosophes; » mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aris- » tote, ont des principes différens. Leurs disciples, » hommes mesurés dans leurs opinions, pensent » que le sage même peut accorder quelque chose » aux circonstances, aux considérations particu- » lieres; que l'homme de bien peut céder à la » pitié; qu'il y a des degrés dans les délits et » dans les peines; que la vertu et la fermeté » peuvent faire grace; que le sage lui-même peut » être quelquefois entraîné par l'opinion, emporté » par la colere, touché par la compassion; qu'il » peut sans honte revenir sur ce qu'il a dit, et » changer d'avis, s'il en trouve un meilleur;

» qu'enfin, toutes les vertus ont besoin de mesure » et doivent craindre l'excès.

» Si avec le caractere que vous avez, Caton, le » hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que » moi, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus » courageux, plus tempérant, plus juste ; cela ne se » peut pas ; mais vous seriez un peu plus enclin à la » douceur ; vous ne vous seriez pas rendu gratui- » tement l'aggresseur et l'ennemi d'un homme » plein de modestie dans ses mœurs, plein d'hon- » neur et de noblesse dans ses sentimens. Vous » auriez pensé que la fortune vous ayant tous les » deux préposés dans le même tems à la garde » de la république, lui comme consul et vous » comme tribun, il devait y avoir entre vous » une sorte de liaison patriotique. Vous auriez » supprimé, vous auriez oublié ce que vous aviez » dit dans le sénat avec trop de violence, ou vous » auriez vous-même tiré de vos paroles une con- » séquence moins rigoureuse. Croyez-moi : vous » êtes maintenant dans le feu de l'âge, dans toute » l'ardeur de votre caractere, dans tout l'enthou- » siasme de la doctrine que vous avez adoptée ; » mais le tems, l'usage, l'expérience, doivent, sans » doute, quelque jour vous calmer, vous modérer, » vous fléchir. En effet, ces législateurs de vertu,

» ces précepteurs que vous avez suivis, ont porté, » ce me semble, les devoirs de l'homme au-delà » des bornes de la nature. Nous pouvons en spécu- » lation aller aussi loin qu'il nous plaît, nous élever » jusqu'à l'infini; mais dans la pratique, dans la » réalité, il est un terme où il faut s'arrêter. Ne » pardonnez rien, nous dit-on.—Et moi je réponds: » pardonnez, quand il y a lieu à l'indulgence. » —N'écoutez aucune considération personnelle. » —Et je dis qu'il ne faut y avoir égard qu'autant » que le devoir et l'équité le permettent.—Ne » vous laissez pas toucher à la compassion.—Jamais » sans doute, au point d'affaiblir l'autorité des lois, » mais autant que le prescrit la premiere de toutes, » l'humanité. —Soyez fermes dans vos sentimens. » —Oui, si l'on ne vous en propose pas de meil- » leurs. Ainsi parlait ce grand Scipion, qui eut » comme vous, Caton, la réputation d'un homme » très-instruit, d'un homme presque divin dans » la discipline domestique; mais que la philo- » sophie dont il faisait profession, puisée dans » les mêmes sources que la vôtre, n'avait point » rendu plus sévere qu'il ne faut l'être, et qui au » contraire a toujours passé pour le plus doux de » tous les hommes. Lælius avait pris ces mêmes » leçons; et qui jamais a eu plus d'aménité dans » ses mœurs et a rendu la sagesse plus aimable?

» J'en puis dire autant de Gallus, de Philippe ; » mais j'aime mieux prendre des exemples dans » votre maison. Qui de nous n'a pas entendu parler » de Caton le censeur, l'un de vos plus illustres » ayeux ? Et qui jamais a été plus mesuré dans » sa conduite et dans ses principes, plus traitable, » plus facile dans le commerce de la vie ? Quand » vous l'avez loué dans votre plaidoyer avec autant » de justice que de dignité, vous l'avez cité comme » un modele domestique que vous vous proposiez » d'imiter. Les liens du sang, les rapports du » caractere vous y autorisent, il est vrai, plus » qu'aucun de nous ; mais pourtant je le regarde » comme un exemple pour moi autant que pour » vous-même ; et si vous pouviez aussi à votre » sévérité naturelle mêler un peu de sa facilité et » de sa douceur, toutes les qualités que vous » possédez, n'en seraient pas meilleures, mais en » deviendraient plus aimables.

» Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'abord, » que l'on écarte de cette cause le nom de Caton ; » que l'on mette à part son autorité qui doit être » nulle dans un jugement légal, ou n'avoir de » crédit que pour faire le bien ; que l'on nous » attaque par des faits. Que voulez-vous Caton ? » que demandez-vous ? sur quoi porte votre accu- » sation ? Vous vous élevez contre la brigue : je

» ne la défends pas. Vous me reprochez de jus-
» tifier dans les tribunaux ce que j'ai proscrit par
» mes lois : j'ai proscrit la brigue et je défends
» l'innocence. N'accusez-vous que le crime? Je me
» joins à vous. Prouvez que Muréna l'a commis,
» et j'avouerai que mes propres lois le con-
» damnent. »

Ce seul morceau, parmi tant d'autres, suffirait, pour nous faire sentir toute la flexibilité du talent de Cicéron. Il était nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvait y mettre un nom tel que celui de Caton. Il ose employer contre lui le ridicule; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'aurait pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton serait devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étaient pas; car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux même qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte; c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. Avec quelle habileté, avec quelle adresse, il sépare la personne de Caton de sa doctrine! comme il se joue doucement de l'une sans affaiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre! ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui; c'est en le

comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en apperçoive, toute l'autorité de son opinion. Car dès qu'une fois il est parvenu à faire rire, sans le blesser, la gravité n'a plus de pouvoir: il n'y a plus de place pour elle. Aussi lui-même ne put la garder; il ne put s'empêcher de sourire au portrait que trace Cicéron du rigorisme stoïque; et moitié riant, moitié grondant, il dit au sortir de l'audience: *en vérité nous avons un consul très-plaisant.*

C'étaient d'ailleurs ces morceaux, par lesquels l'orateur tempérait, autant qu'il le pouvait, l'austérité du genre judiciaire; c'étaient ces sortes d'épisodes toujours heureusement placés, qui délassaient les juges de la fatigue des querelles du barreau, de l'amertume des controverses juridiques, et de la criaillerie des avocats. Voilà ce qui rendait l'éloquence de Cicéron si agréable aux Romains, et faisait recueillir avec tant d'avidité toutes ses harangues, dès qu'il les avait prononcées. Nul ne possédait au même degré que lui cet art de répandre de l'agrément sur les matieres les plus seches; et la vraie marque de la supériorité, c'est de pouvoir ainsi se rendre maître de tous les sujets, et de savoir, en traitant tous les genres, avoir le ton et la mesure de tous.

C'est encore ce qu'il fit en plaidant la cause d'Archias, célebre poëte grec, à qui l'on contestait fort mal-à-propos le titre de citoyen romain. Il était né à Antioche; mais il avait reçu le droit de citée à Héraclée, ville alliée, qui jouissait des privileges de la bourgeoisie romaine. Les archives de cette ville avaient été brûlées dans le tems de la guerre sociale; et vingt-huit ans après, un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident qui lui enlevait la preuve de son titre. Heureusement il avait pour lui le témoignage de Lucullus, dont la protection lui avait procuré cette faveur des habitans d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avait le poëte à son amitié et même à sa reconnaissance. C'est une observation à faire, que Cicéron, dans chaque cause qu'il plaide, commence par établir les motifs personnels qui l'ont déterminé à s'en charger; et l'importance qu'il met à les bien fonder, prouve qu'indépendamment de la cause même, il y avait des convenances particulieres à garder, pour se charger, avec l'approbation générale, du rôle d'accusateur ou de défenseur. C'était pour les hommes considérables une fonction publique, souvent liée aux intérêts de l'Etat, bien différente de cette foule de petits

procès particuliers que les orateurs de réputation et les hommes en place abandonnaient aux avocats subalternes, à ceux qui sont désignés en latin par un mot qui signifie *plaideurs de causes*, *causidici*. Le procès d'Archias semblait devoir être de ce dernier genre. Il n'offrait que la discussion d'un fait très-simple, qui dépendait surtout de la preuve testimoniale, et n'exigeait que quelques minutes de plaidoierie. Le discours de Cicéron n'est tout au plus que d'une demi-heure de lecture, et le fait lui-même n'occupe pas quatre pages. Le reste est un éloge de la poésie et des lettres, des avantages et des agrémens qu'on en retire, et des honneurs qu'on leur doit. Il semble que Cicéron, qui partout fait profession d'aimer extrêmement la poésie et ceux qui la cultivent, ait été bien aise d'avoir l'occasion de leur rendre un hommage. C'en était un bien flatteur pour Archias, que de prendre sa défense. Nous allons voir que cette démarche ne fait pas moins d'honneur au caractere de Cicéron qu'au mérite de son client.

Il y avait loin d'un consul romain à un poëte grec, et la cause ne demandait pas les efforts d'un orateur. Aussi le plaidoyer n'a-t-il presque rien de commun avec le genre judiciaire. Il tient beaucoup plus du démonstratif, et après avoir vu Cicéron

dans le sublime et dans le simple, je choisis chez lui ce morceau comme un exemple du style tempéré, que caractérisent la grace, la douceur et l'ornement.

« Si j'ai quelque talent, juges (et je sens com-
» bien j'en ai peu), quelque habitude de la parole
» (et j'avoue qu'elle est en moi assez médiocre),
» quelque connaissance de l'art oratoire, puisés
» dans l'étude des lettres, qui ne m'ont été étran-
» geres en aucun tems de ma vie; tous ces avan-
» tages, quels qu'ils soient, je les dois à Licinius
» Archias, qui a droit d'en réclamer le fruit et la
» récompense. Aussi loin que ma mémoire peut
» remonter dans le passé et revenir sur mes pre-
» mieres années, je le vois dirigeant mes premieres
» études et m'introduisant dans la carriere que j'ai
» parcourue; et si ma voix affermie et encouragée
» par ses leçons, a été quelquefois utile à mes con-
» citoyens, je dois, sans doute, autant qu'il est en
» moi, servir celui qui m'a mis en état de servir
» les autres. Ce que je dis, peut étonner ceux qui
» ne feraient attention qu'à la différence qu'ils
» trouvent dans le genre de mes travaux et de
» ceux d'Archias; mais l'éloquence n'a pas été
» ma seule étude, et tous les arts qui tiennent à la
» culture de l'esprit, ont entre eux comme un lien

» de parenté, et forment pour ainsi dire une
» même famille.

» Peut-être aussi sera-t-on surpris que dans une
» question de droit, dans un procès qui se plaide
» publiquement, devant un préteur si distingué et
» des juges si graves, en présence d'une si nom-
» breuse assemblée, j'emploie un langage tout
» différent de celui du barreau; mais c'est une
» liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges,
» et j'espere qu'elle ne leur déplaira pas. Le carac-
» tere de l'accusé, homme de lettres, excellent
» poëte, dont le loisir et le travail ont toujours
» été également éloignés des altercations et du bruit
» des tribunaux; le concours d'hommes lettrés
» qu'attire ici sa cause; votre goût pour les beaux-
» arts qu'il cultive, et celui du magistrat qui
» préside à ce jugement; tout m'autorise à croire
» que vous me permettrez de m'écarter un peu de
» la méthode ordinaire; et si j'obtiens de vous
» cette grace, je me flatte de vous démontrer que
» non-seulement Archias ne doit point être re-
» tranché du nombre de nos concitoyens, mais
» même que s'il n'en était pas, il mériterait d'y
» être admis.

» Né d'une famille noble d'Antioche, ville
» anciennement célebre et opulente, remplie de

» savans hommes, et florissante par les arts et les » lettres, Archias était à peine sorti des études de » l'enfance, que ses écrits le placerent au premier » rang. Bientôt il devint si célebre dans l'Asie et » dans la Grece, que son arrivée dans chaque ville » était une fête; l'attente et la curiosité qu'il exci- » tait allaient encore au-delà de sa renommée; et » quand on l'avait entendu, cette attente même » était surpassée par l'admiration.

» Les lettres grecques étaient alors répandues » dans l'Italie, cultivées dans les villes latines plus » qu'elles ne le sont aujourd'hui, et favorisées » dans Rome même par la tranquillité dont jouis- » sait la république. Les peuples de Tarente, de » Rhege et de Naples s'empresserent d'honorer » Archias du droit de cité et de récompenses de » toute espece; et tous ceux qui étaient faits pour » juger des talens, le regarderent comme un homme » dont l'adoption leur faisait honneur.

» Marius et Catulus étaient consuls, lorsqu'il » vint à Rome, où sa réputation l'avait devancé. » Il y trouvait deux grands hommes, dont l'un » pouvait lui fournir de grandes choses à célébrer, » et l'autre, joignant à la gloire des exploits mi- » litaires le bon goût et les connaissances, était » digne d'entendre celui qui pouvait le chanter. » Archias, encore revêtu de la robe prétexte, fut

» reçu dans la maison de Lucullus ; et il doit » non-seulement à son génie et à ses écrits, mais » encore à son caractere et à ses mœurs, cet avan- » tage honorable, que la maison où sa jeunesse fut » accueillie, est encore aujourd'hui l'asyle de sa » vieillesse. Il était bien venu de Métellus le Numi- » dique et de son fils ; Emilius l'écoutait avec » plaisir ; il vivait avec les deux Catulus, pere et » fils ; Lucius Crassus le cultivait ; il était étroi- » tement lié avec toute la famille de Lucullus, » d'Hortensius, d'Octavius, avec Drusus et Caton ; » et c'est encore un honneur pour lui, que parmi » ceux qui le recherchaient, les uns le faisaient par » goût et parce qu'ils savaient l'apprécier et jouir » de son talent, les autres voulaient seulement s'en » faire un mérite. »

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvait s'en tenir là, s'il n'eût voulu que la gagner : elle était évidente ; mais il avait promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer ; il tient parole, et s'adressant à l'accusateur, il continue ainsi.

« Vous me demanderez pourquoi je parais si » attaché à Licinius Archias : parce que c'est à lui » que je dois chaque jour le délassement le plus » doux des travaux du forum et du tumulte des » affaires. Et croyez-vous que je pusse trouver

» dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets
» différens, si je ne puisais sans cesse de nouvelles
» richesses dans l'étude des lettres, ou que je pusse
» supporter tant de travaux, si les agrémens de
» cette même étude ne servaient à me récréer et à
» me soutenir? J'avoue que je m'y livre le plus
» qu'il m'est possible. Que ceux-là s'en cachent qui
» n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité
» commune, ou qui puisse être produit au grand
» jour; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas, moi,
» qui depuis tant d'années ai vécu de maniere que
» jamais ni mon loisir, ni mes intérêts, ni mes
» plaisirs, ni même mon sommeil, n'ont refusé
» un seul de mes momens aux besoins de mes
» concitoyens? Qui pourrait me savoir mauvais
» gré de donner à ce genre d'occupation le tems
» que d'autres donnent aux spectacles, aux vo-
» luptés, aux jeux, aux festins, à l'oisiveté? L'on
» doit d'autant plus me le permettre, que cet art
» même dont je fais profession, et qui a été le
» refuge de mes amis dans tous leurs périls, ce
» talent de la parole fait partie de ces études
» que j'ai toujours aimées; et si l'on trouve que
» c'est peu de chose, il est des avantages bien plus
» grands dont je leur ai obligation. Et en effet, si
» tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai appris ne

» m'avait bien persuadé, dès ma jeunesse, que rien » n'est plus desirable dans cette vie que la gloire et » la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout, et ne » compter pour rien les tourmens, l'exil et la » mort, me serais-je exposé pour le salut public » à tant de combats et aux attaques continuelles des » méchans? Mais tous les livres, tous les monu- » mens de l'antiquité, toutes les paroles des sages » répetent cette grande leçon, et toutes ces instruc- » tions seraient ensevelies dans les ténebres, si le » génie ne leur avait prêté sa lumiere. Combien » d'excellens modeles se présentent à nous dans ces » portraits des grands hommes qu'ont tracés les » écrivains de la Grece et de l'Italie! C'est eux que » j'ai toujours eus devant les yeux dans l'adminis- » tration des affaires publiques; c'est en pensant » à eux que mon ame s'élevait et se formait à leur » ressemblance.

» Quelqu'un me dira : ces hommes dont les » lettres nous ont conservé la gloire et les vertus, » étaient-ils eux-mêmes lettrés? je ne puis l'affirmer » de tous : je pense qu'il y en a eu plusieurs d'un » naturel assez heureux pour se porter d'eux- » mêmes à tout ce qui était honnête et glorieux, » sans avoir besoin de leçon; et j'ajouterai encore » que la nature sans l'instruction a communément

» plus de pouvoir que l'instruction sans la nature.
» Mais aussi quand on joint à ce qu'on a reçu de
» l'une tout ce que peut ajouter l'autre, c'est
» alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau,
» de plus grand, de plus admirable dans l'humanité.

» De ce nombre était Scipion l'Africain, que
» nos peres ont vu, Lælius, Furius, ces hommes
» dont la sagesse avait maîtrisé toutes les passions,
» ce Caton l'ancien, le citoyen le plus courageux
» et le plus éclairé de son tems; et si tous ces
» illustres personnages avaient cru la culture des
» lettres inutile à la connaissance et à la pratique
» de la vraie vertu, en auraient-ils fait une de leurs
» occupations?

» Mais quand on ne la considérerait pas par son
» utilité et son importance; quand on n'y verrait
» que l'agrément et le plaisir, ce serait encore celui
» de tous qui conviendrait le mieux à l'homme
» bien élevé. Les autres, en effet, ne sont ni de
» tous les tems, ni de tous les lieux, ni faits pour
» tout âge: les lettres sont à la fois l'instruction de
» la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'orne-
» ment de la prospérité, la consolation de l'infor-
» tune; elles nous amusent dans la retraite, ne
» sont point déplacées dans la société; elles veillent
» avec nous, elles nous accompagnent dans nos

» voyages, elles nous suivent dans les campagnes ;
» enfin quand nous n'en aurions pas le goût, nous
» ne pourrions leur refuser notre estime et notre
» admiration.

» Pour ce qui regarde la poésie en particulier,
» nous avons entendu dire aux meilleurs juges que
» les autres talens s'acquierent par les préceptes,
» mais que celui de la poésie est un don de la
» nature, une faculté de l'imagination, une sorte
» d'inspiration divine. Aussi notre vieil Ennius
» appelle les poëtes des *hommes saints*, parce qu'ils
» sont distingués à nos yeux par les présens de la
» Divinité. Qu'il soit donc saint parmi vous, parmi
» des hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce
» nom de Poëte, que les barbares même n'ont ja-
» mais violé. Les rochers et les déserts semblent
» répondre à la voix du poëte ; les bêtes même pa-
» raissent sensibles à l'harmonie, et nous y serions
» insensibles ! Les peuples de Colophon, de Chio,
» de Salamine, de Smyrne, et d'autres encore se
» disputent Homere et lui élevent des autels : ils
» veulent, long-tems après sa mort, l'avoir pour
» concitoyen, parce qu'il a été grand poëte ; et
» celui qui est réellement le nôtre par sa volonté
» et par nos lois, nous pourrions le rejeter ! Nous
» rejeterions celui qui a employé son génie à

» chanter la gloire du peuple romain ! Oui, dès » sa premiere jeunesse, il a composé un poëme » sur la guerre des Cimbres, et cet hommage flatta » Marius même, qui était, vous le savez, assez » étranger au commerce des muses. C'est qu'il n'est » personne, si dur et si farouche qu'il puisse être, » qui ne soit flatté de voir son nom porté par la » poésie aux générations à venir. On demandait à » ce célebre Athénien, Thémistocle, quelle était » la voix qu'il entendrait avec le plus de plaisir : » *celle*, dit-il, *qui chantera le mieux ce que j'ai fait.* » Ce même Archias a célébré dans un autre ouvrage » les victoires de Lucullus sur Mithridate, et cette » guerre si fertile en révolutions, qui a ouvert aux » armes romaines des contrées que la nature sem» blait leur avoir fermées, ces batailles mémorables » où Lucullus, avec peu de soldats, a défait des » troupes innombrables, ce siege de Cyzique où » il a sauvé une ville, notre alliée, des fureurs de » Mithridate, cet incroyable combat de Ténédos » où les forces navales de ce puissant roi ont été » anéanties avec les généraux qui les comman» daient. La gloire de Lucullus est la nôtre ; ce » qu'on a fait pour lui, on l'a fait pour nous ; et » dans les chants d'Archias, consacrés à Lucullus, » seront perpétués les trophées, les monumens et » les triomphes de Rome.

» Et qui de nous ignore combien Ennius fut
» cher à notre fameux Scipion l'Africain ? La statue
» de ce poëte est élevée en marbre dans le tombeau
» des Scipions. Son poëme de *la Guerre punique* est
» regardé comme un hommage rendu au nom
» romain ; c'est-là que les Fabius, les Marcellus,
» les Fulvius, les Caton sont comblés de louanges
» honorables que nous partageons avec eux, sont
» couverts d'un éclat qui rejaillit sur nous. Aussi
» nos ancêtres donnerent à ce poëte, né dans la
» Calabre, le titre de citoyen romain, et nous le
» refuserions à Archias, à qui nos lois l'ont accordé !
» Et qu'on n'imagine pas que ses travaux doivent
» nous intéresser moins, parce qu'il écrit en vers
» grecs : ce serait se tromper beaucoup. La langue
» grecque est répandue dans tout le monde ; la
» nôtre est renfermée dans les limites de notre
» empire ; et si notre puissance est bornée aux
» pays que nous avons conquis, ne devons-nous
» pas souhaiter que notre gloire parvienne jusqu'où
» nos armes n'ont pu parvenir ? Si cette espece
» d'illustration est agréable et chere aux peuples
» même, dont le poëte raconte les exploits, de
» quel prix ne doit-elle pas être, quel encoura-
» gement ne doit-elle pas donner aux chefs, aux
» généraux, aux magistrats, qui n'envisagent que la
» gloire dans leurs travaux et leurs périls ! Alexandre

» avait à sa suite un grand nombre d'écrivains, chargés de composer son histoire; mais quand il vit » le tombeau d'Achille, il s'écria : *heureux Achille, » qui as trouvé un Homere pour te chanter!* Et en » effet sans cette immortelle Iliade, le même » tombeau qui couvrit les restes du vainqueur de » Troye, aurait enseveli sa mémoire. Que dirai-je » de notre grand Pompée, dont la fortune extraordinaire a égalé la valeur, et qui en présence de » son armée, a proclamé citoyen romain Théophane » de Mytilene, l'historien de ses exploits? Et nos » soldats, ces hommes sans lettres, la plupart » rustiques et grossiers, sensibles pourtant aux » honneurs de leur général et croyant les partager, » ont répondu par leurs acclamations à l'éloge qu'il » faisait de Théophane.

» Avouons-le, Romains, osons dire tout haut » ce que chacun de nous pense tout bas : nous » aimons tous la louange, et ceux qu'elle touche » le plus vivement, sont aussi ceux qui savent » le mieux la mériter. Les philosophes qui écrivent » sur le mépris de la gloire, mettent leurs noms » à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle, » même en paraissant la mépriser. Décimus Brutus, » aussi grand capitaine que bon citoyen, grava » sur les monumens qu'il avait élevés, les vers » d'Accius son ami. Fulvius, que notre Ennius

» accompagnait lorsqu'il triompha des Etoliens, » consacra aux muses les dépouilles qu'il avait » remportées. Est-ce donc la toge romaine qui » se déclarera leur ennemie, quand les généraux » d'armée les réverent, et qui refusera aux poëtes » la protection et les récompenses que leur accordent » les guerriers ?

» J'irai plus loin, et s'il m'est permis de parler » de mon propre intérêt, si j'ose montrer devant » vous cet amour de la gloire, trop passionné » peut-être, mais qui ne peut jamais être qu'un » sentiment noble et louable, je vous avouerai » qu'Archias a regardé comme un sujet digne de » ses vers les événemens de mon consulat, et tout » ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la » patrie. L'ouvrage est commencé, je l'ai entendu, » j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à l'achever. » Car la vertu ne desire d'autre récompense de » ses travaux et de ses dangers, que ce témoignage » glorieux qui doit passer à la postérité; et si on » veut le lui ôter, que restera-t-il dans cette vie » si rapide et si courte, qui puisse nous dédom- » mager de tant de sacrifices! Certes, si notre » ame ne pressentait pas l'avenir, s'il fallait que » ses pensées s'arrêtassent aux bornes de notre » durée, qui de nous pourrait se consumer par » tant de fatigues, se tourmenter par tant de soins

» et de veilles, et faire si peu de cas de la vie ?
» Mais il y a dans tous les esprits élevés une force
» intérieure, qui leur fait sentir jour et nuit les
» aiguillons de la gloire, un sentiment qui les
» avertit que notre souvenir ne doit pas périr avec
» nous, et qu'il doit s'étendre et se perpétuer
» dans tous les âges. Eh ! nous tous, victimes
» dévouées à la défense de la république, nous
» rabaisserions-nous au point de nous persuader
» qu'après avoir vécu de maniere à n'avoir pas
» un seul moment de repos et de tranquillité,
» nous devons encore périr tout entiers ? Si les
» plus grands hommes sont jaloux de laisser leur
» ressemblance dans des images et des statues péris-
» sables, combien ne devons-nous pas attacher
» un plus grand prix à ces monumens du génie,
» qui transmettent à nos derniers neveux l'em-
» preinte fidelle de notre ame, de nos sentimens,
» de nos pensées ! Pour moi, Romains, en faisant
» ce que j'ai fait, je croyais dès ce moment en
» répandre le souvenir dans toute la terre et dans
» l'étendue des siecles ; et soit que le tombeau
» doive m'ôter le sentiment de cette immorta-
» lité, soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il
» doive rester quelque partie de nous qui soit encore
» capable d'en jouir, aujourd'hui du moins, l'on

» ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir
» et ma récompense.

» Conservez donc, Romains, un citoyen d'un
» mérite également prouvé, et par la qualité et
» par l'ancienneté des liaisons les plus respectables ;
» un homme d'un génie tel que nos concitoyens
» les plus illustres ont desiré de se l'attacher et
» d'en recueillir les fruits, un accusé dont le bon
» droit est attesté par le bienfait de la loi, par
» l'autorité d'une ville municipale, par le témoi-
» gnage d'un Lucullus, par les registres d'un
» Métellus. Faites que celui qui a travaillé pour
» ajouter, autant qu'il est en lui, à votre gloire ;
» à celle de vos généraux et du peuple romain, qui
» promet encore de consacrer à la mémoire ces
» orages récens et domestiques dont vous venez
» de sortir, qui est du nombre de ces hommes
» dont la personne est regardée comme inviolable
» chez toutes les nations ; faites qu'il n'ait pas été
» amené devant vous pour y recevoir un affront
» cruel, mais pour obtenir un gage de votre jus-
» tice et de votre bonté. »

On aime, en lisant ce discours, à voir l'auteur s'y peindre tout entier, à reconnaître en lui cette sensibilité franche, cet enthousiasme de gloire, que traitent de vanité et de faiblesse des hommes qui,

qui, à la vérité, ne seraient pas capables d'en avoir une semblable. Je sais qu'on peut dire qu'il est beaucoup plus beau de faire de grandes choses sans songer à la louange et à la gloire ; mais il est un peu plus aisé d'en donner le précepte que d'en trouver l'exemple ; et cette espece de vertu sera toujours si rare et si difficile à prouver, qu'il vaut bien mieux, pour l'intérêt commun, ne pas décrier ce mobile, au moins le plus noble de tous, qui a produit tant de bien, et qui en produira toujours. Il serait bien mal-adroit de décourager ceux qui, en faisant tout pour nous, ne nous demandent que des louanges. Si c'est une vanité, puisse-t-elle devenir générale ! c'est, ce me semble, le vœu le plus utile et le plus sage qu'on puisse former pour le bonheur des hommes.

Peut-être en traduisant ce morceau ai-je cédé, sans m'en appercevoir, au plaisir de vous montrer combien Cicéron avait honoré l'art de la poésie. Mais j'ai eu un autre motif pour entreprendre la traduction de ce discours et de plusieurs autres morceaux choisis dans les harangues de Cicéron ; c'est qu'il n'y a gueres d'auteurs dont les ouvrages soient moins connus de ceux qui n'entendent pas sa langue. Il n'en existe point de traduction qui soit répandue. On ne lit gueres dans le monde que ses lettres, qui ont été assez bien traduites par l'abbé

Mongault. La version des Catilinaires par l'abbé d'Olivet est très-médiocre, et je n'en ai fait aucun usage, non plus que de celles que Tourreil et Auger ont données de Démosthene et d'Eschine.

Il m'est doux de pouvoir excepter de cette condamnation, avouée par tous les bons juges, la traduction de quelques harangues de Cicéron, formant un volume, qui parut, il y a quelques années, composée par deux maîtres de l'université de Paris, qui ont prouvé leur modestie en venant siéger aujourd'hui parmi nous (1) sous le titre d'éleves, après avoir prouvé leur talent pour écrire et pour enseigner, les deux freres Guéroult, que le goût des mêmes études unit autant que la fraternité naturelle et civique. Leur ouvrage atteste une égale connaissance des deux langues et du style oratoire, et ne laisse rien à desirer, si ce n'est la continuation d'un travail qui sera toujours un titre honorable et précieux auprès des amateurs des lettres et de l'antiquité. Pour moi, desirant de faire connaître par des exemples l'éloquence des deux plus grands orateurs de Rome et d'Athenes, je n'ai voulu m'en rapporter qu'à ce que leur lecture m'inspirait, et mon zele n'a point été arrêté par la difficulté de faire parler dans notre langue des écrivains si supérieurs, et

(1) Aux Écoles Normales.

particulierement Cicéron, dont la singuliere élégance et l'inexprimable harmonie ne peuvent gueres être conservées tout entieres dans une traduction. Malgré tout ce qui peut manquer à la mienne, au moins en aurai-je retiré ce fruit, que vous pourrez aisément appercevoir combien cette maniere d'écrire des anciens est différente de celle qui malheureusement est aujourd'hui trop à la mode. Il n'y a, dans tout ce que vous avez entendu, rien qui sente le moins du monde la recherche, l'affectation, l'enflure; rien de faux, rien de tourmenté, rien d'entortillé. Tout est sain, tout est clair, tout est senti; tout coule de source et va au but. Ils n'ont point la misérable prétention d'écrire pour montrer de l'esprit, ce qui, comme a si bien dit Montesquieu, *est bien peu de chose.* Ils nous occupent toujours de leur objet et jamais des efforts de l'auteur. Ce ne sont point de ces éclairs multipliés, semblables à ceux des feux d'artifice, qui, après avoir ébloui un moment, ne laissent après eux que l'obscurité et la fumée; c'est la lumiere d'un beau jour, qui plaît aux yeux sans les fatiguer, qui éclaire sans éblouir, et s'épanche d'elle-même sans s'épuiser.

Si le talent de la parole est un glaive contre le crime, c'est aussi le bouclier de l'innocence, et Cicéron savait se servir de l'un et de l'autre avec la même force et le même succès. Nous l'avons

vu poursuivre des scélérats : il faut le voir défendre des citoyens purs et courageux. Au reste, les deux especes de guerre, l'offensive et la défensive, se confondent souvent dans l'ordre civil et politique, comme dans la science militaire ; et il faut être également prêt à l'une et à l'autre, quand on a dévoué son talent à la cause commune. Car l'ami de la vertu est nécessairement l'ennemi du crime, et celui qui croirait pouvoir séparer deux choses inséparables, se tromperait beaucoup et les méconnaîtrait toutes deux. Qui ne hait point assez le crime, n'aime point assez la vertu : c'est un axiôme de morale; et c'en est un autre en politique, qu'il n'y a point de traité avec les méchans, à moins qu'ils ne soient absolument hors d'état de nuire. Jusques-là leur devise est toujours la même : « Qui n'est pas pour nous est contre nous. » Voilà leur principe, et leur conduite y est conséquente. On peut être sûr que dès qu'ils se croient les plus forts, ils n'épargnent pas plus l'homme faible qu'ils méprisent, que l'homme ferme qu'ils redoutent. La faiblesse d'ailleurs (qu'il faut bien distinguer de la prudence : l'une est l'absence de la force, l'autre n'en est que la mesure), la faiblesse (on ne saurait trop le redire), soit dans l'autorité publique, soit dans le caractere particulier, est le plus grand de tous les défauts et le

plus mortel de tous les dangers. Voltaire l'a caractérisée dans ce vers :

Tyran qui cede au crime et détruit les vertus.

Tyran est une expression juste ; car la faiblesse, comme la tyrannie, anéantit les droits naturels de l'homme et lui ôte ses facultés. Cicéron qui fut généralement très-prudent, fut aussi quelquefois faible : il est si naturel et si commun d'avoir le défaut qui est le plus près de nos bonnes qualités ! Caton et Brutus commirent des fautes par un excès d'énergie, et Cicéron en commit par un excès de circonspection ; mais Cicéron du moins ne fut jamais faible comme homme public ; il ne le fut que comme particulier. Aussi ses fautes ne nuisirent gueres qu'à sa gloire, et celles de Brutus et de Caton nuisirent à la chose commune. Je ne connais qu'une occasion, où Cicéron, pour avoir eu un moment de pusillanimité, perdit la cause d'un citoyen généreux, d'un de ses meilleurs amis, de Milon. S'il eût montré autant de fermeté que dans celle de Sextius, il eût triomphé de même. Ce sont ces deux causes qui vont nous occuper aujourd'hui.

Un des plus beaux plaidoyers de Cicéron est celui qu'il prononça pour le tribun Sextius. Qu'on juge s'il devait se porter à sa défense avec chaleur : c'était en quelque sorte sa propre cause qu'il

plaidait. Il satisfaisait à-la-fois deux sentimens très-légitimes, sa haine pour Clodius, le plus furieux de tous ses ennemis, et sa reconnaissance envers Sextius, l'un de ses plus ardens défenseurs. Il faut se rappeller que Cicéron, quatre ans après son consulat, éprouva le sort qu'il avait prévu. Il fut obligé de céder à la faction de Clodius, soutenu assez ouvertement par César, qui voulait dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secretement par Pompée lui-même, qui était jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur. Il prit le parti de s'éloigner, et fut rappellé seize mois après avec tant d'éclat, qu'on peut dire qu'il dut à sa disgrace le plus beau jour de sa vie ; mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les ordres de l'Etat fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius que rien n'intimidait, s'étant mis à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeait le forum, et prétendait, à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devait se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius, voyant qu'il fallait absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et bientôt les rues de Rome et la place publique devinrent le théâtre du carnage.

Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frere de Cicéron courut risque de la vie.

Vous jugez par-là quelle espece de désordre anarchique s'était introduit dans Rome depuis les guerres de Marius et de Sylla, et imposait de tems en tems silence aux lois. J'en indiquerai tout-à-l'heure la cause, quand je parlerai du procès de Milon. Mais on peut observer dès ce moment que ces querelles sanglantes ne ressemblaient en rien à ces horreurs des premieres journées de Septembre, qui, parmi tant de circonstances inimaginables, n'offrent rien de plus extraordinaire que leur longue impunité (1). Vous voyez que ce Clodius était du moins un brave scélérat, marchant à la tête de bandits déterminés comme lui, accoutumés aux fers et aux combats, qui risquaient tout en osant tout, attaquaient, les armes à la main, des gens armés, et exposaient leur vie en menaçant celle d'autrui. L'asyle domestique ne fut jamais violé; le sexe, l'enfance, la vieillesse ne furent pas même insultés. Clodius salariait de vieux soldats devenus

(1) Cette impunité dont s'indignait l'auteur avec toute la France en 1793, est encore la même au moment de l'impression de cet ouvrage, en 1797.

brigands, des gladiateurs devenus assassins; mais il ne s'avisa pas de mettre en œuvre un bataillon de femmes pour proclamer le massacre et le pillage au nom de la liberté; il n'eut pas recours à ce lâche moyen, pour que la force répressive, ménageant la faiblesse du sexe, même dans celles qui en ont perdu tous les droits en l'abjurant, permît au désordre et à la révolte de s'accroître et de s'enhardir, et d'essayer sans danger ce qu'on serait capable de supporter. Quand les lois sont sans pouvoir, la pire espece de scélérats n'est pas celle qui peut tout braver; c'est celle qui ne rougit de rien. Mais aussi c'est la plus facile à réprimer, dès que la loi reprend son glaive. Ceux qui se vantent d'avoir fatigué leurs bras à tuer des malheureux sans défense, ne croiseraient pas le fer contre le fer, et ceux qui boivent du sang ne risquent gueres le leur; ou plutôt ce n'est pas du sang qui est dans leurs veines, c'est de la boue; et dès que la force publique les signale et les environne, elle n'a pas même besoin de les frapper; et la mort ne doit les atteindre qu'à l'échafaud.

Toutes les violences de Clodius n'empêcherent pas le retour de Cicéron, parce que l'autorité légale se rendit bientôt assez forte pour rétablir l'ordre et en imposer à Clodius. Mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser

Sextius de *violence* (1), par Albinovanus, un de ses affidés, tandis que lui-même se préparait à accuser Milon. Il n'en eut pas le tems, et périt misérablement, comme il le méritait, mais auparavant il eut encore la douleur de se voir arracher par Cicéron une victime qu'il n'avait pu égorger de son propre glaive, et qu'il voulait faire périr par celui des lois. Si jamais Cicéron parut égaler la véhémence impétueuse de Démosthene, c'est dans cette harangue, et surtout dans l'endroit où il rappelle le combat qui pensa être si fatal à Sextius. Il peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croient mort. « Et c'est » Sextius, c'est lui qui est accusé de violence ! » Pourquoi ? quel est son crime ? c'est de vivre » encore. Mais Clodius ne peut pas même le lui » reprocher. S'il vit, c'est qu'on ne lui a pas porté » le dernier coup, le coup qui devait être mortel. » A qui t'en prends-tu, Clodius ? Accuse donc le » gladiateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il fal- » lait. Accuse ton satellite, Sabinius de Réate, qui » cria si heureusement, si à propos pour Sextius, il » est mort. Mais lui, que lui reproches-tu ? s'est-il » refusé au glaive ? ne l'a-t-il pas reçu dans ses » flancs, comme les gladiateurs du cirque à qui l'on

(1) *De vi.*

» ordonne de recevoir la mort? De quoi donc est-il » coupable, Romains? est-ce de n'avoir pu mourir? » d'avoir couvert du sang d'un tribun les marches » du temple de Castor? est-ce de ne pas s'être » fait reporter sur la place, lorsqu'il fut rendu à » la vie, de ne s'être pas remis sous le glaive? » Mais je vous le demande, Romains, s'il eût péri » dans ce malheur, si cette troupe d'assassins eût » fait ce qu'elle voulait faire, si Sextius que l'on » crut mort, fût mort en effet, n'auriez-vous pas » tous pris les armes pour venger le sang d'un » magistrat dont la personne est inviolable et » sacrée, pour venger la république des attentats » d'un brigand? Verriez-vous tranquillement Clo- » dius paraître devant votre tribunal? et celui dont » la mort vous eût fait pousser un cri de ven- » geance, pour peu que vous vous fussiez souvenus » de vos droits et de vos ancêtres, peut-il craindre » quelque chose de vous, quand vous avez à pro- » noncer entre la victime et l'assassin? »

On a plus d'une fois mis en question (car ces grands événemens nous intéressent encore comme s'ils venaient de se passer), si le parti que prit Cicéron de quitter Rome, lorsqu'il fut poursuivi par Clodius, était en effet le meilleur; si se voyant soutenu par tout le sénat qui avait pris le deuil, par tout le corps des chevaliers qui

avait pris les armes, il devait abandonner le champ de bataille. Sans doute, s'il n'avait eu à le disputer qu'à Clodius, il eût pu compter sur le succès. Mais lui-même va nous faire entendre assez clairement ce qu'on apperçoit en lisant l'histoire avec un peu de réflexion, que Clodius n'était pas pour lui l'ennemi le plus à craindre. César prêt à partir pour les Gaules, était aux portes de la ville avec une armée ; et si dans ces circonstances le carnage eût commencé dans Rome, si l'on eût versé le sang d'un tribun, peut-on douter que César ne se fût bientôt mêlé de la querelle, et n'eût saisi une si belle occasion de prendre les armes et de se rendre maître de la république ? Rome eût été asservie dix ans plutôt. Voilà le danger dont la préserva le généreux dévoûment de Cicéron, qui s'applaudit avec raison dans cette harangue d'avoir sauvé deux fois la patrie. Il faut l'entendre lui-même nous développer ses motifs.

« Je vais vous rendre compte, Romains, de ma » conduite et de mes pensées, et je ne manquerai » pas à ce qu'attend de moi cette assemblée, la plus » nombreuse que j'aie vue jamais entourer ces » tribunaux. Si dans la meilleure de toutes les » causes, quand le sénat me montrait tant d'atta- » chement, tous les bons citoyens tant de zele et » d'union, quand l'Italie entiere était prête à tout

» faire, à tout risquer pour ma défense, si avec
» tant d'appuis j'ai pu craindre les fureurs d'un
» tribun, le plus vil des hommes, et la folle au-
» dace de deux consuls, aussi méprisables que lui,
» j'ai manqué sans doute à la fois et de sagesse et de
» fermeté. Métellus s'exila lui-même, il est vrai;
» mais quelle différence! sa cause était bonne, je
» l'avoue, et approuvée par tous les honnêtes
» gens; mais le sénat ne l'avait pas solemnellement
» embrassée; tous les ordres de l'État, toute
» l'Italie ne s'étaient pas déclarés pour lui par des
» décrets publics.... Il avait affaire à Marius, au
» libérateur de l'empire, alors dans son sixieme
» consulat, et à la tête d'une armée invincible, à
» Saturninus, tribun factieux, mais magistrat vigi-
» lant et populaire, et de mœurs irréprochables....
» Et moi qui avais-je à combattre? Ce n'était pas
» une armée victorieuse; c'était un ramas d'artisans
» stipendiés qu'excitait l'espoir du pillage. Qui
» avais-je pour ennemi? Ce n'était point Marius,
» la terreur des barbares, le boulevard de la patrie;
» c'étaient deux monstres odieux, qu'une honteuse
» indigence et une dépravation insensée avaient faits
» les esclaves de Clodius; c'était Clodius lui-
» même, un compagnon de débauche de nos bala-
» dins, un adultere, un incestueux, un ministre
» de prostitution, un fabricateur de testamens, un

» brigand, un assassin, un empoisonneur; et si
» j'avais employé les armes pour écraser de tels
» adversaires, comme je le pouvais aisément, et
» comme tant d'honnêtes gens m'en pressaient,
» je n'avais pas à craindre qu'on me reprochât
» d'avoir opposé la force à la force, ni que quel-
» qu'un regretât la perte de si mauvais citoyens,
» ou plutôt de nos ennemis domestiques; mais
» d'autres raisons m'arrêterent. Ce forcené Clodius,
» cette furie ne cessait de répéter dans ses haran-
» gues que tout ce qu'il faisait contre moi, c'était
» de l'aveu de Pompée, de ce grand homme, au-
» jourd'hui mon ami et qui l'aurait toujours été, si
» on lui avait permis de l'être. Clodius nommait
» parmi mes ennemis Crassus, citoyen courageux,
» avec qui j'avais les plus étroites liaisons, César,
» dont jamais je n'avais mérité la haine. Il disait
» que c'était là les moteurs de toutes ses actions,
» les appuis de tous ses desseins; que l'un avait
» une armée puissante dans l'Italie, que les deux
» autres pouvaient en avoir une dès qu'il le vou-
» draient, et qu'ils l'auraient en effet; enfin ce
» n'étaient pas les lois, les jugemens, les tribunaux
» dont il me menaçait, c'était les armes, les
» généraux, les légions, la guerre. Mais quoi,
» devais-je faire si grand cas des discours d'un
» ennemi, qui nommait si témérairement les plus

» illustres des Romains? Non, je n'ai pas été
» frappé de ses discours, mais de leur silence; et
» quoiqu'ils eussent d'autres raisons de le garder,
» cependant aux yeux de tant d'hommes disposés
» à tout craindre, en se taisant ils semblaient se
» déclarer, en ne désavouant pas Clodius, ils sem-
» blaient l'approuver..... Que devais-je faire alors?
» combattre? Eh bien! le bon parti l'aurait em-
» porté; je le veux. Qu'en serait-il arrivé? Avez-
» vous oublié ce que disait Clodius dans ses in-
» solentes harangues, qu'il fallait me résoudre à
» périr ou à vaincre deux fois? et qu'était-ce que
» vaincre deux fois? N'était-ce pas avoir à com-
» battre, après ce tribun insensé, deux consuls aussi
» méchans que lui, et ceux qui étaient tout prêts
» à se déclarer ses vengeurs? Ah! quand le danger
» n'eût menacé que moi seul, j'aurais mieux aimé
» mourir que de remporter cette seconde victoire,
» qui était la perte de la république. C'est vous
» que j'en atteste, ô dieux de la patrie! dieux
» domestiques! c'est vous qui m'êtes témoins,
» que pour épargner vos temples et vos autels,
» pour ne pas exposer la vie des citoyens qui m'est
» plus chere que la mienne, je n'ai pu me résoudre
» à cet horrible combat. Etait-ce donc la mort que
» je pouvais craindre? Et lorsqu'au milieu de tant
» d'ennemis je m'étais dévoué pour le salut public,

» n'avais-je pas devant les yeux l'exil et la mort? » n'avais-je pas dès-lors prédit moi-même tous les » périls qui m'attendaient?... Mon éloignement » volontaire a écarté de vous les meurtres, l'in- » cendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la » patrie, la premiere fois avec gloire, la seconde » avec douleur. Car je ne me vanterai point d'avoir » pu me priver, sans un mortel regret, de tout ce » qui m'était cher au monde, de mon frere, de » mes enfans, de mon épouse, de l'aspect de ces » murs, de la vue de mes concitoyens qui me » pleuraient, de cette Rome qui m'avait honoré. » Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible; » et quelle obligation m'auriez-vous donc, si tout » ce que j'abandonnais pour vous, j'avais pu le » perdre avec indifférence? Je vous ai donné, » Romains, la preuve la plus certaine de mon » amour pour la patrie, lorsque me résignant » au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux aimé » l'achever que de vous livrer à vos ennemis.»

Ce plaidoyer eut le succès qu'avaient ordinairement ceux de l'orateur : Sextius fut absous d'une voix unanime.

Il semblait qu'il fût de la destinée de Cicéron, d'avoir à défendre tous ceux qui l'avaient défendu lui-même; mais il fut moins heureux pour Milon qu'il ne l'avait été pour tant d'autres. Ce n'est pas

que sa cause fût plus mauvaise; mais il faut avouer d'abord que les circonstances politiques qui avaient tant d'influence sur les affaires judiciaires, ne lui furent pas favorables. J'ai déjà parlé de la guerre ouverte que Clodius et Milon se faisaient au milieu de Rome : on ne doutait pas que l'un des deux ne dût périr. Cicéron dans plus d'un endroit parle de Clodius comme d'une victime qu'il abandonne à Milon. Celui-ci demandait le consulat, et Clodius la préture; et ce dernier qui avait tant d'intérêt à ne pas voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avait dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne serait pas en vie. Milon paraissait déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenait de la campagne, avec une suite d'environ trente personnes; il était à cheval, et Milon qui allait à Lanuvium, était dans un charriot avec sa femme; mais sa suite était plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea : Clodius blessé et se sentant le plus faible, se retira dans une hôtellerie, comme pour s'en faire un asyle. Mais Milon ne voulut pas manquer une si belle occasion : il ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Dans un Etat tranquille et bien policé,

policé, ce meurtre n'aurait pas été excusable ; mais quand les lois ne sont pas assez fortes pour protéger la vie des citoyens, chacun rentre dans les droits de la défense naturelle, et c'était-là le cas de Milon. Cependant celui qu'il avait tué était un homme trop considérable, pour que ses parens et ses amis ne poursuivissent pas la vengeance de sa mort. Milon fut accusé, et ce procès fut, comme tout le reste, une affaire de parti. Pompée qui était alors le citoyen le plus puissant de Rome, n'était pas fâché qu'on l'eût défait de Clodius qui ne ménageait personne; mais en même tems il laissa voir qu'il serait bien aise aussi qu'on le défît de Milon, dont le caractere ferme et incapable de plier ne pouvait manquer de déplaire à quiconque affectait la domination. Ce fut donc d'abord cette disposition de Pompée, trop bien connue, qui nuisit beaucoup à Milon. Cette cause fut plaidée avec un appareil extraordinaire, et devant une multitude innombrable qui remplissait le forum. Le peuple était monté jusques sur les toits, pour assister à ce jugement, et des soldats armés, par l'ordre du consul Pompée, entouraient l'enceinte où les juges étaient assis. Les accusateurs furent écoutés en silence; mais dès que Cicéron se leva pour leur répondre, la faction de Clodius,

composée de la plus vile populace, poussa des cris de fureur. L'orateur, accoutumé à des acclamations d'un autre genre, se troubla : il fut quelque tems à se remettre, et parvint avec peine à se faire écouter; mais il ne put jamais revenir de cette premiere impression, qui affaiblit toute sa plaidoierie et ne lui permit pas de déployer tous ses moyens.

De cinquante juges, Milon n'en eut que treize pour lui; tous les autres le condamnerent à l'exil. Il est vrai que parmi les voix qui lui furent favorables, il y en eut une qui valait seule plus que toutes celles qu'il n'eut pas. Caton fut d'avis de l'absoudre; et si quelquefois on accusa Caton de trop de sévérité, jamais on ne lui a reproché trop d'indulgence. Il pensait que Milon avait rendu service à la république, en la délivrant d'un si mauvais citoyen. Ce fut aussi l'opinion de Brutus, qui publia un mémoire, où il soutenait que le meurtre de Clodius était légitime. Il avait même conseillé à Cicéron de ne désavouer ni le fait ni l'intention, et de soutenir que Milon, en voulant tuer Clodius et en le tuant, n'avait fait que ce qu'il devait faire. Cicéron trouva cette défense trop hasardeuse, et dans l'état des choses, il avait raison. Il prit donc une autre tournure, et se servit habilement de

toutes les circonstances de l'action, pour prouver que Clodius avait tendu des embûches à Milon sur la voie Appienne, et pour rejeter tout l'odieux du meurtre sur les esclaves qui avaient agi sans l'ordre de leur maître. Son discours passe pour un de ses chefs-d'œuvre; mais celui que nous avons n'est pas celui qu'il prononça. Il était trop intimidé pour avoir tant d'énergie. Aussi lorsque Milon, qui soutenait son exil avec beaucoup de courage, reçut le plaidoyer que Cicéron lui envoyait, tel qu'il nous a été transmis, il lui écrivit : *Je vous remercie de n'avoir pas fait si bien d'abord; si vous aviez parlé ainsi, je ne mangerais pas à Marseille de si bon poisson.* Un homme qui prenait son parti avec tant de résolution, méritait le suffrage de Caton et de Brutus.

Quoique Cicéron n'eût pas voulu établir sa défense sur le plan qu'on lui avait proposé, cependant il ne le rejette pas tout entier, et après avoir démontré, autant qu'il le peut, dans la premiere partie de son discours, que c'est Clodius qui était intéressé à faire périr Milon, et qui en a eu le dessein; dans la seconde, il va plus loin, et se servant de tous ses avantages, et rappellant tous les forfaits de Clodius, il soutient que quand même Milon l'eût poursuivi ouvertement comme un ennemi public, bien loin

d'être puni par les lois, il mériterait la reconnaissance du peuple romain. Mais il me semble avoir choisi ses moyens en orateur habile lorsqu'il a préféré de mettre cette assertion en hypothese et non pas en fait : elle en a bien plus de force. Il y avait quelque chose de trop dur à dire crûment : j'ai voulu le tuer et je l'ai tué ; au lieu qu'après avoir présenté son adversaire comme l'agresseur, comme l'insidiateur, on est reçu bien plus favorablement à dire : quand même j'aurais voulu sa mort, il m'en avait donné le droit. On parle alors à des esprits préparés, qui peuvent plus aisément se laisser persuader ce qui aurait pu les révolter d'abord. Cette progression dans les idées qu'on présente et dans les impressions qu'on veut produire, est un des secrets de l'art oratoire. On obtient avec des ménagemens et des préparations ce qu'on ne pourrait pas emporter de vive force. Mais après toutes les précautions qu'il a prises, Cicéron paraît triompher lorsqu'il dit : « Si dans ce même moment Milon, » tenant en sa main son épée encore sanglante, » s'écriait : Romains, écoutez-moi ; écoutez-moi, » citoyens ; oui, j'ai tué Clodius ; c'est avec ce » bras, c'est avec ce fer que j'ai écarté de vos têtes » les fureurs d'un scélérat que nul frein ne pouvait » plus retenir, que les lois ne pouvaient plus

» enchaîner; c'est par sa mort que vos droits, la
» liberté, l'innocence, l'honneur sont en sûreté :
» si Milon tenait ce langage aurait-il quelque chose
» à craindre? Et en effet, aujourd'hui qui ne l'ap-
» prouve pas? qui ne le trouve pas digne de louange?
» qui ne pense pas, qui ne dit pas tout haut que
» jamais homme n'a donné au peuple romain un
» plus grand sujet de joie? De tous les triomphes
» que nous avons vus, nul, j'ose le dire, n'a ré-
» pandu dans ces murs une plus vive alégresse,
» et n'a promis des avantages plus durables. Je me
» flatte, Romains, que vous et vos enfans êtes
» destinés à voir dans la république les plus heureux
» changemens : persuadez-vous bien que vous ne
» les verriez jamais, si Clodius vivait encore. Tout
» nous autorise à espérer qu'avec un consul tel
» que le grand Pompée, cette même année verra
» mettre un frein à la licence, verra la cupidité
» réprimée, les lois affermies; et ces jours de salut
» que nous attendons, quel homme assez insensé
» se flatterait de les voir luire du vivant de Clodius?
» Que dis-je! quelle est celle de vos possessions
» domestiques dont vous eussiez pû vous promettre
» une jouissance assurée et paisible, tant que ce
» furieux aurait pu faire sentir sa domination? Je
» ne crains pas qu'on impute à mes ressentimens
» particuliers de mettre dans mes accusations plus

I 3

» de violence que de vérité. Quoique j'eusse plus » que tout autre le droit de le haïr, cependant » ma haine personnelle ne pourrait pas être au-» dessus de l'horreur universelle qu'il inspirait.... » Enfin, juges, je vous le demande : il s'agit de » prononcer sur le meurtre de Clodius : imaginez-» vous donc (car la pensée peut nous représenter » un moment les objets comme si l'on en voyait la » réalité), imaginez-vous, dis-je, que l'on me » promet d'absoudre Milon, sous la condition » que Clodius revivra. Vous frémissez tous ! Eh » quoi ! si cette seule idée, tout mort qu'il est, » vous a frappés d'épouvante, que serait-ce donc » s'il était vivant ? »

On regarde assez généralement la péroraison de ce discours comme la plus belle qu'ait faite Cicéron. L'objet le plus ordinaire de cette derniere partie des plaidoyers, est, comme on sait, d'exciter la pitié des juges en faveur de l'accusé, et cette méthode est celle des modernes comme des anciens. Si l'on avait une idée exacte de la justice et du ministere de ceux qui la rendent, on ne verrait pas les orateurs de tous les tems et de toutes les nations se mettre, avec les accusés, aux pieds des juges, et employer, pour les émouvoir, tout l'art des supplications. N'est-ce pas en effet une espece d'outrage à des juges, de les supplier d'être justes ?

Est-il permis de demander à la compassion ce qu'on ne doit attendre que de l'équité; de faire parler ses pleurs comme si l'on se défiait de ses raisons; d'oublier enfin que le ministre de la loi, celui dont le premier devoir est d'être impassible comme elle, ne doit point venger l'innocent, parce qu'il le plaint, mais parce qu'il le juge? Voilà ce que pourrait dire une philosophie rigoureuse. Mais l'éloquence a trop bien entendu ses intérêts pour les fonder sur une perfection presque absolument idéale. L'orateur a pensé que si la philosophie, dans ses spéculations, peut sans risque ne voir dans les juges que la loi vivante, il était bien plus sûr pour lui et pour sa cause de n'y voir autre chose que des hommes. Il s'est souvenu qu'il est dans notre nature, d'aimer à n'accorder que comme une grace ce qu'on peut exiger comme une justice; qu'on se rend à la conviction comme à la force, mais qu'on cede à l'attendrissement comme à son plaisir; qu'un peu de sensibilité est plus facile et plus commun que beaucoup d'équité et de lumieres; que l'on dispute contre son cœur beaucoup moins que contre sa raison, et que quand tous les deux peuvent décider du sort de l'accusé, le défenseur ne peut mieux faire que de s'assurer de tous les deux.

C'est ce que Cicéron entendait mieux que

personne, mais ce que le caractere et la conduite de Milon rendaient très-difficile. Il ne fallait pas que l'avocat parût en contradiction avec son client, et le fier Milon intrépide dans le danger, n'avait rien fait de ce qu'avaient coutume de faire les accusés pour se rendre leurs juges favorables. Il n'avait point pris le deuil, n'avait fait aucune sollicitation, ne témoignait aucune crainte. Il y avait là de quoi déranger beaucoup le pathétique d'un orateur vulgaire : le nôtre s'y prend si bien qu'il tourne en faveur de son client cette sécurité qui pouvait indisposer contre lui en ressemblant à l'orgueil.

« Que me reste-t-il à faire, si ce n'est d'implorer » en faveur du plus courageux des hommes la pitié » que lui-même ne demande point, et que je » demande même malgré lui ? Si vous ne l'avez pas » vu mêler une larme à toutes celles qu'il vous fait » répandre, si vous n'avez remarqué aucun change- » ment dans sa contenance ni dans ses discours, » vous ne devez pas pour cela prendre moins » d'intérêt à son sort ; peut-être même est-ce une » raison pour lui en devoir davantage. Si dans les » combats de gladiateurs, quand il s'agit du sort » de ces hommes de la derniere classe, nous ne » pouvons nous empêcher d'avoir de l'aversion et » du mépris pour ceux qui se montrent timides et » supplians, et qui nous demandent la vie ; si au

» contraire nous nous intéressons au salut de ceux
» qui font voir un grand courage et s'offrent hardi-
» ment à la mort; si nous croyons alors devoir
» notre compassion à ceux qui ne l'implorent pas,
» combien cette disposition est-elle encore plus
» juste et mieux placée, quand il s'agit de nos meil-
» leurs citoyens? Pour moi, je l'avoue, je suis
» pénétré de douleur, quand j'entends ce que Milon
» me répete tous les jours, quand j'entends les
» adieux qu'il adresse à ses concitoyens. Qu'ils
» soient heureux, me dit-il; qu'ils vivent dans la
» paix et la sécurité; que la république soit floris-
» sante; elle me sera toujours chere, quelque
» traitement que j'en reçoive. Si je ne puis jouir
» avec elle du repos que je lui ai procuré, qu'elle
» en jouisse sans moi et par moi. Je me retirerai,
» je m'éloignerai, content de trouver un asyle dans
» la premiere cité libre et bien gouvernée, que je
» rencontrerai sur mon passage. O travaux inutiles
» et mal récompensés! s'écrie-t-il; ô espérances
» trompeuses! ô trop vaines pensées! Moi, qui, dans
» ces tems déplorables, marqués par les attentats
» de Clodius, quand le sénat était dans l'abatte-
» ment, la république dans l'oppression, les cheva-
» liers romains sans pouvoir, tous les bons citoyens
» sans espérance, leur ai dévoué, leur ai consacré
» tout ce que le tribunat me donnait de puissance,

» me serais-je attendu à être un jour abandonné
» par ceux que j'avais défendus ? moi, qui t'ai
» rendu à ta patrie, Cicéron (car c'est à moi qu'il
» s'adresse le plus souvent), devais-je croire qu'il ne
» me fût pas permis d'y demeurer ? Où est main-
» tenant ce sénat dont nous avons pris en main la
» cause ? où sont ces chevaliers romains qui devaient
» toujours être à toi ? où sont ces secours que nous
» promettaient les villes municipales, ces recom-
» mandations de toute l'Italie ? enfin, où est ta
» voix, ô Cicéron ! qui a sauvé tant de citoyens ?
» ta voix ne peut donc rien pour mon salut, après
» que j'ai tout risqué pour le tien ?

» Ce que je ne puis répéter ici qu'avec des gémis-
» semens, il le dit avec le même visage que vous
» lui voyez. Il ne croit point ses concitoyens capa-
» bles d'ingratitude ; il ne les croit que faibles et
» timides. Il ne se repent point d'avoir prodigué
» son patrimoine pour s'attacher cette partie du
» peuple que Clodius armait contre vous ; il compte
» parmi les services qu'il vous a rendus, ses libéra-
» lités dont le pouvoir ajoutant à celui de ses vertus,
» a fait votre sûreté. Il se souvient des marques
» d'intérêt et de bienveillance que le sénat lui a
» données dans ce moment même ; et dans quelque
» endroit que son destin le conduise, il emporte
» avec lui le souvenir de vos empressemens, de

» votre zèle et de vos regrets.... Il ajoute, et avec
» vérité, que les grandes ames n'envisagent dans
» leurs actions que le plaisir de bien faire, sans
» songer au prix qui les attend; qu'il n'a rien fait
» dans sa vie que pour l'honneur; que si rien n'est
» plus beau, plus desirable que de servir sa patrie
» et de la délivrer du danger, ceux-là, sans doute,
» sont heureux envers qui elle s'est acquittée par
» des honneurs publics; mais qu'il ne faut pas
» plaindre ceux envers qui leurs concitoyens de-
» meurent redevables; que si l'on apprécie les
» récompenses de la vertu, la gloire est le premier
» de tous; que c'est elle qui console de la brieveté
» de la vie par la pensée de l'avenir, qui nous repro-
» duit quand nous sommes absens, nous fait re-
» vivre quand nous ne sommes plus, et sert aux
» hommes comme de degré pour s'élever jusqu'aux
» cieux.

» Dans tous les tems, dit-il, le peuple romain,
» toutes les nations, parleront de Milon; son nom
» ne sera jamais oublié; aujourd'hui même que tous
» les efforts de mes ennemis se réunissent pour
» irriter l'envie contre moi, partout la voix publique
» me rend hommage; partout où les hommes se
» rassemblent, ils me rendent des actions de
» graces. Je ne parle pas des fêtes que l'Etrurie a
» célébrées et établies en mon honneur : il y a

» maintenant plus de trois mois que Clodius a
» péri, et le bruit de sa mort, en parcourant toutes
» les provinces de l'Empire, y a répandu la joie
» et l'alégresse. Et qu'importe où je sois désormais,
» puisque mon nom et ma gloire sont partout ?

» Voilà ce que tu me dis souvent, Milon, en
» l'absence de ceux qui m'écoutent, et voici ce
» que je te réponds en leur présence. Je ne puis
» refuser des éloges à ce grand courage; mais plus
» je l'admire, plus ta perte me devient amere et
» douloureuse. Si tu m'es enlevé, si l'on t'arrache
» de mes bras, je n'aurai pas même cette consola-
» tion de pouvoir haïr ceux qui m'auront porté un
» coup si sensible. Ce ne sont pas mes ennemis qui
» me priveront de toi; ce sont ceux même que
» j'ai le plus chéris, ceux qui m'ont fait à moi-
» même le plus de bien. Non, Romains, quelque
» chagrin que vous me causiez (et vous ne pouvez
» m'en causer un plus cruel), jamais vous ne me
» forcerez à oublier ce que vous avez fait pour
» moi; mais si vous l'avez oublié vous-mêmes, si
» quelque chose en moi a pu vous offenser, pour-
» quoi ne pas m'en punir plutôt que Milon ? quoi
» qu'il m'arrive, je m'estimerai heureux, si je ne
» suis pas le témoin de sa disgrace.

» La seule consolation qui puisse me rester,
» Milon, c'est qu'au moins j'aurai rempli envers

» toi tous les devoirs de l'amitié, du zele et de
» la reconnaissance. Pour toi j'ai bravé l'inimitié
» des hommes puissans; j'ai exposé ma vie à tous
» les traits de tes ennemis; pour toi j'ai pu même
» les supplier; j'ai regardé ton danger comme
» le mien, et mon bien et celui de mes enfans
» comme le tien propre. Enfin, s'il est quelque
» violence qui menace ta tête, je ne crains pas
» de l'appeller sur la mienne. Que me reste-t-il
» encore? que puis-je dire? que puis-je faire, si
» ce n'est de lier désormais mon sort au tien,
» quel qu'il soit, et de suivre en tout ta fortune?
» J'y consens, Romains; je veux bien que vous
» soyez persuadés que le salut de Milon mettra
» le comble à tout ce que je vous dois, ou que tous
» les bienfaits que j'ai reçus de vous seront anéantis
» dans sa disgrace. Mais pour lui, toute cette
» douleur dont je suis pénétré, ces pleurs que
» m'arrache sa situation, n'ébranlent point son
» incroyable fermeté. Il ne peut se résoudre à
» regarder comme un exil quelque lieu que ce
» soit où puisse habiter la vertu; la mort même
» ne lui paraît que le terme de l'humanité, et
» non pas une punition. Qu'il reste donc dans
» ces sentimens qui lui sont naturels; mais nous,
» Romains, quels doivent être les nôtres? voulez-
» vous ne garder de Milon que son souvenir, et

» le bannir en le regrettant ? Est-il au monde » quelque asyle plus digne de ce grand homme » que le pays qui l'a produit ? Je vous appelle » tous, ô vous, braves Romains, qui avez répandu » votre sang pour la patrie, centurions, soldats, » c'est à vous que je m'adresse dans les dangers » de ce citoyen courageux. Est-ce devant vous, » qui assistez à ce jugement, les armes à la main, » est-ce sous vos yeux que la vertu sera bannie, » sera chassée, sera rejetée loin de nous ? Malheu- » reux que je suis ! C'est avec le secours de ces » mêmes Romains, ô Milon ! que tu as pu me » rappeller dans Rome, et ils ne pourront m'aider » à t'y retenir ! Que répondrai-je à mes enfans » qui te regardent comme un second pere, à mon » frere aujourd'hui absent, mais qui a partagé » autrefois tous les maux dont tu m'as délivré ? » Je leur dirai donc que je n'ai rien pu pour ta » défense, auprès de ceux qui t'ont si bien secondé » pour la mienne ! et dans quelle cause ! dans celle » qui excite un intérêt universel. Devant quels » juges ! devant ceux à qui la mort de Clodius » a été le plus utile. Avec quel défenseur ? avec » Cicéron. Quel si grand crime ai-je donc commis, » de quel forfait inexpiable me suis-je chargé, » quand j'ai recherché, découvert, étouffé cette » fatale conjuration qui nous menaçait tous, et

» qui est devenue pour moi et pour les miens une
» source de maux et d'infortunes? Pourquoi m'avez-
» vous rappellé dans ma patrie? est-ce pour en chasser
» sous mes yeux ceux qui m'y ont rétabli? voulez-
» vous donc que mon retour soit plus douloureux
» que mon exil : ou plutôt comment puis-je me
» croire en effet rétabli, si je perds ceux à qui je dois
» mon salut? Plût aux dieux que Clodius (pardonne,
» ô ma patrie! pardonne : je crains que ce vœu que
» m'arrache l'intérêt de Milon ne soit un crime
» envers toi), plût aux dieux que Clodius vécût
» encore, qu'il fût préteur, consul, dictateur, plu-
» tôt que de voir l'affreux spectacle dont on nous
» menace! O dieux immortels! ô Romains! conser-
» vez un citoyen tel que Milon! — Non, me dit-il,
» que Clodius soit mort comme il le méritait,
» et que je subisse le sort que je n'ai pas mérité.
» — C'est ainsi qu'il parle; et cet homme né pour
» la patrie, mourrait ailleurs que dans sa patrie!
» Sa mémoire sera gravée dans vos cœurs, et lui-
» même n'aura pas un tombeau dans l'Italie! et
» quelqu'un de vous pourra prononcer l'exil d'un
» homme que toutes les nations vont appeller dans
» leur sein! O trop heureuse la ville qui le recevra!
» O Rome ingrate, si elle le bannit; malheureuse,
» si elle le perd! Mes larmes ne me permettent
» pas d'en dire davantage, et Milon ne veut pas

» être défendu par des larmes ! Tout ce que je
» vous demande, c'est d'oser, en donnant votre
» suffrage, n'en croire que vos sentimens. Croyez
» que celui qui a choisi pour juges les hommes les
» plus justes et les plus fermes, les plus honnêtes
» gens de la république, s'est engagé d'avance plus
» particulierement que personne à approuver ce
» que vous auront dicté la justice, la patrie et
» la vertu. »

Plus je relis cette admirable harangue, plus je me persuade, comme Milon, que si en effet Cicéron avait paru dans cette cause aussi ferme qu'il avait coutume de l'être, il l'aurait emporté sur toutes les considérations timides ou intéressées qui pouvaient agir contre l'accusé. C'est un coup de l'art, un trait unique que cette péroraison, où l'orateur ne pouvant appeller la pitié sur celui qui la dédaignait, prend le parti de l'implorer pour lui-même, prend pour lui le rôle de suppliant, afin d'en répandre l'intérêt sur l'accusé, et rend à Milon toutes les ressources qu'il refusait, en lui laissant tout l'honneur de sa fermeté.

Si l'orateur manqua de résolution dans cette conjoncture, il en montra beaucoup contre Antoine, qui n'était pas moins l'ennemi de la république que le sien; et ce double intérêt lui dicta les fameuses harangues, publiées sous le titre de *Philippiques*.

Il

Il les appella ainsi, parce qu'elles ont pour objet d'animer les Romains contre Antoine, comme Démosthene animait les Athéniens contre Philippe. Elles sont au nombre de quatorze, et toutes d'une grande beauté. Mais la seconde surtout était fameuse chez les Romains; elle passait pour une *œuvre divine;* c'est ainsi que l'appelle Juvenal. Elle ne fut pourtant jamais prononcée; mais elle fut répandue dans Rome et dans l'Italie, et lue avec avidité. Antoine ne la pardonna jamais à l'auteur, et ce fut la principale cause de sa mort. Antoine cependant avait été l'agresseur; lui-même avait provoqué cette terrible représaille, en venant dans le sénat déclamer avec violence contre Cicéron qui était absent. L'orateur n'avait pas coutume d'endurer ces sortes d'injures; il était trop sûr de ses armes. Ce n'est pas que ce genre d'éloquence soit le plus difficile, à beaucoup près : l'improbation et le reproche ont naturellement de la véhémence, et les peintures satyriques piquent la malignité. Mais ce genre acquiert de l'importance et de la gravité, quand il s'agit d'intérêts publics. La guerre contre les méchans est alors la mission de l'homme honnête, et il appartient à l'orateur citoyen de parler aux ennemis de la patrie de maniere à les intimider, et de les peindre avec des traits qui les

fassent rougir d'eux-mêmes. C'est ce que fait Cicéron dans cette immortelle *Philippique*, où il trace l'exposé de la vie d'Antoine depuis ses premieres années. Ces sortes d'exécutions morales sont une vengeance publique que le talent seul peut exercer, quand il est joint au courage. On ne peut reprocher à Cicéron d'en avoir manqué à cette époque vraiment périlleuse, puisqu'alors Antoine était tout puissant. « Jeune encore, j'ai défendu la république; je ne l'abandonnerai pas dans ma vieillesse. J'ai bravé les glaives de Catilina; je ne redouterai pas les tiens. » C'est ainsi qu'il s'exprime à la fin de son discours; et ce n'était pas une vaine jactance; c'était un sentiment vrai. Il paraît que dès ce moment Cicéron s'était dévoué à la mort. Pendant toute la guerre de Modene, il fut l'ame de la république, et gouverna entierement le sénat, dont tous les décrets furent rédigés sur ses avis. On sait que cette guerre finit par la réconciliation d'Antoine et d'Octave, et qu'une des premieres conditions fut la mort de Cicéron qui fut aussi glorieuse que sa vie.

Les autres *Philippiques* sont du genre qu'on appelle délibératif, et la plupart ne sont que les avis que Cicéron énonçait dans le sénat, lorsqu'on y délibérait sur la conduite que l'on devait tenir à

l'égard d'Antoine, qui assiégeait alors Décimus Brutus dans Modene. Pour bien saisir le mérite de ces discussions politiques, il faut avoir la connaissance la plus exacte et la plus détaillée de l'histoire du tems; et l'extrait qu'on en pourrait faire exigerait des commentaires trop fréquens pour ne pas affaiblir l'effet oratoire, qui ne peut être senti vivement quand le sujet a besoin d'explication. D'ailleurs il faut bien se borner, et je finirai cette analyse par quelques morceaux tirés du discours adressé devant le sénat, à César dictateur, au moment où il venait d'accorder le rappel de Marcellus, qui avait été un de ses plus violens ennemis. Une partie de ce discours n'est autre chose que l'éloge de la clémence de César. Il est fait avec intérêt et noblesse, sans exagération et sans flatterie; et ce que dit l'orateur en finissant est la meilleure réponse qu'on puisse faire à ceux qui lui ont reproché trop de complaisance pour César.

« C'est avec regret, César, que j'ai entendu
» souvent de votre bouche ce mot qui par lui-
» même est plein de sagesse et de grandeur : *J'ai*
» *assez vécu soit pour la nature, soit pour la gloire.*
» Assez pour la nature, si vous voulez, assez même
» pour la gloire, j'y consens; mais non pas pour
» la patrie qui est avant tout. Laissez donc ce

» langage aux philosophes qui ont mis leur gloire
» à mépriser la mort : cette sagesse ne doit point
» être la vôtre : elle coûterait trop à la république.
» Sans doute vous auriez assez vécu, si vous étiez
» né pour vous seul ; mais aujourd'hui que le salut
» de tous les citoyens et le sort de la république
» dépendent de la conduite que vous tiendrez, vous
» êtes bien loin d'avoir achevé le grand édifice qui
» doit être votre ouvrage : vous n'en avez pas
» même jeté les fondemens. Est-ce donc à vous
» à mesurer la durée de vos jours sur le peu de
» prix que peut y attacher votre grandeur d'ame,
» et non pas sur l'intérêt commun ? Et si je vous
» disais que ce n'est pas assez pour cette gloire
» même, que de votre propre aveu, et malgré tous
» vos principes de philosophie, vous préférez à
» tout ? Quoi donc ? me direz-vous : en laisserai-je
» si peu après moi ? Beaucoup, César, et même
» assez pour tout autre ; trop peu pour vous seul ;
» car à vos yeux rien ne doit être assez grand, s'il
» reste quelque chose au-dessus. Or, prenez garde
» que si toutes vos grandes actions doivent aboutir
» à laisser la république dans l'état où elle est,
» vous n'ayez plutôt excité l'admiration que mérité
» la véritable gloire, s'il est vrai que celle-ci
» consiste à laisser après soi le souvenir du bien

» qu'on a fait aux siens, à la patrie et au genre
» humain. Voilà ce qui vous reste à faire : voilà le
» grand travail qui doit vous occuper. Donnez une
» forme stable à la république, et jouissez vous-
» même de la paix et de la tranquillité que vous
» aurez procurée à l'Etat.... N'appellez pas votre
» vie celle dont la condition humaine a marqué
» les bornes, mais celle qui s'étendra dans tous les
» âges et qui appartiendra à la postérité. C'est à
» cette vie immortelle que vous devez tout rap-
» porter. Elle a déjà dans vous ce qui peut être
» admiré ; mais elle attend ce qui peut être approuvé
» et estimé. On entendra, on lira avec étonnement
» vos triomphes sur le Rhin, sur le Nil, sur
» l'Océan. Mais si la république n'est pas affermie
» sur une base solide par vos soins et votre sagesse,
» votre nom se répandra au loin, mais ne vous
» donnera pas dans l'avenir un rang assuré et incon-
» testable. Vous serez chez nos neveux, comme
» vous avez été parmi nous, un sujet de division
» et de discorde ; les uns vous éleveront jusqu'au
» ciel ; les autres diront qu'il vous a manqué ce
» qu'il y a de plus glorieux, de guérir les maux de
» la patrie ; ils diront que vos grands exploits
» peuvent appartenir à la fortune, et que vous
» n'avez pas fait ce qui n'aurait appartenu qu'à

» vous. Ayez donc devant les yeux ces juges séveres
» qui prononceront un jour sur vous, et dont le
» jugement, si j'ose le dire, aura plus de poids
» que le nôtre, parce qu'ils seront sans intérêt,
» sans haine et sans envie. »

Maintenant, je le demande à tous ceux qui ont fait un crime à Cicéron des louanges qu'il a données à César : est-ce là le langage d'un adulateur, d'un esclave? n'est-ce pas celui d'un homme également sensible aux vertus de César et aux intérêts de la patrie, et qui rend justice à l'un, mais qui aime l'autre; qui, en louant l'usurpateur de l'usage qu'il fait de sa puissance, l'avertit que son premier devoir est de la soumettre aux lois? Fallait-il qu'il fût insensible à cette clémence qui nous touche encore aujourd'hui? Je sais qu'un républicain rigide, qu'un Brutus, un Caton répondra qu'il ne faut rien louer dans un tyran, que sa clémence même est un outrage, que le premier de ses crimes est de pouvoir pardonner. Je conçois cette fierté dans des hommes nés libres, en qui l'amour de la liberté, sucé avec le lait, étouffe tout autre sentiment. Mais ce dernier excès de l'inflexibilité républicaine est-il un devoir indispensable? ne tient-il pas plutôt au caractere qu'à la morale? ne peut-on y mettre quelque restriction, quelque

mesure, sans se rendre vil ou coupable? ne peut-on aimer la liberté et son pays, sans fermer entierement son ame aux impulsions de la sensibilité et de la reconnaissance? Tous ces sénateurs qui bientôt après assassinerent César, se jettaient alors à ses pieds pour en obtenir la grace de Marcellus. S'il était coupable à leurs yeux de pouvoir l'accorder, pourquoi la lui demandaient-ils! Il faut être conséquent : si tout ce qu'on reçoit d'un tyran déshonore, il est abject de lui rien demander. Mais il est bien difficile de s'accorder avec soi-même dans des principes outrés et excessifs. Cicéron, que l'on a taxé d'inconséquence, ne me paraît pas avoir mérité comme eux ce reproche. Quand on l'entendit dans la suite applaudir aux meutriers de César, comme aux vengeurs de Rome et de la liberté, était-ce donc, comme on l'a dit, se démentir? Il pouvait répondre : j'ai loué dans un grand homme ce qu'il avait de louable. J'ai blâmé sa tyrannie publiquement, et l'ai exhorté lui-même à y renoncer. Je voulais qu'il fût meilleur s'il eût vécu : on l'a immolé à la liberté de Rome : je suis romain : je remercie nos vengeurs. Mais quand César me rendait mon ami, j'étais homme, et je remerciais celui qui faisait le bien avec le pouvoir de faire le mal.

On voit avec plaisir, dans l'histoire, les témoignages multipliés de cet attrait réciproque que César et Cicéron eurent toujours l'un pour l'autre. Ces deux grandes ames devaient se connaître et s'entendre, quoique César ne pût aimer dans Cicéron le défenseur des lois et de la république, et que Cicéron ne pût aimer dans César leur ennemi et leur oppresseur. Ils se rapprochaient par le caractere, quoiqu'ils s'éloignassent par les principes. Ils avaient le même amour pour la gloire, le même goût pour les lettres, le même fonds de douceur et de bonté. Il y a sans doute une autre sorte de mérite, une autre espece de grandeur : je ne prétends rien ôter à Caton et à Brutus : je les révere; mais s'ils ont eu quelquefois besoin d'excuse dans leurs vertus rigides, pourquoi n'en accorder aucune à Cicéron dans ses vertus modérées, et même à César dans ses fautes héroïques et éclatantes ? Rien n'est parfait dans l'humanité : tout a été donné à l'homme avec mesure : gardons-la dans nos jugemens. N'exaltons pas une vertu pour en humilier une autre. Toutes sont plus ou moins précieuses ; toutes honorent la nature humaine, et c'est l'honorer soi-même que de leur rendre à toutes le respect qui leur est dû.

L'apologie de Cicéron m'a entraîné : je reviens

à ses talens. Ce que vous avez entendu de lui le fait mieux connaître et le loue mieux que tout ce que j'en pourrais dire; et d'ailleurs pour bien louer Cicéron, a dit Tite-Live, il faut un autre Cicéron. A son défaut, écoutons Quintilien, qui, dans un résumé sur les orateurs latins, s'exprime ainsi : « C'est surtout dans l'éloquence que Rome peut se » vanter d'avoir égalé la Grece. En effet, à tout » ce que celle-ci a de plus grand, j'oppose hardi- » ment Cicéron. Je n'ignore pas quel combat j'aurai » à soutenir contre les partisans de Démosthene; » mais mon dessein n'est pas d'entreprendre ici ce » parallele inutile à mon objet, puisque moi-même » je cite partout Démosthene, comme un des pre- » miers auteurs qu'il faut lire, ou plutôt qu'il faut » savoir par cœur. J'observerai seulement que la » plupart des qualités de l'orateur sont au même » degré dans tous les deux, la sagesse, la mé- » thode, l'ordre des divisions, l'art des prépara- » tions, la disposition des preuves, enfin tout ce » qui tient à ce qu'on appelle l'invention. Dans » l'élocution il y a quelque différence. L'un serre de » plus près son adversaire, l'autre prend plus de » champ pour combattre. L'un se sert toujours de la » pointe de ses armes, l'autre en fait souvent sentir » aussi le poids. On ne peut rien ôter à l'un, rien

» ajouter à l'autre. Il y a plus de travail dans Dé-
» mosthene, plus de naturel dans Cicéron. Celui-ci
» l'emporte évidemment pour la plaisanterie et le
» pathétique, deux puissans ressorts de l'art ora-
» toire. Peut-être dira-t-on que les mœurs et les
» lois d'Athenes ne permettaient pas à l'orateur
» grec les belles péroraisons du nôtre; mais aussi la
» langue attique lui donnait des avantages et des
» beautés que la nôtre n'a pas. Nous avons des
» lettres de tous les deux: il n'y a nulle compa-
» raison à en faire. D'un autre côté, Démosthene
» a un grand avantage; c'est qu'il est venu le pre-
» mier, et qu'il a contribué en grande partie à faire
» Cicéron ce qu'il est. Il s'était attaché à imiter les
» Grecs, et nous a représenté, ce me semble, en
» lui seul, la force de Démosthene, l'abondance
» de Platon et la douceur d'Isocrate. Mais ce n'est
» pas l'étude qu'il en a pu faire, qui lui a donné ce
» qu'il y a dans chacun d'eux: il l'a tiré de lui-
» même et de cet heureux génie, né pour réunir
» toutes les qualités. On dirait qu'il a été formé
» par une destination particuliere de la providence,
» qui voulait faire voir aux hommes jusqu'où l'élo-
» quence pouvait aller. En effet, qui sait mieux
» développer la vérité? qui sait émouvoir plus puis-
» samment les passions? quel écrivain eut jamais

» autant de charme? Ce qu'il arrache de force, il » semble l'obtenir de plein gré, et quand il vous » entraîne avec violence, vous croyez le suivre » volontairement. Il y a dans tout ce qu'il dit une » telle autorité de raison, que l'on a honte de » n'être pas de son avis. Ce n'est point un avocat » qui s'emporte; c'est un témoin qui dépose, un » juge qui prononce; et cependant tous ces diffé- » rens mérites dont chacun coûterait un long travail » à tout autre que lui, semblent ne lui avoir rien » coûté; et dans la perfection de son style, il con- » serve toute la grace de la plus heureuse facilité. » C'est donc à juste titre que parmi ses contempo- » rains il a passé pour le dominateur du barreau, » et que dans la postérité son nom est devenu celui » de l'éloquence. Ayons-le donc toujours devant les » yeux, comme le modele que l'on doit se pro- » poser; et que celui-là soit sûr d'avoir profité » beaucoup, qui aimera beaucoup Cicéron. »

J'ai cité cet excellent morceau d'autant plus volontiers, qu'il semble exprimer fidellement ce que la lecture de Cicéron nous a fait éprouver à tous. Il paraît qu'il en était du tems de Quintilien comme du nôtre, où l'on dit un Cicéron pour un homme éloquent, comme nous disons aussi un César pour donner l'idée de la plus grande bravoure.

Ces sortes de dénominations devenues populaires après tant de siecles, n'appartiennent qu'à une prééminence bien généralement reconnue et sentie. Fénélon donne cependant l'avantage à Démosthene sur Cicéron, et il n'est pas, comme on voit, le seul de cet avis; puisqu'au tems où Quintilien écrivait, bien des gens pensaient de même. Voici le passage de Fénélon qui mérite d'être cité.

« Je ne crains pas de dire que Démosthene me » paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que per- » sonne n'admire Cicéron plus que je fais. Il em- » bellit tout ce qu'il touche; il fait honneur à la » parole; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait » faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit. » Il est même court et véhément toutes les fois » qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, » contre Antoine; mais on remarque quelque » parure dans son discours. L'art y est merveilleux; » mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au » salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se » laisse point oublier. Démosthene paraît sortir de » soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point » le beau; il le fait sans y penser : il est au-dessus » de l'admiration. Il se sert de la parole, comme » un homme modeste de son habit pour se couvrir. » Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui

» entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on
» est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à
» ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé
» que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé
» de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis
» moins touché de l'art infini et de la magnifique
» éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité
» de Démosthene. »

Démosthene et Cicéron sont deux grands orateurs; Quintilien et Fénélon, deux grandes autorités : qui oserait se rendre leur juge? assurément ce ne sera pas moi. Je crois même qu'il serait difficile de réduire en démonstration la préférence qu'on peut donner à l'orateur de Rome ou à celui d'Athenes. C'est ici que le goût raisonné n'a plus de mesure bien certaine, et qu'il faut s'en rapporter au goût senti. Quand le talent est dans un si haut degré de part et d'autre, on ne peut plus décider; on ne peut que choisir. Car enfin chacun peut suivre son penchant, pourvu qu'il ne le donne pas pour regle; et loin de mettre, comme on fait trop souvent, la moindre humeur dans ces sortes de discussions, il faut seulement se réjouir qu'il y ait dans tous les arts des hommes assez supérieurs pour qu'on ne puisse pas s'accorder sur le droit de primauté. Et qu'importe en effet qui soit le premier,

pourvu qu'il faille encore admirer le second? Je les admire donc tous les deux, mais je demande qu'il me soit permis, sans offenser personne, d'aimer mieux Cicéron. Il me paraît l'homme le plus naturellement éloquent qui ait existé; et je ne le considere ici que comme orateur; je laisse à part ses écrits philosophiques et ses lettres : j'en parlerai ailleurs; mais n'eût-il laissé que ses harangues, je le préférerais à Démosthene. Non que je mette rien au-dessus du plaidoyer pour *la Couronne*, de ce dernier; mais ses autres ouvrages ne me paraissent pas en général de la même hauteur; ils ont de plus une sorte d'uniformité de ton qui tient peut-être à celle des sujets : car il s'agit presque toujours de Philippe : Cicéron sait prendre tous les tons; et je ne saurais sans ingratitude refuser mon suffrage à celui qui me donne tous les plaisirs. Ce n'est pas qu'il me paraisse non plus sans défauts : il abuse quelquefois de la facilité qu'il a d'être abondant : il lui arrive de se répéter; mais ce n'est pas comme Séneque, dont chaque répétition d'idées est un nouvel effort d'esprit; on pourrait dire de Cicéron qu'il déborde quelquefois parce qu'il est trop plein. Ses répétitions ne nous fatiguent point, parce qu'elles ne lui ont pas coûté. Il est toujours si naturel et si élégant qu'on ne sait ce qu'il faudrait

retrancher : on sent seulement qu'il y a du trop. On a remarqué aussi qu'il affectionne certaines formes de construction ou d'harmonie qui reviennent souvent ; qu'excellant dans la plaisanterie, il la pousse quelquefois jusqu'au jeu de mots : on abuse toujours un peu de ce dont on a beaucoup. Ces légeres imperfections disparaissent dans la multitude des beautés ; et à tout prendre, Cicéron est à mes yeux le plus beau génie dont l'ancienne Rome puisse se glorifier.

APPENDICE (1),

OU

NOUVEAUX ÉCLAIRCISSEMENS,

Sur l'éloquence ancienne, sur l'érudition des quatorzieme, quinzieme et seizieme siecles, sur le dialogue de Tacite, de causis corruptæ eloquentiæ, *sur Démosthene et Cicéron, etc.*

Lu aux Écoles Normales en 1794.

LA discussion contradictoire met la vérité dans un nouveau jour. J'ai promis de répondre à des objections que le tems ne m'avait pas permis de résoudre entierement, et de vous montrer de nouveaux exemples de cette liberté à-la-fois décente

(1) On a cru devoir remettre ici ce morceau comme un développement utile pour tout ce qui précede. Il fut la suite d'une *conférence*, usitée aux Écoles Normales, et qui avait été interrompue.

et

et courageuse qui est, dans Démosthene, le vrai modele des orateurs républicains, ainsi que de la maniere noble et franche dont il peut leur être permis de parler d'eux-mêmes, quand les circonstances les y obligent. Les bornes d'une séance ne m'avaient pas laissé les moyens de remplir ces différens objets; et vous allez d'abord retrouver le dernier dans ce qui me reste à traduire de la harangue sur la Chersonese, que je n'eus pas le loisir de vous lire toute entiere. C'est à-la-fois un combat entre Démosthene et ses adversaires, auxquels il porte les derniers coups; et le résumé des mesures qu'il propose aux Athéniens, et qui furent toutes adoptées dans le décret qu'il rédigea.

« J'admire l'inconséquence de vos orateurs: ils ne » vous permettent pas de vous défendre quand on » vous attaque; ils vous prescrivent de rester en » repos, et ils ne s'y tiennent pas eux-mêmes, » quand on ne leur fait aucun mal. J'entends d'ici » le premier d'entre eux qui va monter à la tri- » bune: — vous ne voulez pas, me dit-il, prendre » sur vous un décret en votre nom? Etes-vous » donc si faible et si timide? — Je n'ai pas du » moins leur audace importune et insolente; mais » j'ose dire que j'ai plus de courage que ces indignes » ministres qui se mêlent de la chose publique pour

» la perdre. Certes, il ne faut aucun courage pour
» prodiguer les accusations, les calomnies, la cor-
» ruption, aux dépens de vos intérêts. Ils savent
» se procurer auprès de vous un gage certain de
» leur sécurité, il leur suffit pour ne courir aucun
» danger, de ne vous dire jamais que ce qui peut
» vous flatter, et de ne se mêler en rien de ce
» qui peut péricliter dans la république. Mais
» l'homme courageux, c'est celui qui pour la dé-
» fendre, ose à tout moment contrarier vos erreurs,
» qui ne cherche pas à vous plaire, mais à vous
» servir, qui ne craint pas de traiter devant vous
» les parties de l'administration les plus dépen-
» dantes des caprices de la fortune, et qui veut
» bien s'exposer à ce qu'un jour on lui en demande
» compte. Voilà le vrai citoyen, et non pas ces
» charlatans de popularité, qui pour obtenir une
» faveur d'un jour, ont fait tomber les plus grands
» appuis de votre liberté. Je suis si loin de vouloir
» me comparer à ceux qui m'apostrophent, si
» loin de les regarder comme dignes du nom de
» citoyens, que s'ils me disaient : qu'as-tu fait pour
» la république? je ne citerais pas les navires que
» j'ai équipés, les sommes que j'ai données pour
» les contributions, pour les jeux publics, pour
» la rançon des prisonniers, et autres choses

» semblables qui entrent dans les devoirs de l'hu-
» manité : non, je dirais : j'ai fait tout ce que vous
» ne faites pas, et n'ai rien fait de ce que vous
» faites. Je pourrais, comme tant d'autres, accu-
» ser, proscrire, corrompre; mais ce n'est ni l'am-
» bition, ni la cupidité qui m'ont amené dans les
» affaires publiques. Quand je monte à cette tri-
» bune, Athéniens, ce n'est pas pour augmenter
» mon crédit auprès de vous par des paroles com-
» plaisantes; c'est pour augmenter votre puissance
» par des avis salutaires. C'est un témoignage que
» j'ai droit de me rendre, et dont l'envie ne peut
» pas s'offenser. Je serais un mauvais citoyen, si
» je vous parlais de maniere à devenir le premier
» parmi vous, tandis que vous seriez les derniers
» parmi les Grecs. J'ai pour principe qu'il faut
» que l'Etat et ceux qui le gouvernent, s'élevent
» et s'agrandissent ensemble et par les mêmes
» moyens; qu'il s'agit ici de vous dire, non pas
» ce qu'il y a de plus favorable auprès de vous,
» car chacun y est assez porté, mais ce qui vous
» est le plus utile; car pour vous le conseiller, il
» faut de la sagesse, et de l'éloquence pour vous
» le persuader. N'ai-je pas entendu un de ces
» hommes s'écrier : « vos conseils sont excellens, mais
» on n'a jamais de vous que des discours et non

» pas des actions. » Il se trompe : ce n'est pas
» à moi qu'il doit adresser cette parole ; c'est à
» vous. Quand l'orateur vous a montré le meilleur
» parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on
» doit exiger de lui. Lorsque Timothée vous disait :
» Athéniens, vous délibérez, et les Thébains sont
» dans l'île d'Eubée ! Levez-vous, armez une
» flotte, montez sur vos vaisseaux : » on le crut,
» on suivit ses conseils : il avait bien parlé, vous
» agîtes bien ; chacun fit son devoir, et l'Eubée
» fut sauvée. Mais si vous fussiez restés oisifs, les
» paroles de Timothée et les affaires de la répu-
» blique étaient également perdues.

» Je me résume, et je conclus qu'il faut ordon-
» ner des contributions, entretenir une armée dans
» la Chersonese, y réformer les abus, s'il y en
» a eu, ne rien détruire, et ne pas donner aux
» calomniateurs le plaisir de vous voir travailler
» vous-mêmes à votre ruine ; qu'il faut envoyer
» des ambassadeurs dans toutes les contrées de la
» Grece, pour préparer, discuter, hâter les
» mesures nécessaires au salut de la république ;
» mais principalement et avant tout, punir les
» traîtres salariés par vos ennemis pour vous enchaî-
» ner ici par leurs perfides manœuvres : leur châ-
» timent fera détester leur exemple, et encouragera

» les bons citoyens. Si vous prenez sérieusement » ces résolutions, si l'exécution les suit sans délai, » vous avez toute espérance de réussir; mais si vous » vous contentez d'applaudir l'orateur, sans rien » faire de ce qu'il vous conseille, je vous le déclare » encore, il n'est pas en moi de vous sauver par » mes paroles, quand vous ne voulez pas vous » sauver vous-mêmes. »

Je viens à présent à la distinction que m'a proposée un de mes collegues (1), entre l'éloquence et l'art oratoire, distinction qui ne m'a point paru, je l'avoue, avoir l'importance qu'il semblait y mettre. On sait assez en effet que l'éloquence considérée en elle-même, est une faculté naturelle, et que l'art oratoire est la théorie des moyens que l'étude et l'expérience ajoutent à cette faculté. Je me suis donc contenté d'indiquer en commençant cette différence suffisamment connue, et j'ai suivi d'ailleurs l'usage reçu, même dans le langage didactique, de dire indifféremment ou l'éloquence, ou l'art oratoire, parce qu'on sait qu'il s'agit ici de cette espece d'éloquence qui fortifie les dons de la nature par le secours des préceptes.

Mon collegue avait remarqué, et avec raison, qu'il y avait des ouvrages où l'éloquence se trouvait

(1) M. Garat.

sans l'art oratoire, et d'autres où était l'art oratoire sans l'éloquence. Il en résulte seulement que le talent naturel se manifeste quelquefois sans le secours de l'art, et que l'art ne donne pas le talent. Mais il faut convenir aussi que le talent sans culture ne produit gueres que quelques morceaux épars et imparfaits, et que la réunion de l'un et de l'autre peut seule faire éclore les chefs-d'œuvre qui sont ici l'objet de nos études : c'est encore une vérité reconnue.

J'avais dit que la grande éloquence, celle que les anciens appellaient par excellence l'éloquence des orateurs, *eloquentiam oratoriam*, celle qui se signale dans les assemblées politiques et dans les tribunaux, n'avait pu fleurir parmi nous, comme à *Rome* et dans *Athenes*, avant l'époque de notre révolution; mais j'avais rappellé, en même tems, les beaux élans que l'esprit de liberté avait produits, depuis trente ans, sous la plume de nos célebres écrivains, et j'avais remarqué spécialement l'influence qu'eut sur l'esprit public l'éloquence du panégyrique, lorsque l'académie française mit au concours l'éloge des grands hommes. Si je n'ai pas insisté là-dessus, autant que l'a fait ensuite mon collegue, c'est que plusieurs raisons de circonstance m'engageaient à passer rapidement sur ce genre de mérite, qui me paraissait aujourd'hui

fort oublié; et d'ailleurs, je l'avais développé plus d'une fois dans mes écrits, lorsque j'ai cru devoir défendre l'académie française contre des détracteurs ignorans ou envieux, et montrer qu'il entrait dans leurs reproches, non-seulement de l'injustice, mais même de l'ingratitude, comme peu de tems auparavant, dans le sein de cette même académie, j'avais relevé les abus de son institution. Ces faits sont publics, et ils déposeront, au besoin, de l'invariable égalité de mes principes; mais aujourd'hui qu'il n'y a plus d'académie, j'avais cru ne pas devoir même prononcer un nom qui avait été long-tems un titre de proscription, et qui est encore un texte d'injures pour des aboyeurs forcenés, qui ne la nomment jamais qu'avec une horreur stupide, ou un mépris fort ridicule. Je ne passerai pas mon tems à les réfuter, mais j'observerai seulement, comme une vérité générale, dont on profitera si l'on veut, que, si la nature du gouvernement conseille, ou même prescrit l'abolition de sociétés littéraires, dont les formes ne paraissent plus convenables, quoique le fond n'en soit pas vicieux, on n'est pas obligé de fouler aux pieds ce qu'on a cru devoir abattre, que l'équité, la premiere des lois, défend d'oublier et de méconnaître ce qui a été utile dans un tems, et a cessé

de l'être; qu'on ne détruit pas le mérite en l'oubliant, et qu'on n'étouffe pas la vérité en la forçant au silence : car l'oppression est passagere, et la vérité éternelle. L'histoire ira plus loin, sans doute, quand elle peindra de sa main indépendante et incorruptible ce qu'ont été, sous tous les rapports, et spécialement sous celui du patriotisme, les gens de lettres de l'académie, et leurs calomniateurs, et leurs assassins; mais ici j'en ai dit assez, et ce n'est pas devant vous qu'il est besoin de plaider la cause des talens et du génie.

Quant à ce qu'ajoutait mon collegue, de *Thomas* en particulier, qu'en réclamant les droits de l'homme, il avait parlé comme du haut d'une tribune; ce qui pourrait se dire de même de *Rousseau* et de *Raynal*, de l'un, quand il n'est pas sophiste; de l'autre, quand il n'est pas déclamateur; et ce qu'on pourrait dire encore de plusieurs écrivains de nos jours, éloquemment patriotes; j'observerai que leur composition modifiée et limitée par la nature des objets qu'ils ont traités, était plutôt celle de moralistes éloquens, que de véritables orateurs, si nous ne donnons ce titre, avec les anciens, qu'à ceux qui se signalent dans la lice brillante et périlleuse des délibérations et des jugemens publics; qui soutiennent des combats corps à corps; et après avoir terrassé leurs

adversaires, entraînent les hommes rassemblés, à la suite de leurs triomphes.

Un autre objet m'a paru mériter aussi quelque attention; c'est celui où nous sommes restés à la fin de la séance, et qui regardait le regne de l'érudition. Mon collegue a prétendu qu'il avait plus contribué à étouffer le génie qu'à le développer. Cette opinion paraît plausible à quelques égards : il est sûr que la culture assidue des langues grecque et latine a dû conduire à une sorte de prédilection pour ces mêmes langues, et le latin en particulier devint celle de la plupart des écrivains de l'Europe. Allemands, Français, Espagnols, tous écrivirent en latin. Mon collegue a cru y voir une des causes principales qui ont retardé les progrès du génie: j'avoue que cette opinion n'est pas la mienne. Voici les objections que je voulais lui faire, que la réflexion n'a fait que confirmer, et dont vous jugerez. D'abord il y a un fait remarquable, c'est que le *Dante*, *Bocace* et *Pétrarque*, ceux qui, parmi les Italiens, donnerent les premiers l'essor à leur talent, dans leur propre langue, avaient beaucoup écrit en latin; et c'est même en latin que *Pétrarque* a composé le plus grand nombre de ses écrits. Il est donc à présumer que l'étude des langues anciennes, bien loin d'étouffer leur talent, n'a servi qu'à le développer. On sait

qu'ils florissaient tous trois au quatorzieme siecle, au tems de la prise de Constantinople, lorsque tout ce qui restait des lettres anciennes reflua vers l'Italie. *Pétrarque* fut même un des modernes qui s'occupa le plus laborieusement de la recherche des anciens manuscrits, et à qui l'on ait en ce genre le plus d'obligations. Maintenant, si *Bembo*, *Sadolet*, *Sannazar*, *Ange-Politien*, *Pontanus* et autres, ne furent gueres que des humanistes latins; et s'ils n'ont eu de réputation qu'à ce titre, n'est-il pas extrêmement probable que le génie a manqué à leur science, puisque avec les mêmes moyens que le Dante, Bocace et Pétrarque, ils n'ont pas eu les mêmes succès? On en peut dire autant de *Muret*, notre plus fameux latiniste, et de ceux qui l'ont suivi.

Si nous passons aux Anglais, les querelles de religion et les troubles politiques paraîtront avoir retardé chez eux la littérature et la langue; sans qu'on puisse s'en prendre à la culture des langues anciennes, qui n'a fleuri chez eux qu'au moment où le génie national prenait l'essor; et ce génie même ne s'est poli que par un commerce plus habituel avec les anciens et avec nous, au tems de Charles II.

Chez les Espagnols, *Lope-de-Vega*, *Cervantes*, ce dernier surtout, n'étaient rien moins qu'étrangers à l'érudition.

Pour ce qui regarde les Allemands, une disposition d'esprit particuliere, qui les attache exclusivement aux sciences, a dû les détourner long-tems des lettres et des arts de l'imagination, et depuis qu'ils s'y sont essayés, on convient que leurs progrès y ont été médiocres.

Pour ce qui nous concerne, *Amyot* et *Montaigne*, qui n'attendirent pas pour écrire que leur langue fût formée, et qui imprimerent à leurs écrits un caractere que le tems n'a pu effacer, étaient des hommes très-versés dans la littérature ancienne. Les écrits de Montaigne sont enrichis partout, et même chargés des dépouilles des anciens, et *Amyot* ne s'est immortalisé, qu'en traduisant un historien grec, précisément à la même époque où *Ronsard* s'efforçait si ridiculement de transporter en français le grec et le latin. La vogue passagere de ce poëte put égarer un moment ceux qui auraient peut-être été capables de contribuer aux progrès de leur propre langue; mais cette contagion fut de peu d'effet et de peu de durée, puisqu'un moment après, *Malherbe* découvrit notre rythme poétique; d'où il suit que *Malherbe* eut assez de génie pour bien sentir celui de sa langue, et que ce génie manquait à *Ronsard* et aux poëtes qui composaient alors ce qu'on appelle la *Pléiade française*.

Je me résume, et je conclus de l'examen des faits, qui doivent guider tous les raisonnemens et éclairer toutes les spéculations, que les hommes supérieurs en France et en Italie, qui, les premiers, dégrossirent le langage encore brut, lui donnerent les premieres beautés d'expression, les premieres formes heureuses, les premiers procédés réguliers, non-seulement ne trouverent pas d'obstacles, mais trouverent même de grands secours dans l'érudition. Sans doute ils faisaient exception par rapport au reste de leurs contemporains, qui étaient si loin d'eux : les bons ouvrages ne parurent en foule, surtout parmi nous, que lorsque la langue se forma. C'est une vérité reconnue, qu'a rappellée mon collegue, quand il a dit avec Condillac, que le génie des écrivains ne se déploie tout entier que dans une langue qui est déjà fixée. Mais pour arriver jusques-là, je persiste à croire que l'étude des langues anciennes, non-seulement n'a pu nuire à ce progrès, mais y a été utile et nécessaire; que le génie n'étend ses vues et ses moyens, qu'autant qu'il a devant lui un grand nombre d'objets de comparaison; que l'étude des langues qui ne paraît d'abord que celle des mots, conduit par une suite naturelle à celle des choses; qu'en un mot l'érudition, si elle n'entre pas communément dans le temple du goût, du moins

en applanit le chemin et en ouvre le vestibule.

L'antiquité a donc été et a dû être notre véritable nourrice; son lait est fort et nourrissant, et il ne faut pas s'étonner si des hommes d'une constitution faible ne pouvaient pas le digérer; aussi demeurerent-ils languissans et infirmes; mais des nourrissons d'un tempérament plus heureux y ont puisé la santé, la force et la beauté. Et qui peut ignorer que Port-Royal, cette fameuse école, héritiere des anciens, où se formerent *Pascal*, *Racine*, *Despréaux*, fut celle qui, parmi nous, commença le regne du bon goût? Je sais que des hommes supérieurs, en France et en Italie, s'étaient élevés seuls au-dessus de leur siecle, comme ces jets hardis et abondans qu'une végétation spontanée pousse quelquefois dans un sol inculte et désert; mais dans l'ordre général, il faut que le long travail du défrichement et de la culture dompte le terrein, le féconde par degrés, pour en faire sortir ces récoltes régulieres, ces riches moissons qui nourrissent des peuples entiers, et ces forêts soignées et renaissantes, qui préparent d'éternels ombrages à une longue suite de générations.

Voyons maintenant ce dialogue qui a été cité ici, à l'occasion de la question élevée sur la ligne de démarcation entre les anciens et les modernes;

question qui n'en est pas une pour nous, puisqu'à notre égard les anciens sont évidemment les Grecs et les Latins, dont nous avons tout appris et tout emprunté.

Je dois remercier mon collegue de m'avoir rappellé ce dialogue, et de m'avoir donné par-là l'occasion de le lire; car je l'ai relu avec un très-grand plaisir. Il n'est pas complet, il y a des lacunes, et ce que nous en avons fait regretter ce que nous avons perdu. Les uns l'attribuent à Quintilien, les autres à Tacite : l'opinion la plus générale l'a laissé à ce dernier. Mais la question qui regarde les anciens et les modernes, n'y est traitée qu'épisodiquement, et sous un point de vue tout autre. On y compare les Romains aux Romains, et un âge des lettres latines à un autre âge, comme nous pourrions comparer le siecle présent au siecle dernier, ou bien le siecle dernier à celui de *Marot*, de *Montaigne*, de *Ronsard*. Ce dialogue présente quatre interlocuteurs, un amateur de la poésie, un amateur de l'éloquence, un détracteur des anciens, représenté comme un homme qui fait de ses opinions un jeu d'esprit, et un quatrieme, Messala, qui vient vers le milieu du dialogue, et qui se range du côté des deux premiers. Mon collegue, qu'apparemment sa mémoire a trompé, nous disait que la question incidemment traitée

dans ce dialogue, n'y était pas résolue. Il m'a paru qu'elle l'était, c'est-à-dire, réduite à sa juste valeur, et écartée en fort peu de mots, pour revenir à ce qui fait proprement le sujet du dialogue. Je vais lire ce passage, et ensuite quelques autres, comme un objet d'instruction et d'agrément ; car il est souvent question, dans cet écrit, de matieres qui se sont présentées ici, ou qui peuvent s'y présenter; et il s'y rencontre des vérités applicables dans tous les tems.

« Je vous demande d'abord (c'est Aper qui » parle, l'antagoniste des anciens), ce que vous » entendez par anciens, quel âge de l'éloquence » vous prétendez marquer par cette dénomina- » tion; car pour moi, lorsque j'entends parler » d'anciens, je me représente ceux qui sont nés » dans des siecles reculés, et je me figure aussitôt » Ulysse et Nestor, qui existaient, il y a environ » treize cents ans ; et vous, vous nous parlez » d'abord d'un Démosthene, d'un Hypéride, qui » ne nous sont antérieurs que d'environ quatre » siecles, etc. »

On voit que ceci n'est qu'une espece de badinage, un abus de mots fort bien placé dans la bouche d'un interlocuteur, que l'on donne comme un homme à paradoxes. Il passe tout de suite aux

Latins, dont il s'agit spécialement dans ce dialogue, puisque l'auteur avait pour objet de prouver que l'éloquence romaine était extrêmement dégénérée depuis la mort de Cicéron; et ceci m'oblige d'entrer dans quelques éclaircissemens nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre.

On comptait ordinairement, au tems où ce dialogue fut composé, trois âges dans les lettres latines : celui d'Ennius, d'Accius, de Pacuvius, de Caton le censeur, etc. lorsque la langue était encore rude et grossiere; celui des Gracches, qui, les premiers, tempérerent un peu la gravité romaine par la politesse des lettres grecques; enfin celui de Cicéron, dans lequel on comprend Crassus, Antoine, César, Cœlius, Hortensius; et Cicéron, qui les surpassa tous, donna son nom à cette époque, que depuis on regarda généralement comme celle du bon goût. Mais lorsque Tacite écrivait ce dialogue, sous le regne de Vespasien, le goût était extrêmement corrompu, et Séneque y avait contribué plus que personne. Il avait séduit presque toute la jeunesse romaine par l'attrait de la nouveauté et le piquant de son style, dont elle ne sentait pas tous les défauts : la suite de ce cours nous mettra à portée de les développer. Aper se montrait partisan zélé de ce nouveau goût, qu'il

met

met ici au-dessus de l'ancien, comme beaucoup plus agréable et plus amusant. Il traite fort rudement les orateurs qu'on nommait alors anciens, et ne ménage pas même Cicéron. Il regne dans sa discussion, comme on doit s'y attendre, un esprit de controverse plutôt qu'un esprit de critique. Il n'oublie pas de chicaner sur les mots, et c'est ce qui amene la question épisodique sur ce qu'on entend par *anciens*. Il ne manque pas d'intéresser, autant qu'il le peut, l'amour-propre de ses adversaires, Maternus et Secundus, qui cultivaient, en effet, l'éloquence et les lettres avec beaucoup de succès. Mais les louanges qu'il leur donne n'égarent point leur jugement, et Maternus dit à Messala, en l'invitant à réfuter Aper :

« Nous ne vous demandons pas précisément de » défendre les anciens ; car quelque mal qu'en ait » dit Aper, et quelques louanges qu'il nous ait » données, nous persistons à ne leur comparer » personne de nos contemporains, et Aper lui-» même, au fond, n'est pas d'un autre avis ; mais » suivant la méthode usitée dans les écoles de » philosophie, il a pris pour lui le rôle de con-» tradicteur. Ne vous étendez donc pas sur leur » renommée ; mais expliquez-nous pourquoi nous » nous sommes si fort éloignés de leur éloquence,

» lorsqu'il ne s'est pas écoulé plus de cent vingt
» ans depuis la mort de Cicéron jusqu'à nous. »

MESSALA répond :

« Je suivrai le plan que vous me tracez; je ne
» combattrai point ce qu'a dit Aper, qui n'a, ce
» me semble, élevé qu'une dispute de mots,
» comme si l'on ne pouvait pas appeller anciens
» ceux qui sont morts, il y a plus d'un siecle. Je
» ne contesterai point sur l'expression; ceux dont
» il s'agit seront ou nos ayeux ou nos anciens,
» comme on voudra, pourvu que l'on convienne
» que l'éloquence de leur tems fut la meilleure
» qui ait jamais été parmi nous. »

Voilà donc la question réduite à ses véritables termes, et par conséquent résolue pour les Romains, qui avaient raison de donner le nom d'anciens aux orateurs et aux écrivains, qui, plus d'un siecle auparavant, avaient formé tous ensemble cette grande époque où la littérature romaine atteignit une perfection dont on avait depuis descendu par degrés, jusqu'à la corruption dont se plaignaient tous les bons esprits.

MESSALA continue :

« Parmi les Athéniens on donne le premier
» rang à Démosthene; Eschine, Hypéride, Lysias,

» Lycurgue, sont ceux qui passent les premiers
» après lui, et l'on s'accorde à regarder cet âge
» de l'éloquence comme celui des vrais modeles.
» De même parmi nous, Cicéron passe dans l'opi-
» nion générale, tous les orateurs de son tems;
» et si on le préfere à Calvus, à César, à Brutus,
» à Cœlius, à Asinius, on préfere ceux-ci à tous
» les orateurs qui les ont précédés ou suivis. Ce
» n'est pas que chacun d'eux n'ait eu sa maniere
» propre, mais tous se sont accordés sur les prin-
» cipes du bon goût; ainsi Calvus est plus serré,
» Asinius plus nombreux, César plus brillant,
» Cœlius plus amer, Brutus plus grave, et Cicéron
» plus véhément, plus abondant, plus vigoureux;
» mais tous ont une éloquence pure et saine; de
» façon qu'en lisant leurs ouvrages, on reconnaît
» entre eux, malgré la diversité naturelle des esprits,
» comme une sorte de parenté, qui consiste dans
» la ressemblance de jugement et de dessein. »

Et voilà aussi ce que l'on peut répondre à ceux qui opposent la disparité des esprits à l'unité des principes. Oui, sans doute, les principes sont les mêmes quoique les esprits soient différens; comme les regles du chant et de la musique sont les mêmes, quoique chacun ne puisse chanter que selon ce qu'il a de voix et d'expression. J'en dis

autant des regles du goût : elles sont universelles, puisqu'elles sont fondées sur la nature, qui est toujours la même; mais chacun les applique suivant son caractere et ses moyens. Leur observation n'est point l'imitation servile des auteurs qui les ont le mieux pratiquées : ne faites pas ce qu'ils ont fait, mais pénétrez-vous bien des mêmes préceptes, si vous voulez faire aussi bien qu'eux. Ils ont marqué la bonne route; mais chacun y marche suivant ses forces, s'avance plus ou moins loin, suivant ses facultés, et choisit différens sentiers, selon son caractere et ses dispositions.

Messala en vient aux causes de la décadence, et il en assigne quatre.

« Qui peut ignorer (dit-il) que l'éloquence et » les arts sont fort déchus de leur ancienne gloire, » non par la disette de talens, mais par la paresse » des jeunes gens, la négligence des parens, l'in- » capacité des maîtres, et l'oubli des mœurs » antiques? »

Il détaille ces quatre causes, mais il oublie, comme de raison, la premiere de toutes, la perte de la liberté : ce dialogue était écrit sous un empereur.

Cependant, s'il n'ose pas tout dire, il fait tout entendre. En effet, dans le dernier morceau que



je vais lire, il présente la concurrence des intérêts politiques, la rivalité des deux ordres de la république romaine, leur lutte continuelle, l'importance des délibérations du sénat, les débats des tribunaux, la majesté de la tribune aux harangues, comme les mobiles et les instrumens de la grande éloquence. « Elle est comme le feu (dit-il) qui » a besoin d'alimens, que le mouvement allume, » et qui brille en embrâsant. C'est ce qui l'a » portée si haut dans l'ancienne république. Elle » a eu, de nos jours, tout ce que peut comporter » un gouvernement réglé, tranquille et heureux. » Mais elle a été bien plus redevable aux trou- » bles, et même à la licence de ces tems où tout » était, pour ainsi dire, pêle-mêle, et où n'ayant » point de modérateur unique, chaque orateur » avait de l'autorité en raison de ses moyens de » persuasion sur une multitude égarée; de-là, ces » lois multipliées, ces réputations populaires, ces » harangues des magistrats qui passaient la nuit » à la tribune, ces accusations contre les puis- » sances, ces inimitiés héréditaires dans les familles, » ces factions des grands, ces discordes continuelles » du sénat et du peuple, toutes choses qui rem- » plissaient la république d'agitations, mais qui » exerçaient l'éloquence, et lui offraient des mo- » biles puissans et de grands intérêts. »

Il est triste, sans doute, pour les amis des lettres, comme l'étaient les interlocuteurs de ce dialogue, d'être obligés d'avouer que ce qui trouble un Etat est ce qui favorise le plus l'éloquence; mais enfin c'est une vérité : telle est la nature des choses humaines ; et, comme il est dit dans la suite de cet écrit, la médecine ne serait pas un art, s'il n'y avait pas de maladies. L'éloquence peut servir les passions, mais il faut de l'éloquence pour les combattre; et l'on sait que le bien et le mal se confondent dans tout ce qui est de l'homme.

Au reste, sur ce tableau des désordres politiques de Rome, il ne faut pas croire qu'il y ait jamais eu dans cette ville, ni dans celle d'Athenes, rien de semblable à ce que nous avons vu pendant trop long-tems. L'art oratoire n'était pas exempt de dangers, mais il ne connaissait ni obstacles ni entraves. Les Gracches et Cicéron finirent par une mort violente, parce qu'un des partis qui se combattaient finit par écraser l'autre. Mais outre que ces accidens tragiques ont été très-rares, et sont de nature à ne devoir pas entrer dans les calculs de la prudence, et encore moins dans ceux du courage, nous voyons dans l'histoire qu'un certain ordre légal, toujours conservé dans toute nation policée, et une certaine décence de mœurs qui

ne fut jamais violée chez les anciens, laisserent en tout tems un champ libre au talent oratoire; au lieu que ce talent a dû disparaître parmi nous, quand la parole même a été interdite : il est à croire qu'elle ne peut plus l'être.

J'ai promis de répondre à d'autres difficultés que l'on m'a proposées par écrit, et je vais m'acquitter de cet engagement.

Je parlerai d'abord de ceux qui, rappellant les abus de l'éloquence, ont mis en question si elle faisait plus de bien que de mal, et s'il ne fallait pas la proscrire plutôt que l'encourager; et j'observerai qu'il ne faudrait jamais poser de ces questions absolument oiseuses et résolues d'avance, il y a long-tems, par ce principe bien connu de tous les hommes qui ont réfléchi, que l'abus possible des meilleures choses est un vice attaché à la nature humaine, et même que l'abus est d'autant plus dangereux, que la chose en elle-même est meilleure, suivant cet axiôme des anciens, *corruptio optimi pessima*. Ainsi, dans le moral, on a abusé de la religion, de la philosophie, de la liberté, de l'éloquence, toutes choses excellentes en elles-mêmes; ainsi, dans le physique, on abuse de la force, de la santé, de la beauté, toutes choses excellentes en elles-mêmes. Souvenons-nous de ce qu'a dit Rousseau, en commençant

son Emile : « Tout est bien, sortant des mains de » l'auteur des êtres : tout se dégrade et se dénature » entre les mains de l'homme. »

En effet, si vous y prenez garde, le mal n'est pas dans la chose : laissez-lui sa destination et sa mesure : tout sera bien. Le mal est dans l'homme qui abuse. Ainsi (pour appliquer le principe), la religion, c'est-à-dire, la communication entre le créateur et la créature qui lui doit hommage et reconnaissance, est non-seulement bonne en elle-même, mais le besoin universel de tous les peuples ; et il n'y en a pas une qui n'enseigne une bonne morale : l'abus est dans le prêtre, quand il est superstitieux, fanatique et ambitieux. La philosophie, qui n'est que la recherche du vrai, est une étude digne de l'homme : l'artifice ou l'orgueil du sophiste en font un abus détestable ; mais le mal est dans le sophiste. Qu'y a-t-il de plus précieux que la liberté, qui consiste à n'obéir qu'aux lois ? Et qu'y a-t-il de plus exécrable que l'hypocrisie démagogique, qui flatte une partie du peuple aux dépens de l'autre, pour les asservir et les dévorer toutes deux ? Mais le mal est dans les démagogues. Quoi de plus beau que le talent de la parole, qui donne à la raison et à la vérité toute la force dont elles sont susceptibles ? Tant pis pour qui le fait servir à l'erreur et au

mensonge. Mais en concluera-t-on qu'il faut que parmi les hommes il n'y ait plus ni religion, ni philosophie, ni autorité légale, ni instruction? Si la Providence eût permis qu'un si monstrueux délire eût existé une fois chez un peuple, ce ne pourrait être que pour faire voir, par les monstrueux effets qui en auraient résulté, ce qui doit arriver à l'homme quand il veut sortir de sa nature, quand il prétend anéantir ou créer, oubliant que l'un et l'autre lui est également impossible, et qu'il doit tendre sans cesse à régler et à mesurer ce qui est à jamais de l'homme, au lieu de vouloir refaire l'homme; et l'histoire et la philosophie profiteraient sans doute, pour l'instruction des races futures, de cette leçon terrible, donnée une fois à l'orgueil humain.

Que faut-il donc faire pour obvier, autant du moins qu'on le peut, à ces abus de ce qui est bon? D'abord renoncer à l'idée folle de détruire ou la chose ou l'abus : l'un et l'autre est également hors de notre pouvoir : ensuite diriger l'usage de la chose, de manière à ce que l'abus, nécessaire et inévitable, soit le moindre qu'il se pourra. La sagesse humaine ne va pas plus loin. Vous craignez l'abus de la religion : vous avez raison. Faites que le prêtre n'ait de pouvoir que sur le spirituel, et de richesses que pour les pauvres; ce qui a été pendant

plusieurs siecles peut encore être aujourd'hui. Vous craignez les abus de la liberté : elle en aura toujours; vous devez y compter; mais elle n'en aura que de très-supportables, si sous quelque prétexte que ce soit, vous ne permettez jamais l'arbitraire; si vous vous souvenez que le comble de l'extravagance est d'attenter à la liberté pour mieux l'établir; si l'autorité légale est rigoureusement conséquente dans ses actes, comme la logique dans ses procédés, c'est-à-dire, si le glaive ne frappe que quand la loi a parlé, et ne frappe jamais autrement. C'est au crime à menacer, parce qu'il tremble : l'autorité légale qui ne doit rien craindre, ne menace point : elle agit, dès que la loi a prononcé.

Quant aux abus de la philosophie et de l'éloquence; la source en est inépuisable : c'est à la raison de les combattre sans cesse : l'erreur et la raison se disputent le monde, depuis son origine; et cette lutte durera autant que le monde. Le partage de l'une et de l'autre a varié suivant les siecles. Le nôtre, qui s'était extrêmement vanté de ses lumieres, est parvenu en ce moment, il faut l'avouer, au *maximum* de la démence. Les extrêmes se touchent : qui sait si nous n'atteindrons pas au *maximum* de la raison? Cela dépend du gouvernement et de l'éducation, qui influent puissamment

sur les mœurs publiques, comme les mœurs publiques influent sur l'art de penser et de parler. Mais d'ailleurs on ne peut ni ordonner ni défendre d'être éloquent, comme on ne peut ni ordonner ni défendre de raisonner bien ou mal. On nous cite l'Aréopage qui avait interdit aux avocats les moyens oratoires. Je réponds que nous ne pouvons pas savoir à quel point une pareille défense était observée. Car où fixer précisément la limite qui sépare la simple discussion de l'éloquence ? Un de ceux qui m'ont écrit me demande si l'éloquence est autre chose que la raison elle-même ? Oui, assurément, sans quoi tout homme raisonnable serait orateur : l'éloquence est la raison armée ; et la raison a besoin d'armes : elle a tant d'ennemis ! Il prétend que la raison suffit pour conduire les hommes ; et il oublie que les hommes ont des passions, et que le but de l'éloquence est d'exciter les passions nobles contre les passions basses. Le méchant fait le contraire, je l'avoue ; mais vous ne pouvez pas plus empêcher l'un que l'autre. Au reste, j'ai peine à comprendre l'à-propos de cette question, soit en général, soit en particulier. En général, dans ce que nous connaissons des orateurs anciens ou modernes, le bon usage de l'éloquence l'emporte de beaucoup sur l'abus ; et pour ce qui

nous regarde depuis la révolution, s'il croit que l'éloquence est pour quelque chose dans la masse de nos maux, il est loin de la vérité. Mais si d'un autre côté, elle n'a pas fait, là où elle s'est rencontrée, tout le bien qu'elle pouvait faire; si elle n'a pas empêché tout le mal qu'ont fait la scélératesse et l'ignorance; c'est que l'éloquence seule ne suffit pas. Cicéron, s'il n'eût été qu'orateur, n'eût pas triomphé de Catilina. Il fut homme d'Etat ; il eut à-la-fois, et de la fermeté et de la politique; il mit dans ses actions et dans ses moyens la même énergie que dans ses paroles, et Rome fut sauvée.

L'article le plus important de nos dernieres discussions regarde la personne de Cicéron. Je ne prétends surement pas qu'il n'y ait aucun reproche à lui faire; mais tous les griefs articulés ici contre lui, sont si peu conformes à la vérité historique, que la meilleure maniere d'y répondre doit être un exposé clair et précis des faits véritables. Chacun pourra connaître alors facilement ce qu'on peut blâmer dans la conduite de Cicéron, ce qu'on peut excuser, ce qu'on doit louer : chacun sera dès-lors à portée de prononcer en connaissance de cause, et de fonder son jugement sur des résultats positifs. Cette courte discussion,

qui entre naturellement dans un cours de littérature, peut à-la-fois nous intéresser et nous instruire.

Il ne fallait pas dire que c'est à l'époque la plus éclatante de la vie de Cicéron, celle où il fut nommé pere de la patrie, *que commencent ses fautes et que sa gloire se ternit.* Depuis cette époque jusqu'à son exil, dans un intervalle de quatre années, je ne crois pas qu'il ait commis aucune *faute;* et celles qu'on lui attribue ici sont des suppositions gratuites.

Il ne fallait pas demander si un homme aussi habile que lui avait démêlé les vues ambitieuses de César : de moins clairvoyans que lui ne s'y trompaient pas : là-dessus tous les historiens sont d'accord. On demande ensuite *pourquoi il n'épia point ce jeune ambitieux, pourquoi il ne s'opposa point à ses prétentions?* Voyons donc si ce qu'il a fait n'était pas tout ce qu'il pouvait faire.

On paraît oublier ici que César n'était pas encore alors celui qui menaçait de plus près la liberté : c'était Pompée tout puissant dans Rome, Pompée qui aurait pu, au retour de la guerre de Mithridate, s'emparer sans obstacle de tout le pouvoir qu'avait eu Sylla. Il ne le voulut pas. Son ambition affectait le titre de premier citoyen

de Rome et redoutait celui de tyran ; il congédia son armée, et cette démarche le rendit d'abord l'idole du sénat et du peuple. Il n'avait contre lui que le parti républicain, ceux qu'on appellait *optimates*, mot qui répondait à l'expression grecque d'*aristocrates*. C'est pour nous un étrange blasphême ; mais en parlant des anciens, nous sommes obligés d'adopter leur langue et leurs idées. Parmi nous un *aristocrate* est un partisan d'une noblesse proscrite, et par conséquent un ennemi de notre *démocratie*. Chez les Romains, où le gouvernement était entre les mains d'un sénat permanent, quoique la souveraineté fût dans le peuple, chez les Romains qui avaient conservé le patriciat, quoique les Plébéïens fussent susceptibles de toutes les charges sans exception, les aristocrates étaient les amis et les soutiens de la constitution, les ennemis de toute puissance arbitraire, soit qu'on y parvînt en flattant le peuple comme Marius, soit qu'on s'en emparât en s'attachant au sénat comme Sylla. Les *optimates* étaient, au tems dont nous parlons, les meilleurs et les plus illustres citoyens de Rome, les Catulus, les Domitius, les Marcellus, les Hortensius, etc., et Cicéron à leur tête, depuis son consulat, quoiqu'il ne fût pas patricien. Mais Caton ne l'était pas non plus,

et je suis sûr que la plupart de ceux qui citent le plus souvent ces deux grands noms de Caton et de Brutus, seraient bien étonnés si on leur apprenait ce que du moins tout le monde doit savoir ici (1), que Caton et Brutus étaient les plus déterminés *aristocrates* qui aient jamais existé. La raison n'a pu que rire de pitié, de voir pendant long-tems des gens qui savaient à peine lire, vouloir jeter toutes les nations du monde dans un même moule politique, et injurier même celles qui prétendaient être libres et républicaines à leur maniere. On est enfin revenu, quoiqu'un peu tard, de cette démence inouie, qui malheureusement a été quelque chose de pis qu'un ridicule; on s'est apperçu que ceux qui avaient proclamé les *droits de l'homme*, devaient respecter ceux des peuples, qui tous ont le droit de se gouverner comme il leur plaît, et que s'il y a un moyen légitime d'influer sur les autres gouvernemens, c'est de donner dans le sien l'exemple de la sagesse et du bonheur.

Crassus, ennemi de Pompée, parce qu'il n'avait que des richesses à opposer à sa gloire, ne laissait

(1) Les Écoles Normales étaient composées de douze cents instituteurs de profession.

pas de balancer à un certain point son crédit par une opulence énorme, qui offrait tant de ressources dans une république corrompue, où tout était vénal. Leurs divisions troublaient un peu l'Etat, mais maintenaient du moins la liberté. César qui en savait plus qu'eux deux, César que sa haute naissance et ses grands talens faisaient déjà remarquer, et qui s'était rendu agréable à la multitude, par ses profusions et son popularisme, et qui s'était conduit dans son gouvernement d'Espagne de maniere à mériter un triomphe; César sentit qu'il avait besoin de ces deux hommes, qui lui étaient supérieurs par l'âge et le crédit, et il se rendit médiateur entre eux, pour s'en servir, les tromper et les renverser. Apprenons des historiens les motifs qu'il employa auprès d'eux. « *Que faites-vous* (leur disait-il) *par vos dissen-* » *tions éternelles*, *si ce n'est d'augmenter la puis-* » *sance de Cicéron et de Caton? Liguons-nous* » *ensemble: nous subjuguerons tout*, *nous ferons* » *disparaître toute autre autorité*, *et nous serons* » *seuls maîtres de la république.* »

Cicéron en effet depuis son consulat avait dans le gouvernement une influence assez prépondérante pour que Pompée lui-même en fût jaloux. Les détracteurs de Cicéron, c'est-à-dire, les restes impurs

impurs de la conspiration de Catilina, tous ceux qui en avaient été les fauteurs secrets, en un mot tous les mauvais citoyens traitaient de tyrannie cette autorité que Cicéron ne devait qu'à ses talens, à ses vertus, à ses services, et dont l'exercice était toujours légal; et remarquons en passant que les méchans traitent toujours la loi de tyrannie, et ne donnent jamais le nom de liberté qu'à l'anarchie, parce que sous le regne de la loi, ils ont tout à craindre, et dans l'anarchie tout à gagner. Il semblerait qu'on ne dût plus se laisser prendre à des pieges connus depuis tant de siecles, et que l'application de ces vieilles vérités dût être un sûr préservatif contre des abus si grossiers. Mais la plupart des gouvernés ignorent ces vérités; la plupart des gouvernans manquent de courage pour les appliquer; et c'est ainsi que se vérifie le mot de Fontenelle, que *les sottises des peres sont perdues pour les enfans.*

Cicéron et Caton virent venir le coup, et réunirent leurs efforts pour s'y opposer. Cicéron surtout qui aimait Pompée, et dont Pompée faisait profession d'être l'ami, n'oublia rien pour lui ouvrir les yeux sur la politique de César, et sur les suites funestes qu'elle pouvait avoir, si Pompée et Crassus s'unissaient à lui pour le porter

au consulat. Pompée ne voulut rien entendre : cet homme qui n'eut rien dans un haut degré, si ce n'est les talens militaires, trop exaltés d'abord en lui, parce que sa fortune fut encore au-dessus, trop rabaissés ensuite, parce qu'elle l'abandonna devant César qui était supérieur à tout; cet homme plein de petites passions qui lui faisaient oublier de grands intérêts, dissimulé sans être fin, et toujours dupe de sa vanité infiniment plus que Cicéron, à qui peut-être on ne l'a tant reprochée que parce qu'elle se mêlait en lui à l'amour de la véritable gloire; Pompée ne vit que l'assurance de ne plus trouver d'obstacles à ses volontés, et repoussa toute idée de danger par la confiance présomptueuse d'être toujours à portée d'arrêter César quand il le voudrait. Ainsi se forma le premier triumvirat : on sait quelles en furent les suites. Pompée ne pardonna pas à Cicéron d'avoir voulu l'empêcher : César lui en sut très-mauvais gré. Devenu consul, il fit passer, avec l'appui de Pompée et des tribuns, les lois les plus pernicieuses, et obtint enfin ce qu'il desirait comme le grand moyen de domination, le commandement d'une armée dans une province à conquérir, dans les Gaules. Tous deux abandonnerent aux fureurs du tribun Clodius, Cicéron qu'ils voulaient

absolument éloigner de Rome, ainsi que Caton, pour y dominer sans résistance. Cicéron alla en exil, pour ne pas exciter une guerre civile, et n'ayant point de prétexte contre Caton, ils s'en défirent en lui donnant le gouvernement de l'île de Chypre.

Qu'on nous dise maintenant que Cicéron *devait éclater*, *tonner*, *sonner le tocsin dans Rome*, etc.; cela prouve seulement qu'on ne connaît pas assez les mœurs de Rome et l'histoire. Quelques observations en donneront une plus juste idée. Il faut se souvenir qu'à Rome tous les grands pouvoirs, tous les moyens d'action étaient dans les magistratures, dans l'usage ou l'abus plus ou moins étendu que l'on pouvait faire d'une autorité qui n'avait de frein que le danger d'être mis en jugement, en sortant de charge; danger que ces magistratures même mettaient souvent en état de prévenir. Tout se faisait donc par des formes légales, si ce n'est quand on recourait ouvertement aux armes; ce qui depuis Sylla n'arriva que lorsque César passa le Rubicon. On nous dit: *que faisait Cicéron, quand César se perpétuait dans son commandement, au mépris des lois?* Point du tout: ce n'est pas *au mépris des lois*. C'est en vertu des lois, en vertu d'un décret rendu par le sénat, et

soutenu par les tribuns et par Pompée, que César se fit renouveller pour cinq ans le commandement dans les Gaules. Et que pouvait faire Cicéron contre l'autorité du sénat et du peuple? Son accusateur a l'air de croire qu'il en était de Rome comme de la petite république d'Athenes, où le peuple peu nombreux traitait par lui-même toutes les grandes affaires, où le crieur public disait au nom du peuple, qui veut parler? Il a l'air de croire en conséquence que Cicéron pouvait faire avec la parole tout ce qu'a fait Démosthene. Nullement : à Rome, tout était subordonné aux magistrats. Au sénat, tout dépendait primitivement des consuls; dans l'assemblée du peuple, tout dépendait des tribuns. Ces magistrats pouvaient convoquer ou dissoudre à leur gré les assemblées : les tribuns particulierement pouvaient empêcher qui que ce fût de parler au peuple, sans leur permission : c'était un des droits de leur charge. Ainsi quand les triumvirs étaient assurés des consuls et des tribuns (et ils en avaient les moyens), rien ne pouvait leur résister. Caton voulut une fois s'opposer à une loi de César, alors consul : César qui était à la tribune aux harangues avec les tribuns, fit conduire Caton en prison. Il y a plus : les consuls et les tribuns étaient les maîtres de suspendre toute

espece d'assemblée, et par conséquent toute élection de magistrats. C'est ce qui arriva quand Pompée voulut forcer les Romains à le nommer dictateur. La faction dont il disposait arrêta toute élection, et l'on finit par le nommer seul consul; ce qui était sans exemple, et ce que Caton lui-même approuva, parce qu'un gouvernement irrégulier, disait-il, valait encore mieux que l'anarchie.

Vous concevez maintenant que l'éloquence et la vertu même ne pouvait pas tout faire, et qu'il fallait de la politique. Quelle était celle de Cicéron? de balancer et de contenir, les uns par les autres, ces citoyens ambitieux qui se disputaient le pouvoir; et certes il n'y avait rien de mieux à faire. Il connaissait parfaitement Pompée et César; il vit bien que ce dernier voulait aller plus loin que l'autre; que l'un voulait dominer dans la république sans la renverser, mais que l'autre foulerait aux pieds toutes les lois, et voulait décidément régner. Il resta donc attaché constamment à Pompée, quoiqu'il eût beaucoup à s'en plaindre. Il ne cessa de le mettre en garde contre l'ambition de César; il prévit parfaitement tout ce qui arriverait, jugea parfaitement les hommes et les choses; ses lettres que nous avons en font foi. Quand César eut levé le masque et passé le Rubicon, Cicéron ne *fléchit* point *le genou devant l'idole*, comme on le lui

reproche ici. Il s'en faut de tout : voici ce qui se passa.

Convaincu que la guerre civile finirait par donner un maître à Rome, il avait tout fait pour prévenir la rupture entre César et Pompée, comme il avait tout fait auparavant pour empêcher leur coalition. En effet le triumvirat laissait du moins une apparence de gouvernement légal et républicain ; et la guerre civile devait infailliblement amener le pouvoir absolu. Quand les maux sont inévitables, la prudence ne peut que choisir le moindre. *Minima de malis* est sa devise. La jactance et l'imprévoyance de Pompée, également insensées, avaient tout perdu. Il se vit obligé de quitter en fugitif Rome et l'Italie ; et pourtant l'autorité légale était de son côté, et tous les républicains le suivirent en le condamnant. Cette époque est une de celles qui ont attiré le plus de reproches à Cicéron, sur les irrésolutions dont ses lettres nous ont rendus confidens avec Atticus. Je ne crois pas qu'ils soient fondés ; car l'irrésolution n'est pas toujours de la faiblesse. Cicéron n'hésitait pas sur le parti qu'il devait prendre ; mais il eût voulu le prendre le plus tard possible, parce qu'il en prévoyait l'issue. Il apprécie les deux partis en deux mots : *d'un côté* (dit-il) *sont tous les droits ; de l'autre toutes les forces.* César qui affectait autant

de modération que Pompée affectait d'orgueil, faisait des propositions de paix assez plausibles, et Cicéron eût desiré qu'on s'y prêtât; mais Pompée ne voulait rien entendre. César avançait toujours vers Rome, et se proposait de convoquer ce qui était resté dans la ville de sénateurs et de magistrats, afin de donner à sa cause cette apparence de légalité, toujours si importante dans les mœurs romaines. Il se détourne de sa route, et va, suivi de quatre ou cinq cents hommes, demander à souper à Cicéron, retiré dans une de ses maisons de campagne. Vous allez juger par cette visite et par le résultat qu'elle eut, de quelle haute considération jouissait Cicéron, sans autre puissance que celle de son nom, de ses talens, de ses vertus, et en même tems si cette faiblesse dont on l'accuse alla jamais jusqu'au sacrifice de ses devoirs. César qui lui rendait plus de justice que nous, n'essaya même pas de l'engager dans son parti; il se bornait à lui demander de garder la neutralité, qui convenait (disait-il) à l'âge et à la dignité d'un homme tel que lui, seul en état de se rendre médiateur entre les deux partis, s'il y avait lieu à un accommodement. Il promettait d'en faire les ouvertures au sénat, et pressait Cicéron de s'y trouver. *Mais si j'y vais*, dit l'orateur, *me sera-t-il permis de dire ma pensée?* — *Sans doute.* Alors

Cicéron énonça un avis directement contraire aux vues de César. Celui-ci s'écrie : *voilà précisément ce que je ne veux pas qu'on dise. Je n'irai donc pas au sénat*, reprend froidement Cicéron, *car je n'y saurais dire autre chose.* César répliqua aigrement et même avec menace; tous deux se quitterent fort mécontens l'un de l'autre, et peu de jours après, Cicéron se rendit au camp de Pompée.

Que ceux qui le taxent de faiblesse se supposent eux-mêmes dans une pareille conférence avec César, et qu'ils n'oublient pas son cortege, qui, au rapport de Cicéron et des historiens, faisait frémir. Il était tel que peut-être on eût excusé celui qui en aurait eu quelque effroi. Cicéron en eut horreur, et conclut qu'il vallait encore mieux être vaincu avec Pompée que de vaincre avec ces gens-là.

Passons à ce qui suivit la journée de Pharsale, et d'abord écoutons l'accusateur, qui s'écrie : « *Vous viviez, Cassius et Brutus, et vous viviez pour Rome; vous aviez reçu la vie du tyran, mais la mort était le prix dont vous vouliez payer son odieux bienfait.* »

Ne croirait-on pas sur ces expressions, que Brutus et Cassius ne s'étaient résolus à vivre que pour tuer César? nullement. Ouvrez l'histoire, et vous verrez que tous deux s'étaient empressés de se réconcilier avec lui de très-bonne foi, que tous

deux étaient au rang de ses amis et particulierement Brutus; que tous deux lui avaient écrit après la défaite de Pharsale *pour prendre ses ordres* et se rendre auprès de lui; que Brutus même pressa beaucoup Cicéron, pour en faire autant : celui-ci du moins attendit que César lui écrivit le premier. Rien de tout cela ne doit nous étonner. Aucun d'eux ne désespérait encore de la chose publique, et tous voulaient voir comment César userait de sa victoire. On n'avait pas oublié l'abdication de Sylla : César était capable de faire plus. Sa conduite dans les premiers momens fut si magnanime, qu'elle dut relever toutes les espérances. Brutus et Cassius s'y livrerent plus que personne; ils ne quittaient presque point le dictateur. Ils en reçurent toutes sortes de bienfaits, et jouirent d'un grand crédit auprès de lui. Cicéron, que l'âge et l'expérience rendaient plus défiant, s'était renfermé chez lui, et n'alla qu'une fois chez César pour rendre service à un ami. La foule était si grande qu'on fit attendre Cicéron quelque tems dans une antichambre. César sortit un moment, l'apperçut, lui fit des excuses, et rentrant chez lui, dit ces paroles très-remarquables : *comment essayez-vous de me persuader que ma puissance est agréable aux Romains, quand je vois un consulaire tel que Cicéron, que l'on fait attendre dans mes anti-chambres?* Dans

les assemblées du sénat, il garda un profond silence, jusqu'à l'affaire de Marcellus. Qu'on reproche ici à Cicéron, comme *la derniere des bassesses*, d'avoir partagé en cette occasion la sensibilité et la reconnaissance du sénat, et d'avoir prodigué les louanges *au tyran :* voici ma réponse.

Jugeons toujours les choses à leur place ; voyons les tems, les mœurs et les hommes. Pour accuser Cicéron, il faut ou condamner ici le sénat entier, sans excepter ceux qu'on nous oppose sans cesse, Brutus et Cassius, ou pouvoir citer quelqu'un dont la conduite fît un contraste avec celle de Cicéron; car enfin puisqu'il y avait des républicains, et entre autres les soixante sénateurs qui conspirerent quelque tems après ; pourquoi ne s'en serait-il pas trouvé un seul qui se conduisît autrement que Cicéron ? pourquoi au contraire en fit-il beaucoup moins que tous les autres, comme le prouve le détail de cette séance qui nous a été conservé ? C'est que nous confondons tout, faute d'attention. La maniere dont César se comporta ce jour-là, à l'égard du plus déterminé républicain et de son plus mortel ennemi, Marcellus, dont il accorda le retour aux instances et aux supplications du sénat, enchanta tous les esprits, et confirma l'opinion où l'on était encore, que César pouvait être assez grand pour rétablir la république. Cicéron

sensible également et comme citoyen et comme ami, ne se défendit pas de cet enthousiasme général. Il rompit pour la premiere fois le silence; il loua non pas *le tyran*, puisqu'il faut le dire, mais César, mais un grand homme; ce titre n'était pas contesté; l'autre était encore douteux, et César n'exerçait qu'une magistrature légale. Et pourquoi donc Cicéron n'aurait-il pas remercié et loué César, quand le sénat entier avait demandé et obtenu le retour de Marcellus? C'est ici qu'il faut répondre sur le motif de *l'amitié*, que l'accusateur rejette entierement. Sans doute elle ne peut jamais autoriser ni un crime, ni une bassesse. Mais d'abord, il est clair que dans les idées et les mœurs de ce tems-là, nul ne se croyait avili en adressant des prieres et des remercîmens au premier magistrat de Rome : on sait jusqu'où l'on descendait quelquefois en ce genre et sans rougir, devant les juges. Je n'examine point ici ces mœurs; ce n'est pas la question; j'en rends un compte fidele, et personne n'ignore que partout les actions des particuliers sont jugées en raison des mœurs publiques. J'ajoute que les devoirs de l'amitié allaient chez les Romains beaucoup plus loin que parmi nous; et quelque opinion qu'on puisse en avoir, il est constant qu'il faut juger un romain sur les mœurs de son pays.

A présent voulez-vous voir dans ce même remercîment pour Marcellus, la preuve des intentions et des espérances de Cicéron? voulez-vous voir de quel ton il parle au vainqueur de Pharsale, et au maître du monde? Relisez un morceau de cette harangue, sur laquelle heureusement le tems n'a point passé l'éponge de l'oubli; et dans ce morceau sublime vous verrez que l'orateur dit au héros en propres termes, qu'il n'a rien fait de vraiment grand, s'il ne rétablit pas la liberté publique sur des fondemens solides (1). Est-ce là le langage d'un esclave et d'un adulateur? Jusqu'à ce qu'on me cite quelqu'un qui ait parlé ainsi à César, on me permettra d'admirer Cicéron. Je sais qu'il donne à la vérité des formes douces et attirantes; mais quand on veut rappeller à la véritable gloire un homme que l'on en croit digne, doit-on se servir de paroles dures? Voltaire dont on a cité des vers sur lesquels je vais m'expliquer tout-à-l'heure, en a fait d'autres où il semble avoir deviné l'ame et les intentions de Cicéron : c'est dans la tragédie de Rome sauvée, où Cicéron dit à Caton, qui voudrait que l'on traitât César comme Catilina :

Apprends à distinguer l'ambitieux du traître :
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.

(1) Voyez ce morceau dans le chapitre précédent.

Un courage indompté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné des exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples;
Et Catilina même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Cicéron se trompa dans son espoir: tous les autres se tromperent. Pourquoi l'accuser seul? C'est après cette séance, où le sénat avait paru si satisfait de la déférence de César et de ses dispositions pour la république, que Cicéron écrivait à Atticus, qu'il commençait à espérer pour elle, puisqu'elle avait paru reprendre quelque chose de son ancienne dignité. Ce fut alors qu'il parla pour Ligarius et Déjotarus, et il était impossible qu'il s'en dispensât. Qu'aurait-on dit de lui, s'il eût refusé de parler pour un ami et pour un client, quand César paraissait s'étudier à lui complaire, et pour me servir des termes d'Atticus, semblait courtiser Cicéron? Mais quel fut donc le moment où ces espérances s'évanouirent, et où se forma la conspiration? Tous les historiens sont d'accord là-dessus: c'est lorsque César enivré de sa fortune, fit rendre ou du moins accepta des décrets honorifiques qui allerent bientôt jusqu'à la plus basse adulation, quand il permit que sa statue fût portée avec celles des dieux, quand il blessa la fierté du sénat, en

ne se levant pas devant une députation de cette compagnie, enfin quand il eut laissé appercevoir ses prétentions à la royauté, le jour qu'Antoine eut la lâcheté de vouloir essayer le diadême sur son front : dès ce moment sa mort fut résolue. Des billets adressés à Brutus lui avaient déjà rappellé ce que Rome attendait d'un homme de son nom, et ce fut Cassius qui le determina. Comment l'accusateur de Cicéron peut-il dire que s'il ne fut pas du complot, c'est que ses complaisances pour le dictateur le leur avaient rendu suspect? Comment sur un pareil motif, Brutus et Cassius auraient-ils pu suspecter ou méconnaître le républicanisme de Cicéron, sans s'accuser eux-mêmes, puisque leur conduite avait été beaucoup moins réservée que la sienne? Depuis que César avait laissé voir en lui un tyran, les sentimens de Cicéron furent très-connus; la liberté de ses discours allarma ses amis, et l'on sut que César en était offensé. Cicéron avait tout récemment publié un éloge de Caton, l'homme que le tyran haïssait le plus; cet éloge fit la sensation la plus vive, et César crut devoir y répondre, par un écrit intitulé *l'Anti-Caton.* Les vers d'une tragédie (1) où l'on fait parler Brutus, ne sont nullement une autorité

(1) La Mort de César.

contre Cicéron. Brutus en effet lui sut très-mauvais gré dans la suite, de ses liaisons avec le jeune Octave ; mais au tems dont nous parlons, il était fort attaché à Cicéron. On croit avec raison que si les conjurés ne le mirent pas dans leur secret, c'est qu'il ne leur parut pas qu'un homme de son âge (et il avait soixante-quatre ans) fût propre pour un coup de main, et qu'ils craignirent ou que la timidité d'un vieillard ne nuisît à la vigueur de leurs mesures, ou que son expérience ne le mît naturellement à la tête d'une entreprise dont ils ne voulaient pas lui laisser l'honneur.

Au reste, ceux qui voudront approfondir tous ces détails, n'ont qu'à lire le précieux recueil de sa correspondance avec Atticus : on y voit son ame à nu : on pourra juger si ses vertus ne l'emportaient pas sur ses faiblesses. Il se les reproche plus séverement que personne, celles du moins qui touchent à la chose publique ; car pour ce qui est de son abattement dans l'exil, et de son excessive douleur de la mort de sa fille, il ne veut pas se rendre sur ces deux articles, et oppose sa sensibilité à tous les reproches ; ce qui n'empêche pas que je ne sois de l'avis de ses contemporains, qui penserent avec raison que les sentimens les plus justes ont leur mesure ; et que rien ne doit

ôter à l'homme le courage qui sied à l'homme. Je condamne aussi avec eux et avec lui-même les complaisances que lui arracha la funeste amitié de Pompée, qui le compromit plus d'une fois, surtout lorsqu'elle l'engagea à défendre en justice deux hommes aussi méchans que Gabinius et Vatinius, que dans plusieurs de ses harangues il avait couverts d'opprobres.

Il reste à le justifier sur le jeune Octave, et c'est ce qui sera le plus facile et le plus court. Je n'ai besoin que de la vérité historique, que l'accusateur a violée à toutes les lignes d'une maniere vraiment étrange. Il fait mourir Brutus et Cassius avant Cicéron, et la guerre n'était pas même commencée, quand ce grand homme fut la premiere victime du glaive triumviral. Il le fait *tranquille spectateur des grands débats qui suivirent la mort de César*, et il y fut le premier acteur, le plus ferme appui de la liberté, l'ame du sénat, et le plus terrible ennemi d'Antoine. C'est-là qu'il redevint ce qu'il avait été contre Catilina, et que ses derniers travaux, couronnant une vie glorieuse, furent couronnés par une belle mort.

Je conclus en affirmant, l'histoire à la main, que Cicéron, quoiqu'en général la politique ait dominé dans

dans son caractere plus que l'énergie, quoique sa conduite ait offert des inégalités, n'a jamais trahi un moment la cause publique; et sans vouloir répéter ici tous les éloges que les anciens lui ont prodigués en prose et en vers sur ses vertus patriotiques, je m'en tiendrai au témoignage d'un homme qui ne pouvait pas être soupçonné de flatter la mémoire d'un républicain, dont la mort devait le faire rougir. Ce même Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, surprit un jour son petit-fils Drusus, lisant les ouvrages de Cicéron. Le jeune homme voulut cacher le livre sous sa robe, craignant de faire mal sa cour à César en lisant les écrits d'un républicain. *Lisez-le*, mon fils, lui dit Auguste : *c'était un beau génie et un excellent citoyen, qui aimait bien sa patrie.*

Vous avez dû voir qu'une des sources les plus fécondes de ces préventions aujourd'hui si communes contre tant de grands hommes, et de cet esprit détracteur que l'on signale contre eux, comme à l'envi, c'est une ignorance de l'histoire qui prouve combien toute espece d'étude est négligée et toute espece d'instruction devenue rare. Il en résulte souvent des conséquences bien autrement graves que celles que je viens de relever, puisqu'à tout moment l'erreur et le mensonge sont cités comme

des autorités, et dans des occasions de la plus haute importance. Ce même Cicéron dont nous venons de nous occuper, m'en rappelle un exemple aussi déplorable que honteux. Lorsqu'il s'agissait d'établir ces tribunaux sanguinaires que l'on déteste aujourd'hui tout haut, depuis qu'on les a vus tomber, mais qu'alors on osait à peine censurer, qui croirait que, sur quelques représentations qui s'élevèrent contre ce code inoui qui permettait de condamner sans preuves, un membre de la Convention cita du ton le plus imposant la conduite de Cicéron dans le jugement des complices de Catilina? « Cicéron, s'écriait-il, eut-il besoin » de preuves pour envoyer à la mort Catilina » et ses complices? »

Je veux croire que si personne ne releva cette grossiere imposture, c'est qu'on n'osait pas même démentir les tyrans sur un fait historique aussi connu que celui-là devait l'être; et pourtant j'ai vu depuis cette même fausseté répétée dans des écrits qui n'étaient pas voués au mensonge. C'est un des motifs qui m'engagerent à répéter aussi devant des hommes faits, ce que savent au college des écoliers de douze ans; que jamais la conviction juridique n'a pu aller plus loin que dans l'affaire dont il s'agit, puisque le sénat romain prononça

sur la signature et l'aveu des conjurés. Pour ce qui est de Catilina lui-même, qui ne fut jamais mis en jugement, et qui périt les armes à la main; l'erreur au moins est indifférente, et je n'en parlerais même pas, si tout-à-l'heure encore on n'avait pas entendu parler dans la Convention de *l'échafaud* de Catilina.

Mais ceci me ramene au dernier engagement que j'ai pris de tirer de Cicéron, comme j'ai fait de Démosthene, quelques rapprochemens des exemples anciens avec ceux de la tyrannie, heureusement enfin abattue. Ceux qui observent la théorie du crime dans tous les tems et dans tous les pays, et qui surmontent le dégoût de cette pénible étude, en faveur de l'utilité dont elle peut être pour connaître et traiter les maladies morales et politiques, comme la médecine interroge les poisons et jusqu'aux excrémens pour y chercher des remedes aux maladies du corps; ceux-là remarqueront quelques rapprochemens sensibles entre les moyens de rapine et d'oppression que tira Verrès de la guerre des pirates, et ceux que la guerre de la Vendée a fournis si long-tems aux tyrans de la France. Il est vrai que Verrès n'avait du moins aucune part à cette piraterie maritime qui existait long-tems avant lui, qu'il ne l'avait ni

exictée ni entretenue, non plus que celle de Spartacus, dont les faibles restes servirent aussi de prétextes à ses cruautés. Mais au lieu d'employer la force publique qu'il avait entre les mains, à combattre et repousser les corsaires, il prit pour lui l'argent de l'Etat, dépouilla ses défenseurs, et après les avoir mis hors d'état d'agir, les assassina juridiquement de peur qu'ils ne déposassent contre lui. Notre histoire dira aussi que dans cette abominable guerre de la Vendée, qui n'a existé que parce qu'on l'a voulu, dans cette guerre qu'on a soigneusement nourrie, parce qu'elle servait à tout, nos tyrans ne choisirent gueres pour commandans que des complices; qu'ils les envoyerent moins pour combattre des ennemis armés, què pour piller et massacrer nos concitoyens fideles et paisibles. Nous avons lu dans les Verrines que le proconsul romain, qui avait juré une *guerre à mort* aux négocians, faisait arrêter tous les commerçans riches et tous les commandans de navires, qui apportaient des denrées dans les ports de Sicile, et qu'il confisquait leurs marchandises, parce qu'ils étaient, (disait-il), du parti des esclaves fugitifs, et qu'ils leur avaient fourni des vivres; qu'il fit même périr une foule de ces innocens, éloigna des côtes de sa province tous les marchands épouvantés du bruit

de ses fureurs, mit la famine sur sa flotte, et l'aurait mise dans sa province, s'il l'eût gouvernée plus long-tems ; et c'est ainsi que parmi nous, l'opulent commerce de Lyon, de Nantes, de Bordeaux, de Marseille, etc. qui faisait envie au reste de l'Europe, a été anéanti par ceux qui avaient proscrit le *négociantisme*, crime aussi nouveau que le terme, et le seul crime de ces hommes laborieusement utiles, dont l'active industrie approvisionne un empire, qui généralement ne peuvent s'enrichir qu'en faisant du bien, ne peuvent établir leur crédit que par une réputation de probité; ne peuvent gagner qu'en raison de ce qu'ils risquent, dont la profession et les talens sont honorés partout, encouragés partout où l'on a les premieres notions de gouvernement; qui d'ailleurs sont naturellement les premiers amis de la liberté et des lois, puisque la liberté et les lois sont les premiers appuis de leur commerce et de leurs travaux; enfin qui dans tous les tems et chez toutes les nations ont été mis par la philosophie au nombre des bienfaiteurs du genre humain.

Cicéron n'a pas dédaigné de faire mention d'un Sestius, d'un geolier des prisons de Verrès, d'un des derniers satellites du préteur; et pourquoi? C'est qu'il savait que le caractere des commandans

devient celui des subalternes, et qu'on peut juger des uns par les autres. Il y a dans l'esprit de tyrannie une bassesse naturelle, une abjection particuliere qui peut dépraver jusqu'aux bourreaux ; et un homme qui n'aurait vu que nos échafauds et nos prisons, aurait pu juger alors de notre gouvernement. Mais Cicéron ne parle que d'un Sestius ; et nous en avons eu des milliers, dont l'histoire ne dédaignera pas non plus de faire mention ; et combien ils ont surpassé Sestius ! Ce misérable rançonnait l'infortune, il est vrai ; il faisait payer la sépulture, et ce genre de commerce était interdit à nos Sestius, puisqu'il n'y avait plus même de sépulture parmi nous ; mais on ne nous dit point qu'il se fit un devoir et un plaisir d'insulter à tout moment le sexe, la vieillesse, le besoin, la maladie, l'agonie, les cadavres.... Que de détails affreux que je ne fais qu'indiquer à vos souvenirs et à vos réflexions ! Ici je n'en dois pas faire davantage, et je connais la mesure de mes fonctions et de mes paroles. Mais ces détails ne seront pas perdus pour l'instruction de la postérité. Non, ils ne le seront pas : j'en jure (1) par l'humanité

(1) On croira sans peine que ce n'est pas par amour-propre que je rappelle ici les acclamations multipliées qui suivirent

outragée, comme elle ne l'avait été jamais; et si la nature a donné quelque force à mes crayons, si un profond sentiment des droits de l'homme peut suppléer à ce qui manque au talent, tous ces traits toujours divers et toujours les mêmes, épars jusqu'ici dans quelques feuilles accusatrices, seront rassemblés et coloriés pour en former un tableau d'horreur et de vérité, où les yeux ne s'arrêteront pas sans laisser tomber quelques larmes. Ces larmes ne seront pas inutiles : montrer tout ce qu'a pu faire l'immoralité populairement érigée en principe dans un langage nouveau, c'est avertir l'homme de ne jamais dénaturer les expressions de la morale, sous peine de tout dénaturer à-la-fois. Quelle leçon contre les brigands et les oppresseurs, qui ont fait de ce travestissement monstrueux, une arme si terrible, grace à l'ignorance et aux vices de la multitude! Et c'est bien en vain qu'ils prétendraient arrêter la main capable de les présenter au monde entier dans toute leur épouvantable difformité. Le glaive même des assassins viendrait trop tard : le tableau déjà tracé repose dans l'ombre

ce serment prononcé aux Écoles Normales et au Lycée. De l'amour-propre, bon Dieu! dans un pareil sujet! j'attestais l'humanité, et l'humanité me répondait.

en attendant le jour de toutes les vérités ; et si le peintre n'est pas à l'abri de leurs coups, l'ouvrage est à l'abri de leurs atteintes.

Vous avez applaudi avec transport, dans le beau plaidoyer pour Archias, le magnifique éloge des lettres et des arts, digne du sujet et de Cicéron ; et vos applaudissemens étaient une sorte d'hommage expiatoire que vous leur rendiez, après le regne de l'ignorance et de la barbarie. Mais quand Cicéron, dix-huit siecles avant le nôtre, parlait avec tant d'intérêt et d'élévation, de ce respect universel pour les talens de l'esprit, comme d'un caractere naturel à toutes les nations policées, quand il citait la poésie en particulier comme l'objet d'une espece de consécration, même chez des peuples barbares, quand le monde entier attestait la vérité de ses paroles ; si on lui eût dit qu'au bout d'une longue suite de siecles, et dans un tems où cette lumiere des arts, alors renfermée chez les Grecs et les Romains, se serait répandue dans l'Europe entiere, ces mêmes arts, ces mêmes talens, chez une nation qui en aurait porté le goût et la perfection plus loin qu'aucune autre, seraient solemnellement déclarés un titre de proscription, dévoués à l'opprobre, aux fers, aux supplices, leurs monumens foulés aux pieds, traînés

dans la boue, mutilés par le fer, livrés aux flammes, dans toute l'étendue d'un grand empire, sans la moindre réclamation; qu'aurait-il pensé de cette prophétie? Ne l'eût-il pas regardée comme une chimere qui ne pouvait jamais se réaliser, à moins que des extrémités du globe il n'arrivât quelque horde sauvage et dévastatrice, qui mît tout à feu et à sang chez cette nation subjuguée, ou que la colere du ciel ne la frappât toute entiere d'un noir esprit de vertige, d'un délire atroce, dernier terme de la dégradation de l'espece, et avant-coureur de sa destruction? Et si on lui eût dit encore que ces extravagantes horreurs se commettraient au nom de la *philosophie*, au nom de la *liberté*, au nom de l'*égalité*, au nom de l'*humanité*, au nom des *droits de l'homme*; ne se serait-il pas tenu plus que jamais à cette seconde supposition d'une démence absolue et d'une punition divine, comme à la seule qui pût expliquer ce bouleversement inoui de toutes les idées humaines?

Nous l'avons vu!... et peu d'années auparavant, nous étions aussi loin de le prévoir et de l'imaginer que Cicéron lui-même, il y a près de deux mille ans. Nous l'avons vu!... et nous nous demandons encore s'il est bien vrai que nous

l'ayons vu : que sera-ce de la postérité? Nous savons aujourd'hui que dans les pays étrangers on a d'abord refusé toute croyance à ce que l'on racontait de nous; qu'on imagina, non sans vraisemblance, que ces récits incroyables étaient semés par les plus furieux ennemis de la France; et c'étaient bien eux en effet qui avaient inventé, non pas les récits, mais les crimes. Il a bien fallu se rendre enfin à la quantité, à l'uniformité, à l'authenticité des témoignages : ils étaient malheureusement pour nous trop publics : il en sera de même des âges suivans : l'incrédulité la plus déterminée ne pourra former le moindre doute, quand on verra tous les crimes revêtus de l'appareil des formes légales, dont les monumens originaux sont trop nombreux pour périr jamais; quand on lira les actes publics de toutes les autorités quelconques, les discours, légalement imprimés, de tous les agens du pouvoir, depuis ceux qui s'appellaient les *représentans du peuple*, jusqu'aux derniers bandits des *sociétés populaires;* quand on lira seulement ces paroles que je transcris textuellement d'une lettre écrite à la Convention par un de ses membres et consignée dans les bulletins, datée d'une des villes jadis les plus florissantes de la France, et qui n'est plus qu'un monceau de ruines :

« l'esprit public est remonté dans ce département, les » savans, les beaux esprits, les plumes élégantes ne » sont plus ; » quand on lira la réponse d'un autre de ces *représentans*, solemnellement attestée par une administration toute entiere, qui avouait qu'elle n'avait fait arrêter personne, parce qu'elle n'avait trouvé personne de *suspect :* « Eh quoi ! » vous n'avez donc chez vous *ni propriétaires, ni » hommes instruits ?* »

Le travail de l'historien sera donc d'une espece toute nouvelle : ordinairement il consiste à établir la vérité des faits, quand ils sortent un peu de l'ordre commun, ou que les circonstances en ont été peu connues ou mal exposées. Ici la difficulté sera de fonder la vraisemblance, malgré la plus éclatante publicité, et malgré le nombre et la clarté des témoignages. On n'y parviendra que par un esprit d'observation, propre à marquer l'enchaînement et la progression des causes et des effets, et capable de remonter jusqu'au premier principe, sans lequel encore on ne pourrait rien expliquer.

Vous avez vu enfin avec quel plaisir Cicéron s'abandonne à l'encourageante idée, à la consolante perspective d'un avenir; avec quel ravissement il embrasse cette immortalité qui appartient

à l'être qui pense ; et il est tout simple qu'une ame telle que la sienne, telle que celle d'un Platon, d'un Socrate, d'un Marc-Aurele (car je ne veux citer que des payens) ne cherche pas à démentir le sentiment intime de son excellence, l'instinct de sa grande destination ; et que de la nuit même de sa demeure terrestre, elle s'avance, à la clarté des idées morales et divines, jusques dans l'avenir immense et dans les années éternelles. Celui qui n'a pas déshonoré son origine et son espece, ne cherche pas un terme à son existence ; celui qui ne craint pas les regards du ciel, ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais. Mais pourquoi l'athéisme a-t-il fait en peu de tems de si affreux ravages, et devient-il un symbole de croyance, même pour l'ignorance la plus grossiere ? Auparavant du moins la plupart des athées ne l'étaient gueres qu'en paroles ; et la conviction, si elle existait chez des hommes instruits, n'était qu'un de ces traits de folie particuliere, dont une tête d'ailleurs raisonnable peut devenir susceptible à force de vanité, comme on devient un illuminé, un prophete, un thaumaturge, à force d'exaltation ou de curiosité. Car toute passion forte peut donner à l'esprit un trait de démence; nous en avons des preuves fréquentes,

et la folie en elle-même n'est gueres que l'extrême préoccupation d'une seule idée qui brouille toutes les autres : c'est ainsi du moins que j'ai toujours expliqué l'athéisme réel, qui de toute autre maniere me semble impossible. Mais aujourd'hui si cette funeste doctrine est presque devenue vulgaire, c'est qu'en détruisant toute moralité en actions et en paroles, on a fait tomber la base de toute morale raisonnée, la croyance d'un Dieu ; c'est qu'en accoutumant les hommes à se jouer sans scrupule et sans pudeur, des mots de crime et de vertu, toujours employés en sens inverse, on leur a enfin persuadé que tout ce que la nature et l'éducation leur avait appris sur les devoirs de l'homme n'était qu'une illusion et un mensonge. Et avec quelle avidité des ames qu'on a déjà corrompues, doivent-elles se saisir d'une doctrine qui met le dernier sceau à toute corruption, acheve d'étouffer toute conscience et de justifier tous les forfaits ! Que peut-il en coûter à des hommes de cette trempe, pour vouloir mourir comme des brutes, après avoir vécu comme des monstres ? Des scélérats peuvent-ils envisager un autre asyle, un autre espoir, un autre partage que le néant ?

D'ailleurs il faut l'avouer, tous ces milliers de

brigands dominateurs, qui en peu d'années ont plus ravalé la nature humaine que n'ont jamais pu faire les tyrans de tous les siecles, ont bien pu croire que puisque la terre était à eux, ils n'avaient point de maître dans le ciel : ce raisonnement est à leur portée et très-digne d'eux. Il y a plus : cette *fête* abominable, réellement consacrée à Robespierre, sous le nom de l'*Etre suprême*, a pu les persuader plus que tout le reste, que cette proclamation si étrange n'était qu'une de ces farces révolutionnaires que la tyrannie étalait tous les jours en spectacle; et ce qui était vrai et trop vrai de cette prétendue *fête*, ils l'ont cru du Dieu qu'on y outrageait. Et en effet fut-il jamais plus outragé? Je ne parle pas seulement de l'opprobre que ce vil charlatan répandait sur la France entiere, en lui ordonnant d'avertir l'univers que la nation française, au dix-huitieme siecle, reconnaissait encore un Dieu. Il était juste que le même homme mît la Divinité en écriteau à la porte des églises, comme il avait mis *la liberté* en enseigne à la porte des maisons : il était fait pour croire à l'une comme à l'autre, et pour les traiter de même toutes les deux. Je baisse les yeux de honte et d'horreur, toutes les fois que j'apperçois en passant, sur ces édifices qui furent autrefois des temples, ces

inscriptions qui ne subsistent (1) que pour déshonorer la nation. Mais qu'est-ce encore que ce scandale, si on le compare à l'appareil sacrilege dont Paris fut forcé d'être le témoin et le complice, quand un Robespierre (car le mépris ne peut rien trouver de plus abject que son nom) osa élever insolemment l'autel de son orgueil vis-à-vis l'échafaud de ses victimes, osa présenter au Dieu qu'il blasphêmait, une nation esclave et flétrie qu'il égorgeait chaque jour, et lever ses regards vers le ciel en foulant sous ses pieds le sang innocent? Sans doute ces innombrables agens se dirent alors qu'apparemment il n'y avait point de Dieu qui l'entendît, puisqu'il n'y en avait point qui le foudroyât. Je sais qu'au moment de sa chûte et de son supplice, on lui criait de toute part qu'*il y avait un Dieu;* mais il ne faut pas s'y tromper: ceux qui le lui disaient alors, n'en avaient jamais douté. Au contraire ceux qui voudraient lui succéder, malgré cet exemple, disent seulement que la fortune lui a manqué enfin, et qu'il n'a eu

(1) Elles subsistaient alors au commencement de 94, et l'auteur est le premier qui devant douze cents auditeurs, se soit élevé contre cet excès de ridicule et de scandale qui avait encore des partisans.

d'autre tort que de ne pas répandre assez de sang.

On ne saurait trop le redire : la plaie la plus profonde que la tyrannie ait faite à la France, c'est cette perversité avouée, cette immoralité épidémique, qui a rompu tous les liens de l'ordre social. C'est-là le grand mal qu'il faut guérir avant tout; et c'est au zele ardent pour la morale qu'on peut reconnaître désormais les amis de la chose publique. C'est à nos tyrans qu'il appartenait de détruire les mœurs; c'est aux amis de l'ordre à les rétablir, et à faire d'abord des hommes pour avoir des citoyens.

CHAPITRE V.

Des deux Pline.

L'ÉLOQUENCE romaine entraînée dans la chûte de la liberté publique, perdit tout ce qu'elle en avait emprunté, sa dignité, son élévation, son énergie, son audace, son importance. Elle ne pouvait plus se montrer la même dans les assemblées du peuple qui n'avait plus de pouvoir : dans les délibérations d'un sénat esclave, elle devait rester muette, ou ne s'exercer qu'à l'adulation et à la bassesse : les tribunaux n'étaient plus dignes de sa voix, depuis que les jugemens publics avaient perdu leur crédit et leur majesté, qu'on n'y discutait plus que de petits intérêts, et que tout le reste dépendait de la volonté d'un seul. C'est quand il s'agit de subjuguer toutes les volontés que l'orateur triomphe : quand tout est soumis à un maître, le talent de flatter devient le premier de tous ; car les talens des hommes tiennent toujours plus ou moins à leurs intérêts. Un Etat libre est le vrai

champ de l'éloquence : il lui faut des adversaires, des combats, des dangers, des triomphes. C'est alors que ses efforts sont en proportion de ses espérances, que le génie trouve naturellement sa place ; il aime à écarter la foule pour arriver à son but, à marcher au milieu des obstacles et des difficultés, en voyant de loin les récompenses et les honneurs. C'est ainsi que les hommes sont tout ce qu'ils peuvent être, qu'ils prennent leur rang à différens degrés selon leurs facultés et leur mérite; mais dans l'esclavage tout est sur la même ligne, tout se range au même niveau : l'on ne peut s'en écarter sans trouver un précipice. La vie civile et politique n'est plus une carriere immense, ouverte de tous côtés, où chacun cherche à devancer ses concurrens; c'est un défilé étroit et escarpé où tout le monde marche en silence et les yeux baissés. Telle était la condition des Romains depuis Auguste, dont le regne, il est vrai, a donné son nom à cette époque brillante de la perfection du goût, dans le langage et dans les arts de l'imagination; mais qui vit aussi périr la véritable éloquence avec la république et Cicéron.

La poésie, quoiqu'elle ait comme tous les arts besoin de liberté, en est pourtant un peu moins dépendante que l'éloquence; elle est moins effrayée

des tyrans, parce qu'elle-même les effraie un peu moins. Sa voix moins austere est plus consacrée au plaisir qu'à l'instruction, aux illusions qu'à la vérité, et le charme de ses jeux et de ses fables peut se faire sentir aux tyrans même, s'ils ne sont pas stupides; encore faut-il qu'elle ait soin d'écarter de son langage et de ses inventions tout ce qui pourrait alarmer de trop près la conscience des méchans. Virgile, dans aucun de ses ouvrages n'a fait l'éloge de la liberté : Lucain l'a osé faire; mais on sait comme il a fini. Ce n'est donc pas l'asservissement des Romains qui a porté le coup fatal à la poésie comme à l'éloquence : c'est seulement cette décadence presque inévitable qui suit de près la perfection ; c'est cette corruption de goût et de principes, effet nécessaire de l'inquiétude et de la faiblesse naturelle à l'esprit humain, qui ne pouvant se fixer dans le bien, s'égare en cherchant le mieux.

Cependant lors même que l'éloquence et la poésie étaient déjà fort dégénérées, plusieurs hommes de mérite leur conserverent encore quelque gloire, et formerent comme le troisieme âge des lettres chez les Romains : en vers, Perse, Juvenal, Silius Italicus, Stace, Martial, et surtout Lucain : dans la prose, Quintilien, Séneque et les deux Pline.

Je ne parle pas ici de Tacite, homme bien supérieur à tous ceux que je viens de nommer, homme à part, et qui seul dans ce dernier âge fut digne d'être comparé aux plus beaux génies de celui d'Auguste : j'en parlerai à l'article des historiens. Quintilien a déjà passé sous nos yeux : nous avons vu les poëtes : il reste à nous occuper des deux Pline, et d'abord de Pline le jeune, parce que son *Panégyrique de Trajan* est le seul monument qui nous reste de ce siecle, et le seul qui puisse servir d'objet de comparaison avec le siecle précédent. Il se plaint souvent dans ses ouvrages de la décadence des lettres et du goût, ainsi que Tacite son ami, qui même écrivit sur ce sujet un ouvrage en dialogue, dont nous avons perdu une partie. Mais Tacite a l'avantage de n'être inférieur à personne dans le genre où il a travaillé : Pline à qui l'on reprochait de son tems son admiration pour Cicéron et sa sévérité pour ses contemporains, Pline qui s'était proposé Cicéron pour modele, est bien loin de l'égaler. Nous ne pouvons pas apprécier ses plaidoyers que nous n'avons plus ; mais à juger par son *Panégyrique*, s'il suivait son goût en admirant Cicéron, il avait en composant une maniere toute différente, et qui a déjà l'empreinte d'un autre siecle. Il a infiniment d'esprit ; on ne peut même

en avoir davantage, mais il s'occupe trop à le montrer, et ne montre rien de plus. Il cherche trop à aiguiser toutes ses pensées, à leur donner une tournure piquante et épigrammatique, et ce travail continuel, cette profusion de traits saillans, cette monotonie d'esprit produit bientôt la fatigue. Il est, comme Séneque, meilleur à citer par fragmens qu'à lire de suite. Ce n'est plus, comme dans Cicéron, ce ton naturellement noble et élevé, cette abondance facile et entraînante, cet enchaînement et cette progression d'idées, ce tissu où tout se tient et se développe, cette foule de mouvemens, ces constructions nombreuses, ces figures heureuses qui animent tout; c'est un amas de brillans, une multitude d'étincelles qui plaît beaucoup pendant un moment, qui excite même une sorte d'admiration ou plutôt d'éblouissement, mais dont on est bientôt étourdi. Il a tant d'esprit et il en faut tant pour le suivre, qu'on est tenté de lui demander grace et de lui dire; en voilà assez. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours où la louange est épuisée; mais on oublie ce que Pline nous apprend lui-même, que celui qu'il prononça dans le sénat, lorsque Trajan l'eut déclaré consul, n'était qu'un remercîment fort court, adapté au lieu et aux circonstances. Ce n'est qu'au bout de quelques

années qu'il le publia aussi étendu que nous l'avons. Si quelque chose pouvait rendre cette longueur excusable, c'est qu'il louait Trajan et son bienfaiteur; mais il faut de la mesure dans tout, et principalement dans la louange. Au reste, s'il a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. L'histoire est d'accord avec le Panégyrique, et ce qu'il y a de plus heureux, au portrait d'un bon prince, il oppose celui des tyrans qui l'avaient précédé, et particulierement de Domitien. On conçoit ce double plaisir, que doit sentir une ame honnête, à faire justice du crime en rendant hommage à la vertu, et à comparer le bonheur présent aux malheurs passés : ce contraste est le plus grand mérite de son ouvrage. Je citerai les morceaux qui m'ont paru les mieux faits, les plus intéressans, et qui offrent des leçons et des exemples utiles à présenter dans tous les tems. Mais il faut voir auparavant de quelle maniere l'auteur lui-même parle de son ouvrage dans les lettres qu'il nous a laissées. « Un des devoirs de » mon consulat était de rendre des actions de » graces à l'empereur au nom de la république; » et après m'en être acquitté suivant la convenance » du lieu et du moment; j'ai cru qu'il était digne » d'un bon citoyen de développer dans un ouvrage

» plus étendu ce que je n'avais fait qu'effleurer
» dans un remercîment ; d'abord pour rendre à un
» grand prince l'hommage qu'on doit à ses vertus ;
» ensuite afin de présenter à ses successeurs, non
» pas des regles de conduite, mais un modele
» qui leur apprenne à mériter la même gloire par
» les mêmes moyens. En effet, dire aux souve-
» rains ce qu'ils doivent être est beau sans doute ;
» mais c'est une tâche pénible et même une sorte
» de prétention ; au lieu que louer celui qui fait
» bien, de maniere que son éloge soit une leçon
» pour les autres, et comme une lumiere qui leur
» montre le chemin, est une entreprise non moins
» utile et plus modeste. »

L'auteur du Panégyrique, après avoir rappellé la bassesse et la lâcheté de ces vils empereurs, qui n'arrêtaient les incursions des barbares qu'en leur donnant de l'argent, et en achetaient des captifs pour en faire l'ornement d'un triomphe illusoire, fait voir dans son héros une conduite bien différente. « Maintenant on a renvoyé chez les ennemis
» de l'empire la terreur et la consternation. Ils ap-
» prennent de nouveau à être dociles et soumis : ils
» croient revoir dans Trajan un de ces héros de
» l'ancienne Rome, qui n'obtenaient le titre d'em-
» pereurs qu'après avoir couvert les champs de
» carnage et les mers de leurs triomphes. Nous

» recevons aujourd'hui des ôtages et nous ne les » achetons pas. Ce n'est point par des largesses » honteuses qui épuisent et avilissent la république, » que nous marchandons le faux titre de vain- » queurs ; ce sont les ennemis qui demandent, » qui supplient ; c'est nous qui accordons ou refu- » sons, et l'un et l'autre est digne de la majesté » de l'empire. Ils nous rendent graces de ce qu'ils » ont obtenu ; ils n'osent se plaindre de ce qu'ils » n'obtiennent pas. L'oseraient-ils, quand ils se » souviennent de vous avoir vu camper près des » nations les plus féroces, dans la saison la plus » favorable pour elles, la plus périlleuse pour » nous, lorsque les glaces amoncelées rejoignaient » les deux rives du Danube, lorsque ce fleuve » pouvait à tout moment nous apporter la guerre » sur ses eaux endurcies par les hivers, lorsque » nous avions contre nous non-seulement les armes » de ces peuples sauvages, mais le ciel et leurs » frimats ? Il semblait alors que notre présence » eût changé l'ordre des saisons ; c'étaient eux qui » se renfermaient dans leurs retraites ; et nos troupes » tenaient la campagne, parcouraient les rivages, » et n'attendaient que vos ordres pour saisir l'oc- » casion de fondre sur eux, en passant sur ces » mêmes glaces qui faisaient jusqu'alors leur force » et leur défense.... Mais votre modération est

» d'autant plus digne de louanges, que nourri dans
» la guerre, vous aimez la paix, qu'ayant pour
» pere un triomphateur dont les lauriers ont été
» consacrés dans le capitole, le jour même de votre
» adoption, ce n'a pas été une raison pour vous
» de rechercher avidement toutes les occasions de
» triompher. Vous ne redoutez pas la guerre, et
» vous ne la provoquez pas. Il est beau de camper
» sur les rives du Danube, sûr de vaincre, si vous
» le passez, et de ne pas forcer au combat des
» ennemis qui le refusent. L'un est l'ouvrage de
» votre valeur, l'autre celui de votre sagesse : celle-ci
» fait que vous ne voulez pas combattre, celle-là
» que vos ennemis ne l'osent pas. Le capitole verra
» donc enfin non pas un triomphe fantastique, ni
» un vain simulacre de victoire, mais un empe-
» reur nous rapportant une gloire véritable, la
» paix et la tranquillité, et de la part de nos enne-
» mis une telle soumission qu'il n'a pas été besoin
» de les vaincre. Voilà ce qui est plus beau que
» tous les triomphes; car jamais nous n'avons pu
» vaincre que ceux qui avaient d'abord méprisé
» notre empire. Si quelque roi barbare porte son
» audace insensée jusqu'à s'attirer votre courroux
» et votre indignation, c'est alors qu'il sentira que
» l'intervalle des mers, la largeur des fleuves, la
» barriere des montagnes, seront de si faibles

» obstacles contre vous, que les monts, les fleuves,
» les mers sembleront avoir disparu pour laisser
» passer, je ne dis pas vos armées, mais Rome
» entiere avec vous. »

Chaque empereur à son avénement avait coutume de faire au peuple romain une distribution d'argent appellée *congiarium.* L'orateur s'exprime, ce me semble, avec noblesse et intérêt sur les circonstances qui accompagnerent cette libéralité de Trajan.

« A l'approche du jour marqué pour cette dis-
» tribution, on voyait ordinairement le peuple en
» foule et une multitude d'enfans remplir les rues
» et attendre le prince à son passage. Leurs parens
» s'empressaient de les lui faire voir, les portaient
» dans leurs bras, leur apprenaient à lui adresser
» des prieres flatteuses et des caresses suppliantes.
» Ces enfans répétaient ce qu'on leur avait appris,
» le plus souvent à des oreilles sourdes et insen-
» sibles. Chacun ignorait ce qu'il pouvait espérer;
» vous, au contraire, vous n'avez pas même voulu
» qu'on vous priât; et quoique le spectacle de
» toute cette génération naissante eût de quoi flatter
» votre sensibilité, vos dons leur étaient assurés,
» leur partage était réglé avant que vous les eussiez
» vus ou entendus. Vous avez voulu que dès leur
» enfance ils s'apperçussent que tous avaient en

» vous un pere, qu'ils puissent croître par vos
» bienfaits en croissant pour vous, qu'ils fussent
» vos éleves avant d'être vos soldats, et que chacun
» d'eux vous fût aussi redevable qu'à ses propres
» parens. Il est digne de vous, César, de nourrir
» de votre trésor l'espérance du nom romain. Il
» n'y a point de dépense plus convenable à un
» prince qui veut être immortel, que les bienfaits
» répandus sur la postérité. Les riches ont par eux-
» mêmes tout à gagner en élevant des enfans, et
» trop à perdre quand ils n'en ont pas; mais les
» pauvres, pour en avoir et en élever, n'ont qu'un
» motif d'encouragement, la bonté du souverain.
» C'est à lui de leur inspirer cette confiance, de les
» soutenir par ses dons, s'il ne veut hâter la ruine
» de l'Etat. Les grands n'en sont que la tête, et
» quand les soins du prince ne s'étendent que sur
» eux, elle chancelle et tombe bientôt avec un
» corps affaibli et languissant. Aussi quelle a dû
» être votre joie, quand vous avez été accueilli par
» les acclamations réunies des peres, des enfans,
» des vieillards; quand vous avez entendu les
» premiers cris de cet âge débile, à qui les largesses
» impériales n'ont point fait de grace plus marquée
» que de le dispenser même des demandes et des
» supplications. Le comble de votre gloire est de
» vous montrer tel, que sous votre regne tout

» citoyen desire d'être pere, et se trouve heureux » de l'être. Nul aujourd'hui ne craint autre chose » pour son fils que les accidens inséparables de » l'humanité : l'oppression arbitraire n'est plus » comptée parmi les maux inévitables; et s'il est » doux de voir dans ses enfans l'objet des libéralités » du prince, il est encore plus doux de les élever » pour être libres et tranquilles. Que l'empereur » même ne donne rien; c'est assez, pourvu qu'il » n'ôte pas; qu'il ne se charge pas de nourrir, » n'importe, pourvu qu'il ne détruise pas. Mais s'il » enleve d'un côté pour donner de l'autre, s'il » nourrit ceux-ci et frappe ceux-là, la vie devient » pour tous une charge importune. Ainsi donc, ô » César! ce que je loue le plus dans votre magni- » ficence, c'est que vous ne donnez que ce qui est » à vous : on ne dira pas de vous que vous nour- » rissez nos enfans, comme les petits des bêtes » féroces, de sang et de carnage; et c'est-là ce qui » fait le plus de plaisir à ceux qui reçoivent vos » dons. Ce que vous leur donnez, ils savent que » vous ne l'avez pris à personne; ils savent, quand » vous les enrichissez, que vous n'appauvrissez que » vous seul; que dis-je? pas même vous; car celui » de qui tous les autres tiennent ce qu'ils ont, » possede lui-même ce qui est à tous les autres. »

Un autre objet de la magnificence des empereurs,

c'étaient les jeux et les spectacles qu'ils donnaient au peuple romain, qui en était toujours idolâtre, au point de justifier ce mot si connu de Juvénal, *que faut-il aux maîtres du monde? du pain et des spectacles.* Si quelque chose avait pu les en dégoûter, c'eût été la démence atroce des tyrans nommés Césars, qui trouvaient jusques dans ces amusemens du théâtre, dans ces combats du cirque, une occasion de plus de faire sentir leur despotisme et d'exercer leur cruauté. Ils se passionnaient pour un cocher ou un gladiateur, au point de faire périr ceux qui ne pensaient pas comme eux et favorisaient un parti opposé. On sait que sous les empereurs grecs, cette rage insensée fut poussée à un tel excès, que la faction des *Bleus* et des *Verds*, appellée ainsi de la livrée des cochers du cirque, occasionna plus d'une fois d'horribles massacres dans Constantinople. Avant le tems où écrivait Pline, Caligula, Néron, Domitien avaient signalé leur folle passion pour les gladiateurs ou les pantomimes par les excès les plus monstrueux. On pense bien que les jeux donnés par Trajan avaient un autre caractere; et ce morceau du Panégyrique, suivi du tableau de la punition des délateurs, est d'une telle beauté, que si Pline avait toujours écrit de ce style, on pourrait peut-être le comparer à Cicéron. Mais je choisis ce qu'il y a de meilleur, et après

avoir marqué les défauts dominans, j'aime mieux vous présenter les beautés que les fautes. Celles-ci même, dans un discours latin, tenant en partie à la diction, ne peuvent gueres être senties que par ceux qui entendent la langue, et les beautés peuvent l'être par tout le monde.

« Nous avons eu des spectacles, non de mollesse » et de corruption, et faits pour énerver les cou- » rages, mais pour inspirer un généreux mépris de » la mort, en montrant les blessures honorables, » l'amour de la gloire, et l'ardeur de vaincre jusques » dans des esclaves fugitifs et des criminels con- » damnés. Et quelle noblesse vous avez fait voir, » César, dans ces fêtes populaires ! quelle justice ! » combien vous avez fait sentir que toute partialité » était au-dessous de vous ! Le peuple a obtenu en » ce genre tout ce qu'il demandait : on lui a même » offert ce qu'il ne demandait pas. Vous l'avez » invité vous-même à desirer et à choisir, et vous » avez rempli ses vœux sans les avoir prévus. Quelle » liberté dans les suffrages des spectateurs ! avec » quelle sécurité chacun a pu suivre son goût et » ses inclinations ! Personne n'a passé pour impie, » n'a été criminel pour s'être déclaré contre un » gladiateur ; personne n'a expié par les supplices » de misérables amusemens, et de spectateur qu'il » était, n'est devenu lui-même un spectacle. O

» insensé et ignorant du véritable honneur, le
» souverain qui peut chercher jusques dans l'arêne
» des crimes de leze-majesté, qui se croit méprisé
» et avili, si l'on ne respecte pas ses histrions,
» qui regarde leurs injures comme les siennes, qui
» croit la divinité violée dans leur personne, et
» qui s'estimant autant que les dieux, estime ses
» gladiateurs autant que lui! Combien ces affreux
» spectacles étaient différens de celui que vous nous
» avez donné! Assez long-tems nous avions vu une
» troupe de délateurs exercer dans Rome leurs bri-
» gandages : abandonnant les grands chemins et
» les forêts à des brigands d'une autre espece, ceux-
» là assiégeaient les tribunaux et le sénat. Il n'y
» avait plus de patrimoine assuré, plus de testament
» respecté; qu'on eût des enfans ou qu'on n'en eût
» pas, le danger était le même, et l'avarice du prince
» encourageait ces ennemis publics. Vous avez
» tourné vos regards sur ce fléau de l'Etat, et
» après avoir rendu la paix et la sérénité à nos
» armées, vous l'avez ramenée dans le forum;
» vous avez extirpé cette peste qui le désolait, et
» votre sévérité prévoyante a empêché qu'une ré-
» publique fondée sur les lois ne fût renversée
» par l'abus de ces mêmes lois. Aussi quoique votre
» fortune et votre générosité vous aient mis à portée

» de nous faire voir dans le cirque ce que la force » et le courage ont de plus remarquable, des » monstres indomptables ou apprivoisés, et ces » merveilles du monde avant vous rares et cachées, » et graces à vous devenues communes; rien n'a » paru plus agréable au peuple romain, ni plus » digne de votre regne, que de voir l'insolent or- » gueil des délateurs renversé dans la poussiere. » Nous les reconnaissions tous, nous jouissions » tous en voyant ces victimes expiatoires des alarmes » publiques, passer dans le cirque sur les cadavres » sanglans des criminels, pour être traînés à un » supplice plus lent et plus terrible. Jettés pêle- » mêle dans de mauvaises barques, on les a livrés » aux flots et aux tempêtes. Qu'ils s'éloignent, » qu'ils fuient de ces contrées que désola leur mé- » chanceté. Si les vagues les rejettent sur des ro- » chers, qu'ils habitent des terres sauvages et » inhospitalieres; qu'ils y vivent dans les tourmens » de l'inquiétude et du besoin, et que pour comble » de douleur, ils regardent autour d'eux le genre » humain qu'ils sont forcés de laisser tranquille. » Quel spectacle mémorable que cette flotte chargée » de coupables, abandonnée à tous les vents, sans » guide et sans secours, et forcée d'obéir aux flots » irrités, sur quelque plage inhabitée qu'il plaise

» à

» à la mer de les porter! Avec quelle joie nous » avons vu tous ces frêles bâtimens dispersés en » sortant du port, comme si la mer eût voulu » rendre graces à l'empereur qui la chargeait du » supplice de ces misérables qu'il dédaignait de » punir lui-même! Alors on a pu connaître quel » changement s'était fait dans la république, quand » les méchans n'ont eu pour asyle que ces mêmes » rochers sur lesquels auparavant tant d'innocens » étaient relégués; quand les déserts auparavant » peuplés de sénateurs, ne l'ont plus été que par » leurs délateurs et leurs bourreaux. »

Tout le monde doit reconnaître ici les deux vers de Racine dans Britannicus:

Les déserts autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

C'est une traduction littérale de ce passage de Pline. Il continue et félicite Trajan d'avoir aboli les accusations de lèze-majesté qui mettaient le couteau dans la main des plus vils scélérats pour égorger les plus honnêtes gens, et qui grossissaient le trésor impérial de la dépouille des victimes. « Comment se fait-il que vos prédécesseurs qui » dévoraient tout, qui ne laissaient rien à personne, » aient été pauvres au milieu de leurs rapines, et

» que vous qui donnnez tout et ne ravissez rien,
» vous soyez riche au milieu de vos libéralités?
» Sans cesse autour d'eux des conseillers sinistres
» veillaient avec un front sévere et sourcilleux aux
» intérêts du fisc; les princes eux-mêmes, tout
» avides, tout rapaces qu'ils étaient, et quoiqu'ils
» eussent si peu besoin de pareils maîtres, appre-
» naient cependant de nous tout ce qu'on pouvait
» faire contre nous. Mais vous, César, vous avez
» fermé votre oreille à toute espece d'adulations,
» et surtout à celles qui s'adressent à la cupidité. La
» flatterie est muette, et il n'y a plus personne
» pour donner de mauvais conseils, depuis que le
» prince ne les écoute plus; en sorte que nous
» vous sommes également redevables et pour les
» mœurs que vous avez, et pour le bien que vous
» avez fait aux nôtres. C'était surtout ce crime
» unique et extraordinaire de lèze-majesté, in-
» venté pour perdre ceux qui étaient exempts de
» tout crime. C'est-là ce qui enrichissait le fisc.
» Vous nous avez délivrés de cette crainte, con-
» tent de cette grandeur réelle que n'eurent jamais
» ceux qui s'attribuaient une majesté imaginaire.
» Par-là vous avez rendu la fidélité aux amis, la
» piété filiale aux enfans, la soumission aux es-
» claves. Nos esclaves ne sont plus les amis de
» César; c'est nous qui le sommes, et le pere de

» la patrie ne croit plus qu'il leur soit plus cher » qu'à nous. Vous nous avez délivrés tous d'un » accusateur domestique ; vous avez élevé un signe » de salut qui a détruit parmi nous la guerre des » maîtres et des esclaves ; vous leur avez rendu un » service égal en rendant les uns tranquilles et » les autres fideles. Vous ne voulez cependant pas » qu'on vous loue de cette justice, et peut-être en » effet ne le doit-on pas ; mais du moins c'est une » pensée bien douce pour ceux qui se rappellent » celui de vos prédécesseurs qui subornait lui- » même les esclaves contre les maîtres, et leur » fournissait des accusations, pour avoir un pré- » texte de punir les crimes qu'il avait inventés ; » destinée affreuse et inévitable qu'il fallait subir » toutes les fois qu'il se trouvait un esclave aussi » méchant que l'empereur. »

Trajan avait vécu long-tems dans une condition privée ; il avait vu le regne abominable et la fin tragique de Domitien. Adopté par Nerva qui avait remplacé Domitien et qui régna peu, il lui avait bientôt succédé. Un homme qui avait autant d'esprit que Pline, ne pouvait manquer de saisir cette circonstance si heureuse et les réflexions qu'elle fait naître.

« Combien il est utile de passer par l'adversité

» pour arriver aux grandeurs ! Vous avez vécu avec
» nous, vous avez partagé nos périls, vous avez
» comme nous vécu dans les alarmes ; c'était alors
» le sort de l'innocence. Vous avez su par vous-
» même combien les méchans princes sont détestés,
» même de ceux qui contribuent à les rendre plus
» méchans. Vous vous souvenez des vœux et des
» plaintes que vous formiez avec nous. Ainsi les
» lumieres du particulier servent en vous à éclairer
» le prince, et vous avez fait plus même que vous
» n'auriez desiré d'un autre ; et nous dont tous les
» vœux se bornaient à n'avoir pas pour empereur
» le pire des hommes, vous nous avez accoutumés
» à ne pouvoir en supporter un qui ne serait pas le
» meilleur de tous. C'est ce qui fait qu'il n'y a
» personne qui vous connaisse assez peu, et se
» connaisse assez peu lui-même, pour desirer
» votre place. Il est plus aisé de vous succéder
» que de s'en croire capable. Qui voudrait en
» effet supporter le même fardeau ? qui ne crain-
» drait pas de vous être comparé ? qui sait mieux
» que vous quelle charge on s'impose en remplaçant
» un bon prince ? Et cependant vous aviez l'excuse
» de votre adoption. Quel regne à imiter que celui
» sous lequel personne n'ose fonder sa sûreté sur
» son abjection ! Nul aujourd'hui ne craint rien ni

» pour sa vie ni pour sa dignité, et l'on ne regarde
» plus comme un trait de sagesse de se cacher dans
» les ténebres. Sous un prince tel que vous, la vertu
» a les mêmes récompenses et les mêmes honneurs
» que dans un Etat libre, et ce n'est plus le tems
» où elle n'avait d'autre prix que le témoignage de
» la conscience. Vous aimez la fermeté dans les ci-
» toyens; vous ne cherchez pas, comme on faisait
» autrefois, à étouffer le courage, à intimider la
» droiture; vous l'excitez, vous l'animez. Ce serait
» assez qu'il n'y eût pas de danger à être homme
» de bien; il y a même de l'avantage. C'est aux
» honnêtes gens que vous offrez les dignités, les
» sacerdoces, les gouvernemens : votre amitié,
» votre suffrage les distingue. Les fruits qu'ils
» recueillent de leur intégrité et de leurs travaux,
» encouragent ceux qui leur ressemblent, et in-
» vitent à leur ressembler. Car il n'en faut pas
» douter; les hommes sont bons ou méchans,
» selon le prix qu'ils en attendent. Il en est peu
» d'une ame assez élevée pour ne pas juger par le
» succès de ce qui est honnête ou honteux. La
» plupart, quand ils voient donner à l'indolence
» le prix du travail, au luxe celui de la frugalité;
» cherchent à se procurer les mêmes avantages par
» la même voie; ils veulent être tels que ceux qui
» les ont obtenus, et dès qu'ils le veulent, ils le

» deviennent. Vos prédécesseurs, si l'on excepte
» votre pere et avant lui un ou deux tout au plus,
» aimaient mieux les vices des citoyens que leurs
» vertus, d'abord parce que chacun est porté à
» aimer son semblable, et de plus parce qu'ils
» pensaient que ceux-là supportaient le plus pa-
» tiemment la servitude, qui étaient en effet dignes
» d'être esclaves. C'est dans leur sein qu'ils dé-
» posaient tout; quant aux bons citoyens, ils les
» reléguaient dans l'obscurité et l'inaction, et ce
» n'était que les délations et les dangers qui les
» faisaient connaître. Vous, César, vous choi-
» sissez pour amis les hommes les plus estimés;
» et véritablement il est juste que ceux qui étaient
» les plus odieux au tyran soient les plus chers à
» un bon prince. Vous le savez, César : comme rien
» n'est si différent que l'autorité et la tyrannie, on
» est d'autant plus attaché à l'une, qu'on déteste
» plus l'autre. C'est donc les bons que vous élevez,
» que vous montrez au reste de l'empire, comme
» les garans des principes que vous avez embrassés
» et des choix que vous savez faire. »

L'orateur compare l'affabilité de Trajan, toujours ouvert et accessible, à l'effrayante et impénétrable retraite où vivaient les tyrans de Rome. « Avec
» quelle bonté vous accueillez, vous entendez tout
» le monde! Comme au milieu de tant de travaux

» vous semblez être presque toujours de loisir !
» Nous venons dans votre palais, non plus
» comme autrefois tremblans d'être venus trop
» tard aux ordres de l'empereur, mais joyeux et
» tranquilles, et à l'heure qui nous convient. Il
» nous est permis, même quand vous êtes prêt
» à nous recevoir, de nous refuser à cet honneur,
» si nous avons autre chose à faire. Nous sommes
» toujours excusés à vos yeux; et nous devons
» l'être sans doute; car vous savez assez que chacun
» de nous s'estime d'autant plus qu'il vous voit,
» vous fréquente davantage, et c'est encore une
» raison pour vous de vous prêter plus volontiers à
» ce desir. Ce n'est pas un instant d'audience suivi
» de la désertion et de la solitude; nous restons,
» nous vivons avec vous, dans ce palais qu'un
» peu auparavant une bête féroce environnait de la
» terreur, lorsque retirée comme dans une caverne,
» elle s'abreuvait du sang de ses proches, ou n'en
» sortait que pour dévorer nos plus illustres citoyens.
» Alors veillait aux portes la menace et l'épou-
» vante : alors tremblaient également ceux qui
» étaient admis et ceux qu'on éloignait. Lui-même
» ne se présentait que sous un aspect formidable;
» l'orgueil était sur son front, la fureur dans ses
» yeux; personne n'osait l'aborder ni lui parler
» dans les ténebres où il se renfermait; et il ne

» sortait de sa solitude que pour la retrouver par-
» tout. Mais pourtant dans ces mêmes murailles
» dont il se faisait un rempart, il enferma avec
» lui la vengeance et la mort, et le dieu qui punit
» les crimes. Le châtiment alla jusqu'à lui, à travers
» les barrieres dont il s'entourait. Que lui servit
» alors sa divinité prétendue, et le secret de cette
» demeure inaccessible où l'exilait son orgueil et
» sa haine pour le genre humain? Combien cette
» même demeure est aujourd'hui plus assurée et
» plus tranquille, depuis qu'on n'y voit plus les
» satellites de la tyrannie et de la cruauté, depuis
» qu'elle n'a plus de garde que notre amour, et
» de défense que la multitude qu'elle reçoit! Quel
» exemple peut mieux vous convaincre que la
» garde la plus sûre et la plus fidelle des princes,
» c'est leur propre vertu, ou plutôt que jamais
» ils ne sont mieux défendus que lorsqu'ils n'ont
» pas besoin de défense? »

Il justifie avec beaucoup d'élévation et d'énergie la maniere dont il parle des tyrans qui avaient opprimé Rome avant que Trajan la rendît heureuse. « Tout
» ce que j'ai dit, peres conscripts, des autres princes
» que nous avons eus, n'a d'autre but que de
» vous faire voir combien notre pere commun
» a changé et corrigé l'esprit du gouvernement,
» si long-tems corrompu et dépravé. Cette

» comparaison sert à mieux marquer et le mérite et » la reconnaissance. De plus, le premier devoir des » citoyens envers un empereur tel que le nôtre, » c'est de flétrir ceux qui ne lui ressemblent pas. » On n'aime point assez les bons princes, quand » on ne hait pas les mauvais. Enfin une des plus » grandes obligations que nous ayons à notre digne » empereur, c'est la liberté de tout dire contre » les tyrans. Pourrions-nous oublier que tout » récemment Domitien a voulu venger Néron? » Est-ce donc le vengeur de sa mort qui aurait » permis qu'on fît justice de sa vie? Il prendrait » pour lui-même tout ce qu'on dirait contre son » modele. Pour moi, César, je regarde comme » un de vos plus grands bienfaits, que nous puissions » à-la-fois, et nous venger du passé et influer sur » l'avenir, qu'il nous soit permis d'annoncer par » avance aux méchans princes, qu'en aucun tems, » en aucun lieu, leurs mânes coupables ne seront » à l'abri des reproches et des exécrations de la » postérité. Croyez-moi donc, peres conscripts, » montrons avec confiance et fermeté nos douleurs » et notre joie. Gémissons sur ce que nous avons » souffert autrefois : jouissons de ce que nous » voyons aujourd'hui. Voilà ce que nous devons » faire en public comme en secret, dans des ac- » tions de graces solemnelles comme dans les

» conversations particulieres. Souvenons-nous que » le mal que nous dirons de nos tyrans est l'éloge » de notre bienfaiteur. Lorsqu'on n'ose pas parler » des mauvais princes, c'est une preuve que celui » qui regne leur ressemble. » .

Nous avons de Pline, outre ce Panégyrique, un recueil de lettres, composé de dix livres, que l'auteur mit en ordre et publia, nous dit-il, à la priere de ses amis : c'est dire que ces lettres sont un ouvrage, et c'en est un en effet. Il ne faut donc pas s'attendre à y trouver cette aisance familiere, cet épanchement intime, cet abandon qui est du genre épistolaire proprement dit. Ce ne sont point ici des lettres qui n'étaient pas faites pour être lues, et dont le charme tient surtout à cette curiosité naturelle à l'esprit humain, qui aime beaucoup à entendre ceux qui ne croient pas qu'on les écoute. Madame de Sévigné nous plaît dans ses lettres, parce qu'elle donne de l'intérêt aux plus petites choses; Cicéron, parce qu'il révele le secret des grandes. Pline est auteur dans les siennes; mais il l'est avec beaucoup d'agrément et de variété. Tous ses billets sont écrits pour la postérité; mais elle les a lus, et cette lecture fait aimer l'auteur.

Si les lettres de Pline font honneur à son esprit par la maniere dont elles sont écrites, les noms de ceux à qui elles sont adressées suffiraient pour

faire l'éloge de son caractere. Ce sont les plus honnêtes gens et les hommes les plus célebres par leurs talens, leur mérite et leurs vertus ; et les sentimens qu'il exprime sont dignes de ces liaisons. Il intéresse également et par les amis dont il regrette la perte, tels qu'un Helvidius, un Arulenus, un Sénecion, les victimes de Domitien, et par ceux qui jouissent avec lui du regne de Trajan, tels que Tacite, Quintilien, Macer, Suétonne, Martial, etc. Il ne peut pas nous attacher comme Cicéron par le détail des intrigues et des révolutions du siecle le plus orageux de la république. Un regne heureux et tranquille ne peut fournir cette espece d'attrait à l'imagination, et cet aliment à la curiosité. En ce genre tout ce qu'on peut faire du bonheur, c'est d'en jouir ; car il en est de l'histoire à-peu-près comme du théâtre, où rien n'intéresse moins que les gens heureux. Mais on trouve du moins dans Pline des traits et des anecdotes qui peignent les mœurs et les caracteres. On y voit particulierement la malignité cruelle des délateurs sous Domitien, et leur bassesse rampante sous Trajan ; car rien n'est si lâche et si vil que le méchant dès qu'il ne peut plus faire du mal ; c'est une bête féroce à qui l'on a arraché les griffes et les dents, et qui leche, quand elle ne peut plus mordre. Tel était un certain Régulus

sur lequel Pline s'exprime ainsi dans une de ses lettres, qui présente un tableau frappant de vérité, qu'on voit toujours avec plaisir, celui de l'humiliation d'un méchant homme.

« Avez-vous vu quelqu'un plus humble et plus » timide que Régulus depuis la mort de Do- » mitien, sous lequel il n'a pas commis moins de » crimes que sous Néron, mais avec plus de » précaution et de secret ? Il a eu peur que je » n'eusse du ressentiment contre lui, et il ne se » trompait pas : j'en avais. Je l'avais vu échauffer » la persécution contre Aruléntus, et triompher » de sa mort, au point de réciter et de répandre » dans le public un libelle où il l'appellait *un singe* » *des Stoïciens qui portait encore les stigmates de* » *Vitellius*. Vous reconnaissez là le style de l'homme. » Il y déchire aussi Sénecion, et avec tant de » fureur que Métius Carus (autre homme de la » même trempe) lui dit à cette occasion : *quel droit* » *avez-vous sur mes morts ? est-ce que je vais remuer* » *les cendres de votre Crassus et de votre Camérinus ?* » deux victimes des délations de Régulus sous » Néron ? »

On est forcé de s'arrêter pour admirer l'énergique impudence et l'atrocité de ce mot, *mes morts*. Ce sont là de ces expressions de métier, qui en représentent toute l'horreur. Ces misérables

regardaient ceux qu'ils avaient fait périr, comme des possessions et des titres : on croirait entendre des fossoyeurs se disputer un cadavre. Poursuivons.

« Régulus craignait donc que sa conduite ne » m'eût vivement blessé ; aussi s'était-il donné de » garde de me mettre au nombre de ses auditeurs, » lorsqu'il fit la lecture de son libelle. De plus, il » se ressouvenait dans quel péril il m'avait mis » moi-même devant les centumvirs. Il n'y allait de » rien moins que de ma vie. A la priere d'Aru- » lénus, j'étais venu témoigner pour Arionilla, » femme de Timon, et j'avais en tête Régulus. » Je m'appuyais, dans un des points de la défense, » sur l'avis de Modestus, alors exilé par Domitien. » Régulus m'interrompt : *que pensez-vous*, me dit-il, » *de Modestus?* Si j'avais dit, *du bien*, vous voyez » quel danger ; si j'avais dit, *du mal*, quelle honte. » Tout ce que je puis dire, c'est que les dieux » vinrent à mon secours, et m'inspirerent. *Je répon- » drai*, lui dis-je, *à votre question, si les centum- » virs la regardent comme un des points du procès.* » Il insiste. *Il me semble*, poursuivis-je, *que la » coutume est d'interroger les témoins sur les accusés » et non pas sur ceux qui sont déjà condamnés. Je » demande*, reprend Régulus, *ce que vous pensez, » non pas précisément de Modestus, mais de son*

» *attachement pour le prince. Et moi*, dis-je alors, » *je crois qu'il n'est pas même permis de faire une* » *question sur ce qui a déjà été jugé.* Il se tut, et » tout le monde me félicita de ce que, sans rien » dire pour ma sûreté qui pût compromettre mon » honneur, je m'étais débarrassé de son insidieuse » interrogation. Aujourd'hui, que Régulus ne se » sent pas la conscience nette, il a été trouver » d'abord Cécilius Céler et Fabius Justus, pour » les prier de le réconcilier avec moi. Non content » de cela, il s'est adressé à Spurinus, et d'un ton » suppliant (vous savez comme il est bas quand » il craint), *je vous conjure*, lui a-t-il dit, *de voir* » *Pline demain matin, mais de grand matin; car je* » *ne puis vivre dans l'inquiétude où je suis; et de* » *quelque maniere que se soit, faites en sorte qu'il ne* » *soit plus fâché contre moi.* Je venais de me lever; » on vient me dire que Spurinus envoie chez moi » m'annoncer sa visite. *Non*, dis-je, *je vais chez lui.* » Comme nous allions l'un vers l'autre, je le ren- » contre sous le portique de Livie. Il m'expose sa » commission, et ajoute quelques prieres; mais » avec beaucoup de réserve, et comme il convient » à un honnête homme parlant pour celui qui ne » l'est pas. *C'est à vous de voir*, lui dis-je, *ce que* » *vous devez répondre à Régulus. Il ne faut pas vous*

» *tromper. J'attends Maurice* (il n'était pas encore » revenu d'exil) : *je ne peux vous rien dire sans l'avoir » vu, ni rien faire sans son consentement. C'est à lui » de me guider, et à moi de le suivre.* Quelques jours » après, Régulus lui-même vient me trouver dans » la salle du préteur; et après m'avoir suivi quelque » tems, il me tire à l'écart. *Je crains*, me dit-il, » *que vous n'ayez sur le cœur la maniere dont je me » suis expliqué devant les centumvirs, lorsqu'en plai- » dant contre vous et Satrius Rufus, il m'échappa » de dire : Satrius Rufus, et cet orateur qui se pique » d'imiter Cicéron, et qui n'est pas content de l'élo- » quence de notre siecle.* Je lui répondis que c'était » lui qui m'apprenait qu'il y avait de la mauvaise » intention dans ses paroles; que sans son aveu, » j'aurais pu les prendre pour une louange. *Car,* » ajoutai-je, *je me pique en effet d'imiter Cicéron, » et ne goûte pas infiniment l'éloquence de notre siecle. » Je crois qu'il est insensé de ne pas se proposer pour » modele en tout genre ce qu'il y a de mieux. Mais » puisque vous vous souvenez si bien de cette plai- » doierie devant les centumvirs, comment avez-vous » oublié celle où vous m'interrogeâtes sur Modestus?* » Ici mon homme devint plus pâle encore qu'il » n'avait coutume de l'être, et tout en balbutiant, me » dit que ce n'était pas à moi qu'il en voulait alors, » mais à Modestus. Vous voyez le caractere du

» personnage, qui avoue l'envie qu'il a eue de nuire
» à un malheureux exilé. Au surplus, il m'en donna
» une excellente raison ; *Modestus*, dit-il, *avait*
» *écrit de moi*, *dans une lettre qui fut lue à Domitien*,
» *ces propres mots : Régulus*, *le plus méchant des*
» *bipedes.* Vous verrez que Modestus avait grand
» tort. Ce fut à-peu-près là toute notre conversa-
» tion : je ne voulus pas m'engager plus avant,
» pour me réserver toute ma liberté jusqu'au retour
» de mon ami Maurice. Je sais fort bien qu'un
» Régulus n'est pas un homme aisé à détruire. Il
» est riche et intrigant ; bien des gens le consi-
» derent ; la plupart le craignent, et la crainte est
» un sentiment souvent plus fort que l'amitié même.
» Cependant il peut arriver que toute cette fortune
» déjà ébranlée tombe entierement ; car le pouvoir
» et le crédit des méchans est aussi trompeur qu'eux-
» mêmes. Mais, comme je vous le dis, j'attends
» Maurice : c'est un homme de poids, un homme
» de sens, instruit par l'expérience, et que le passé
» peut éclairer sur l'avenir. C'est d'après ses conseils
» que je prendrai le parti d'agir ou de rester tran-
» quille. Je vous ai fait tout ce détail, parce que
» notre amitié mutuelle exige que je vous fasse
» part, non-seulement de mes actions, mais de
» mes pensées. »

Dans

Dans une de ses lettres à Tacite, il peint avec des traits aussi nobles que touchans l'union qui regne entre eux, et qui devrait régner entre tous ceux que les talens rendent supérieurs aux autres hommes, et ne rendent pas toujours supérieurs à l'envie.

« J'ai lu votre ouvrage, et j'ai marqué avec le » plus de soin qu'il m'a été possible, ce qui m'a » paru devoir être ou changé ou retranché. J'ai » coutume de dire la vérité, et vous aimez à l'en- » tendre; car personne ne souffre plus patiemment » la critique que ceux qui méritent la louange. A pré- » sent c'est votre tour, et j'attends vos remarques » sur l'ouvrage que je vous ai confié. O l'honorable » et le charmant commerce que cette réciprocité » de lumieres et de secours! Qu'il m'est doux de » penser que si la postérité s'occupe de nous, on » saura à jamais combien il y a eu entre nous » d'union, de confiance et de franchise! Ce sera un » exemple rare et remarquable, que deux hommes, » à-peu-près du même âge et du même rang, et » de quelque nom dans les lettres (car il faut bien » que je parle modestement de vous, puisque » je parle en même tems de moi) se soient » aidés et soutenus mutuellement dans leurs études. » Dans ma premiere jeunesse, et lorsque vous aviez

» déjà de la réputation et de la gloire, toute mon
» ambition était de suivre vos traces, de loin, il est
» vrai, mais du moins de plus près que tout autre.
» Il y avait d'autres hommes célebres par leur génie;
» mais vous me paraissiez, par un rapport naturel
» entre nous deux, celui que je pouvais et que je
» devais imiter. C'est ce qui fait que je m'applaudis
» tant de ce que mon nom est cité avec le vôtre,
» lorsqu'il est question des gens de lettres, de ce
» qu'on pense à moi lorsqu'on parle de vous. Ce
» n'est pas qu'il n'y ait des écrivains qu'on nous
» préfere; mais il m'importe peu dans quel rang
» on nous mette ensemble, parce qu'à mon gré, le
» premier de tous est celui qui vient après vous. Il
» y a plus; vous devez avoir remarqué que dans
» les testamens on nous laisse des legs semblables,
» à l'un et à l'autre, à moins que le testateur n'ait
» été l'ami particulier de l'un des deux. Je conclus
» que nous devons nous en aimer davantage, puisque
» les études, les mœurs, la réputation, et enfin
» les dernieres volontés des hommes nous unissent
» par tant de liens. »

Quelquefois ces lettres ne contiennent que des anecdotes plaisantes, telles que celles-ci : « Vous
» n'avez pas été témoin d'une assez singuliere
» aventure, ni moi non plus; mais on m'en a parlé

» comme elle venait de se passer. Polliénus Paulus, » chevalier romain des plus distingués et des plus » instruits, compose des élégies : c'est chez lui un » talent de famille; car il est de la même ville » municipale que Properce, et il le compte parmi » ses ancêtres. Il recitait publiquement ses élégies, » dont la premiere commence ainsi : *vous m'ordonnez, Priscus....* Javolénus Priscus, l'un de » ses meilleurs amis, qui était présent, se mit » à dire tout-d'un-coup : *moi, je n'ordonne rien.* » Imaginez les ris et les plaisanteries. Ce Priscus n'a » pas la tête bien saine; mais pourtant il remplit » les devoirs publics, il est admis dans les conseils, » il professe même le droit civil, en sorte que cette » saillie n'en fut que plus ridicule et plus remarquable, et refroidit beaucoup la lecture de Paulus. » Avouez que ceux qui lisent en public ont bien des » soins à prendre : il faut qu'ils répondent non-» seulement de leur bon sens, mais aussi de celui » de leurs auditeurs. »

Une autre lettre contient un acte de bienfaisance, également honorable pour celui qui en était l'auteur et pour celui qui en était l'objet. Elle est de la plus grande simplicité, et c'est ce qui en fait le mérite. Pline écrit à Quintilien : « Quoique vous » soyez très-simple et très-modeste dans votre

» maniere de vivre, et que vous ayez élevé votre » fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius, cependant » aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, homme » de distinction, et à qui ses emplois et ses charges » imposent la nécessité de vivre dans un certain » éclat, il faut qu'elle regle son train et ses habits » sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent » pas notre dignité réelle, mais ils la relevent aux » yeux du public. Je sais que vous êtes très-riche » des biens de l'ame, et beaucoup moins des biens » de la fortune. Je prends donc sur moi une partie » de vos obligations, et comme un second pere, » je donne à notre chere fille 50 mille sesterces. Je » ne me bornerais pas là, si je n'étais persuadé que » la modicité du présent sera pour vous la seule » raison de le recevoir. »

Le récit de la mort volontaire de son ami Corellius Rufus, offre des circonstances intéressantes, et la peinture d'un caractere mâle et ferme, digne des anciens Romains.

« J'ai fait une cruelle perte, si c'est dire assez » pour exprimer le malheur qui nous enleve un si » grand homme. Corellius Rufus est mort; et ce » qui m'accable davantage, il est mort parce qu'il » l'a voulu. Ce genre de mort que l'on ne peut

» reprocher, ni à l'ordre de la nature, ni au caprice
» de la fortune, me semble le plus affligeant de
» tous. Lorsque la maladie emporte nos amis, ils
» nous laissent au moins un sujet de consolation,
» dans cette inévitable nécessité qui menace tous
» les hommes. Mais ceux qui se livrent eux-mêmes
» à la mort ne nous laissent que l'éternel regret
» de penser qu'ils auraient pû vivre long-tems.
» Une souveraine raison qui tient lieu de destin
» aux sages, a déterminé Corellius Rufus. Mille
» avantages concouraient à lui faire aimer la vie;
» le témoignage d'une bonne conscience, une haute
» réputation, un crédit des mieux établis, une
» femme, une fille, un petit-fils, des sœurs très-
» aimables, et ce qui est encore plus précieux,
» de véritables amis. Mais ses maux duraient depuis
» si long-tems; ils étaient devenus si insuppor-
» tables, que les raisons de mourir l'emporterent
» sur tant d'avantages qu'il trouvait à vivre. A trente-
» trois ans, il fut attaqué de la goutte: je lui ai
» oui dire plusieurs fois qu'il l'avait héritée de
» son pere; car les maux comme les biens nous
» viennent souvent par succession. Tant qu'il fut
» jeune, il trouva des remedes dans le régime et
» dans la continence; plus avancé en âge et plus
» accablé, il se soutint par sa vertu et par sa cons-
» tance. Un jour que les douleurs les plus aiguës

» n'attaquaient plus les pieds seuls, comme auparavant, mais se répandaient sur tout le corps, j'allai le voir à sa maison près de Rome : c'était du tems de Domitien. Dès que je parus, les valets de Corellius se retirerent : il avait établi cet ordre chez lui, que quand un ami de confiance entrait dans sa chambre, tout en sortait, jusqu'à sa femme, quoique d'ailleurs très-capable du secret. Après avoir jeté les yeux de tous côtés : *savez-vous bien*, dit-il, *pourquoi je me suis obstiné à vivre si long-tems, malgré des maux insupportables ? C'est pour survivre au moins d'un jour à ce monstre de Domitien.* Pour faire lui-même ce qu'il desirait qu'on fît, je suis sûr qu'il ne lui manqua que des forces égales à son courage. Mais les dieux du moins exaucerent son vœu, et le tyran fut tué. Alors satisfait et tranquille, sûr de mourir libre, il fut en état de rompre les liens nombreux, mais plus faibles, qui l'attachaient encore à la vie. Il avait essayé d'adoucir par la diete les douleurs qui étaient redoublées; mais comme elles continuaient, sa fermeté sut y mettre un terme. Quatre jours s'étaient passés sans qu'il prît aucune nourriture, quand Hispala, sa femme, envoya notre ami commun, C. Geminius, m'apporter la triste nouvelle, que Corellius avait résolu de mourir;

» que les larmes d'une épouse, les supplications
» de sa fille, ne gagnaient rien sur lui; que j'étais
» le seul qui pût le rappeller à la vie. J'y cours :
» j'arrivais, lorsque Julius Atticus, de nouveau
» dépêché vers moi par Hispala, me rencontre,
» et m'annonce que l'on avait perdu toute espé-
» rance, même celle que l'on avait en moi,
» tant Corellius paraissait affermi dans sa réso-
» lution. Ce qui désespérait, c'était la réponse qu'il
» avait faite à son médecin, qui le pressait de prendre
» des alimens. *L'arrêt est prononcé :* parole qui me
» remplit tout-à-la-fois d'admiration et de dou-
» leur. Je ne cesse de penser, quel homme, quel
» ami j'ai perdu. Il avait passé soixante et sept
» ans, terme assez long même pour les hommes
» robustes. Il est délivré de toutes les douleurs
» d'une maladie continuelle : il a eu le bonheur
» de laisser florissante et sa famille et la répu-
» blique, qui lui était plus chere encore que sa
» famille. Je me le dis; je le sais; je le sens;
» cependant je le regrette comme s'il m'eût été
» ravi dans la fleur de son âge, et dans la plus
» brillante santé. Mais (dussiez-vous m'accuser de
» faiblesse), je le regrette, particulierement pour
» l'amour de moi. J'ai perdu le témoin, le guide,
» le juge de ma conduite. Vous ferai-je un aveu
» que j'ai déjà fait à notre ami Calvisius dans les

» premiers transports de ma douleur? Je crains » de vivre désormais avec moins d'attention sur » moi-même : vous voyez quel besoin j'ai que » vous me consoliez. Il ne s'agit pas de me re- » présenter que Corellius était vieux, qu'il était » infirme. Il me faut d'autres consolations; il me » faut de ces raisons que je n'aie point encore » trouvées, ni dans le commerce du monde ni » dans les livres. Tout ce que j'ai entendu dire, » tout ce que j'ai lu me revient assez dans l'es- » prit; mais mon affliction n'est pas d'une nature » à se rendre à des considérations communes. »

Si cette lettre est triste, en voici une qui peut amuser; car les histoires d'apparitions et de fantômes amusent toujours, même ceux à qui elles font peur. Celle du spectre d'Athenes, que Pline rapporte le plus sérieusement du monde, paraît être l'original de tous ces contes de revenans, répétés et retournés en mille manieres, attendu que chacun peut raconter à sa fantaisie ce qui n'est jamais arrivé. Quoi qu'il en soit, les mauvais plaisans ne pourront pas dire cette fois que c'est ici une histoire d'esprit, faite par quelqu'un qui n'en a gueres. C'est Pline qui parle : écoutons.

« Le loisir dont nous jouissons vous permet » d'enseigner et me permet d'apprendre. Je vou- » drais donc bien savoir si les fantômes ont quelque

» chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce
» sont des génies, ou seulement de vaines images
» qui se tracent dans l'imagination troublée par la
» crainte. Ce qui me ferait pencher à croire qu'il
» y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit
» être arrivé à Curtius Rufus. Dans le tems qu'il
» était encore sans fortune et sans nom, il avait
» suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en
» était échu. Sur le déclin du jour, il se promenait
» sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille
» et d'une beauté plus qu'humaine se présente à
» lui ; la peur le saisit. *Je suis*, dit-elle, *l'Afrique ;*
» *je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à*
» *Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu*
» *reviendras ensuite gouverner cette province où tu*
» *mourras.* Tout arriva comme elle l'avait prédit.
» On conte même qu'abordant à Carthage, et
» sortant de son vaisseau, la même figure se pré-
» senta devant lui, et vint à sa rencontre sur le
» rivage. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba
» malade, et que jugeant de l'avenir par le passé,
» et du malheur qui le menaçait par la bonne
» fortune qu'il avait éprouvée, il désespéra de sa
» guérison, malgré la bonne opinion que tous les
» siens en avaient conçue. Mais voici une autre
» histoire qui ne vous paraîtra pas moins surpre-
» nante, et qui est bien plus horrible ; je vous la

» donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avait à » Athenes une maison fort grande et fort logea- » ble, mais décriée et déserte. Dans le plus pro- » fond silence de la nuit, on entendait un bruit » de fer qui se choquait contre du fer, et si l'on » prêtait l'oreille avec plus d'attention, un bruit » de chaîne qui paraissait d'abord venir de loin, » et ensuite s'approcher. Bientôt on voyait un » spectre fait comme un vieillard très-maigre, » très-abattu, qui avait une longue barbe, des » cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, » qu'il secouait horriblement. De-là des nuits » affreuses et sans sommeil pour ceux qui habi- » taient cette maison : l'insomnie à la longue ame- » nait la maladie, et la maladie, en redoublant » la frayeur, était suivie de la mort. Car pendant » le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'im- » pression qu'il avait faite le remettait toujours » devant les yeux, et la crainte passée en donnait » une nouvelle. A la fin la maison fut abandonnée » et laissée toute entiere au fantôme. On y mit » pourtant un écriteau pour avertir qu'elle était » à louer, ou à vendre, dans la pensée que quel- » qu'un peu instruit d'un inconvénient si terrible, » pourrait y être trompé. Le philosophe Athe- » nodore vient à Athenes : il apperçoit l'écriteau; » en demande le prix; la modicité le met en défiance.

» Il s'informe : on lui dit l'histoire, et loin de » lui faire rompre le marché, elle l'engage à le » conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir, » il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'ap- » partement sur le devant, qu'on lui apporte ses » tablettes, sa plume et de la lumiere, et que ses » gens se retirent au fond de la maison. Lui, » de peur que son imagination libre n'allât au » gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, » il applique son esprit, ses yeux et sa main » à écrire. Au commencement de la nuit un profond » silence regne dans cette maison, comme partout » ailleurs; ensuite il entend des fers s'entrecho- » quer, des chaînes qui se heurtent; il ne leve » pas les yeux, il ne quitte point sa plume, ne » songe qu'à bien affermir son cœur, et à se garantir » de l'illusion de ses sens. Le bruit s'augmente, » s'approche : il semble qu'il se fasse près de la » porte et bientôt dans la chambre même. Il » regarde, il apperçoit le spectre, tel qu'on le lui » avait dépeint : ce spectre était debout et l'appellait » du doigt. Athenodore lui fait signe de la main » d'attendre un peu, et continue à écrire comme » si de rien n'était. Le spectre recommence son » fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux » oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore » une fois, et voit que l'on continue à l'appeller

» du doigt. Alors sans tarder davantage, il se
» leve, prend la lumiere et suit. Le fantôme marche
» d'un pas lent, comme si le poids des chaînes
» l'eût accablé. Mais après qu'il est arrivé dans
» la cour de la maison il disparaît tout-à-coup et
» laisse-là notre philosophe, qui ramasse des feuilles
» et des herbes, et les place à l'endroit où il avait
» été quitté, pour le pouvoir reconnaître. Le len-
» demain il va trouver les magistrats, et les sup-
» plie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit.
» On le fait ; on y trouve des os encore enlacés
» dans des chaînes ; le tems avait consumé les
» chairs. Après qu'on les eut soigneusement ras-
» semblés, on les ensevelit publiquement ; et depuis
» que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs,
» il ne troubla plus le repos de cette maison. Ce
» que je viens de dire, je le crois sur la foi d'autrui ;
» mais voici ce que je puis assurer aux autres sur
» la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus,
» qui n'est point sans instruction. Il était couché
» avec son jeune frere ; il lui sembla voir quelqu'un
» assis sur le lit, et qui approchait des cizeaux
» de sa tête et même lui coupait des cheveux
» au-dessus du front. Quand il fut jour, on apperçut
» qu'il avait le haut de la tête rasé, et ses che-
» veux furent trouvés répandus près de lui. Peu
» après pareille aventure arrivée à un de mes gens,

» ne me permit plus de douter de la vérité de
» l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormait avec
» ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné.
» Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il
» le racontait) vinrent par les fenêtres, lui raserent
» la tête pendant qu'il était couché, et s'en retour-
» nerent comme ils étaient venus. Le lendemain,
» lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme
» on avait trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui
» avait coupés, épars sur le plancher. Ces aven-
» tures n'eurent aucune suite, si ce n'est peut-être
» que je ne fus point accusé devant Domitien,
» sous l'empire de qui elles arriverent. Je ne l'eusse
» pas échappé, s'il eût vécu; car on trouva dans
» son porte-feuille une requête donnée contre moi
» par Metius Carus. De-là on peut conjecturer
» que comme la coutume des accusés est de né-
» gliger leurs cheveux et de les laisser croître,
» ceux que l'on avait coupés à mes gens marquaient
» que j'étais hors de danger. Je vous supplie donc
» de mettre ici toute votre érudition en œuvre.
» Le sujet est digne d'une profonde méditation,
» et peut-être ne suis je pas indigne que vous
» me fassiez part de vos lumieres. Si, selon votre
» coutume, vous balancez les deux opinions con-
» traires, faites pourtant que la balance penche
» de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude

» où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y » plus être. »

La premiere réflexion qui se présente sur ce récit, (car on ne peut pas entendre des histoires de revenans, sans en dire son avis) c'est qu'il n'y a qu'un seul fait, celui des cheveux coupés, dont Pline se rende le garant, sans qu'on sache pourquoi ; car il ne le rapporte que sur la foi d'un affranchi et d'un esclave ; et quand l'un et l'autre auraient été trompés par la frayeur, ou auraient eux-mêmes trompé leur maître, il n'y aurait rien de merveilleux : cela même est un peu plus facile à supposer qu'il ne l'est de croire qu'un esprit vêtu de blanc vienne faire l'office de barbier. Il se présente un autre objet de réflexion : la consultation très-sérieuse que Pline demande à son ami, le ton dont il s'exprime, l'apparition du mauvais génie de Brutus rapportée par le grave et judicieux Plutarque, plusieurs endroits du penseur Tacite, nous font voir que de très-grands esprits, des écrivains philosophes n'ont pas cru les apparitions impossibles. Voilà un beau texte à commenter ; mais comme après avoir parlé long-tems, on pourrait bien n'en pas savoir davantage ; comme d'ailleurs ce sujet, selon la maniere dont on l'envisage, peut paraître ou trop frivole pour être mêlé à des objets sérieux, ou trop sérieux pour être traité légerement, ces

raisons m'imposent silence, et cet article de Pline finira comme toutes les conversations sur les esprits, où chacun fait son histoire et écoute celle des autres, sans que personne soit obligé d'en rien croire. J'observerai seulement que dans une lettre suivante, Pline écrivant à son ami Tacite, commence ainsi : « J'augure (et cet augure-là n'est pas trompeur) » que vos ouvrages seront immortels. » Assurément la prédiction s'est bien vérifiée jusqu'ici. Je serais tenté d'en conclure que Pline raisonnait mieux sur les écrits de Tacite que sur les histoires de revenans.

Une autre lettre fort courte roule sur une observation morale dont l'application n'est pas si générale, il est vrai, que Pline semble le croire, mais qui le plus souvent est fondée : quiconque a été gravement malade peut en juger.

« Ces jours passés, la maladie d'un de mes amis » me fit faire cette réflexion, que nous sommes » fort gens de bien quand nous sommes malades. » Car quel est le malade que l'avarice ou l'ambi- » tion tourmente ? Il n'est plus enivré d'amour, » entêté d'honneurs ; il néglige le bien ; quelque » peu qu'on en ait, il y en a toujours assez quand » on se croit prêt de le quitter. Le malade croit » des dieux, et se souvient qu'il est homme ; il

» n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune
» de personne. Les médisances ne lui font ni
» impression, ni plaisir ; toute son imagination
» n'est occupée que de bains et de fontaines. Tout
» ce qu'il se propose (s'il en peut échapper), c'est
» de mener à l'avenir une vie douce et tranquille,
» une vie innocente et heureuse. Je puis donc nous
» faire ici à tous deux, en peu de mots, une
» leçon dont les philosophes font des volumes en-
» tiers. Persévérons à être pendant la santé ce
» que nous nous proposons de devenir, quand nous
» sommes malades. »

Une lettre à Maxime, qui allait commander dans la Grece, nous fait connaître combien Pline chérissait cette contrée qui avait été le berceau des arts, et dont le nom seul a dû être cher dans tous les tems à quiconque était né avec le goût des lettres. Ce morceau d'ailleurs montre un homme pénétré de ces principes d'humanité et de douceur qui convenait à un philosophe, à un ami de Trajan, et qui peuvent servir de leçons à tous ceux que leurs charges et leurs emplois mettent au-dessus des autres. Il est peu de lettres où Pline ait fait voir un caractere plus aimable, et où la raison s'exprime avec plus de grace et de délicatesse.

« L'amitié

» L'amitié que je vous ai vouée, m'oblige
» non pas à vous instruire (car vous n'avez pas
» besoin de maître), mais à vous avertir de ne
» pas oublier ce que vous savez déjà, de le prati-
» quer, ou même de le savoir encore mieux.
» Songez que l'on vous envoie dans l'Achaïe, c'est-
» à-dire dans la véritable Gréce, dans la Gréce
» par excellence, où la politesse, les lettres, l'agri-
» culture même ont pris naissance; que vous allez
» gouverner des hommes libres, dont les vertus,
» les actions, les alliances, les traités, la religion
» ont eu pour principal objet la conservation du
» plus beau droit que nous tenions de la nature.
» Respectez les dieux leurs fondateurs, respectez
» l'ancienne gloire de cette nation, et cette vieil-
» lesse des Etats qui est sacrée, comme celle des
» hommes est vénérable. Faites honneur à leur
» antiquité, à leurs exploits fameux, à leurs fables
» même. N'entreprenez rien sur la dignité, sur
» la liberté, ni même sur la vanité de personne.
» Ayez continuellement devant les yeux, que
» nous avons puisé notre droit dans ce pays; que
» nous n'avons pas imposé des lois à ce peuple après
» l'avoir vaincu, mais qu'il nous a donné les siennes
» après que nous l'en avons prié. C'est Athenes
» où vous allez, c'est à Lacédémone que vous

» devez commander. Il y aurait de l'inhumanité, » de la cruauté, de la barbarie, à leur ôter l'ombre et » le nom de liberté qui leur restent. Voyez comme » en usent les médecins : quoique par rapport à » la maladie il n'y ait point de différence entre » les hommes libres et les esclaves, ils traitent » pourtant les premiers plus doucement et plus » humainement que les autres. Souvenez-vous » de ce que fut autrefois chaque ville, mais » que ce ne soit pas pour insulter à ce qu'elle est » aujourd'hui. Ne croyez point vous rendre mépri- » sable, en ne vous montrant pas dur et altier. » Celui qui est revêtu de l'autorité et armé de la » puissance, ne peut jamais être méprisé, à moins » qu'il ne soit sordide et vil, et qu'il ne se méprise » le premier. C'est faire une mauvaise épreuve de » son pouvoir que de s'en servir pour offenser. » La terreur est un moyen peu sûr pour s'attirer » la vénération ; et l'on obtient beaucoup plus » par l'amour que par la crainte. Car pour peu » que vous vous éloigniez, la crainte s'éloigne » avec vous ; mais l'amour reste ; et comme la » premiere se change en haine, le second se tourne » en respect. . . . . »

Je terminerai cet extrait par l'aventure d'un enfant d'Hippone, fort agréablement racontée,

et qui prouve cette inclination que l'on attribue aux dauphins pour l'espece humaine. Pline raconte le fait à un poëte de ses amis, nommé Carinius, parce qu'il croit le sujet susceptible des couleurs de la poésie, et il n'a pas tort.

« J'ai découvert un sujet de poëme : c'est une » histoire, mais qui a tout l'air d'une fable. Il » mérite d'être traité par un homme comme vous, » qui ait l'esprit agréable, élevé, poëtique. J'en » ai fait la découverte à table, où chacun contait » à l'envi son prodige. L'auteur passe pour très- » fidele, quoiqu'à vrai dire, qu'importe la fidélité » à un poëte ? Cependant c'est un auteur tel que » vous ne refuseriez pas de lui ajouter foi, si vous » écriviez l'histoire. Près de la colonie d'Hippone, » qui est en Afrique sur le bord de la mer, on » voit un étang navigable, d'où sort un canal » qui, comme un fleuve, entre dans la mer ou » retourne à l'étang même, selon que le flux l'en- » traîne, ou que le reflux le repousse. La pêche, » la navigation, le bain y sont des plaisirs de tous » les âges, surtout des enfans, que leur inclina- » tion porte au divertissement et à l'oisiveté. » Entre eux ils mettent l'honneur et le mérite à » laisser le rivage bien loin derriere eux ; et celui » qui s'en éloigne le plus, et qui dévance tous les

» autres, en est le vainqueur. Dans cette sorte
» de combat, un enfant plus hardi que ses com-
» pagnons, s'étant fort avancé, un dauphin se
» présente, et tantôt le précede, tantôt le suit,
» tantôt tourne autour de lui, enfin charge l'enfant
» sur son dos, puis le remet à l'eau, une autre fois
» le reprend et l'emporte tout tremblant, d'abord
» en pleine mer, mais peu après il revient à terre
» et le rend au rivage et à ses compagnons. Le
» bruit s'en répand dans la colonie; chacun y
» court, chacun regarde cet enfant comme une
» merveille; on ne peut se lasser de l'interroger,
» de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé.
» Le lendemain tout le monde court à la rive; ils
» ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce qu'ils
» prennent pour elle; les enfans se mettent à la
» nage, et parmi eux celui dont je vous parle,
» mais avec plus de retenue. Le dauphin revient
» à la même heure, et s'adresse au même enfant.
» Celui-ci prend la fuite avec les autres: le
» dauphin, comme s'il voulait le rappeller et l'in-
» viter, saute, plonge, et fait cent tours différens.
» Le jour suivant, celui d'après et plusieurs autres
» de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que
» ces gens nourris sur la mer se font une honte
» de leur crainte. Ils approchent du dauphin,

» ils l'appellent, ils jouent avec lui, ils le touchent,
» il se laisse manier. Cette épreuve les encourage,
» surtout l'enfant qui le premier en avait couru
» le risque; il nage auprès du dauphin et saute
» sur son dos. Il est porté et rapporté; il se croit
» reconnu et aimé, il aime aussi; et ni l'un ni
» l'autre ne ressent ni n'inspire la frayeur. La
» confiance de celui-là augmente et en même
» tems la docilité de celui-ci; les autres enfans
» l'accompagnent en nageant, et l'animent par leurs
» cris et par leurs discours. Avec ce dauphin on
» en voyait un autre (et ceci n'est pas moins mer-
» veilleux) qui ne servait que de compagnon et
» de spectateur. Il ne faisait, il ne souffrait rien
» de semblable, mais il menait et ramenait l'autre
» dauphin comme les enfans menaient et rame-
» naient leur camarade. L'animal de plus en plus
» apprivoisé par l'habitude de jouer avec l'enfant
» et de le porter, avait coutume de venir à terre;
» et après s'être séché sur le sable, lorsqu'il venait
» à sentir la chaleur, il se rejetait à la mer. Octavius
» Avitus, lieutenant du proconsul, emporté par
» une vaine superstition, prit le tems que le dau-
» phin était sur le rivage pour faire répandre sur
» lui des parfums: la nouveauté de cette odeur
» le mit en fuite et le fit sauter dans la mer.

» Plusieurs jours s'écoulerent depuis sans qu'il » parût. Enfin il revint, d'abord languissant et » triste ; et peu après ayant repris ses premieres » forces, il recommença ses jeux et ses tours » ordinaires. Tous les magistrats des lieux circon- » voisins s'empressaient d'accourir à ce spectacle ; » leur arrivée et leur séjour engageaient cette » ville qui n'est pas déjà trop riche à de nouvelles » dépenses qui achevaient de l'épuiser. Ce con- » cours de monde y troublait d'ailleurs et y déran- » geait tout. On prit donc le parti de tuer secréte- » ment le dauphin qu'on venait voir. Ne pleurez- » vous pas son sort ? De quelles expressions, de » quelles figures vous enrichirez cette histoire, » quoiqu'il ne soit pas besoin de votre art pour » l'embellir, et qu'il suffise de ne rien ôter à » la vérité ! »

Pline qu'on a nommé *le naturaliste* pour le distinguer du précédent, appartient plus, comme ce titre l'indique assez, à la physique et aux sciences naturelles qu'à la littérature ; mais à ne le considérer même que comme écrivain, l'éloquence qu'il a répandue dans son ouvrage, l'imagination qui anime et colorie son style, lui donnent une place éminente parmi les auteurs du dernier âge des lettres romaines. On ne peut douter, et c'est

son plus grand éloge, qu'il n'ait servi de modele au célebre auteur de notre Histoire naturelle, qui par la noblesse et l'élévation des idées, l'énergie de la diction, la richesse des peintures et la variété des détails, semble avoir voulu lutter contre lui. Lisez dans Pline la description de l'éléphant et du lion, et vous croirez lire Buffon. Mais l'écrivain français l'emporte par la pureté du goût : l'on ne peut lui reprocher, comme à l'auteur latin, de tomber dans la déclamation, et d'être quelquefois dur et obscur en cherchant la précision et la force : ce sont là les défauts de Pline *le naturaliste*. Son livre d'ailleurs est un monument précieux à tous égards, et on l'a nommé avec raison l'encyclopédie des anciens. Il a servi à marquer pour nous le terme de leurs connaissances. Tout s'y trouve, astronomie, géométrie, physique générale et particuliere, botanique, médecine, anatomie, minéralogie, agriculture, arts mécaniques, arts de luxe. La seule nomenclature des ouvrages que l'auteur cite, le nombre de ceux qu'il dit avoir lus, la plupart perdus aujourd'hui, et qui forment des milliers de volumes, suffit pour donner une idée effrayante de son travail ; et quand on pense qu'il avait composé une foule d'autres ouvrages que nous n'avons plus, que ce même homme fut toute

sa vie occupé des affaires publiques, fit la guerre, fut chargé pendant plusieurs années du gouvernement d'une province, et qu'il mourut à 56 ans, on ne concevrait pas comment il a pu suffire à tant d'objets, de lectures, de recherches et de fatigues, si Pline le jeune, en nous traçant le plan de vie que suivait son oncle, ne nous eût fait voir en lui l'homme le plus laborieux qui ait jamais existé. Il faut jeter les yeux sur ce tableau pour apprendre ce que c'est que le travail, et l'on ne sera pas étonné que celui qui le traçait s'accusât lui-même de paresse, en comparaison d'un semblable modele. Assurément peu d'hommes seront capables des travaux de l'oncle et des scrupules du neveu. Voici comme ce dernier s'explique dans une de ses lettres.

« Vous me faites un grand plaisir de lire avec » tant de passion les ouvrages de mon oncle, et » de vouloir les connaître tous. Je ne me contenterai pas de vous les indiquer : je vous marquerai » encore dans quel ordre ils ont été faits : c'est » une connaissance qui n'est pas sans agrément » pour les gens de lettres. Lorsqu'il commandait » une brigade de cavalerie, il a composé un livre » *de l'art de lancer le javelot à cheval;* et dans ce » livre l'esprit et l'exactitude se font également

» remarquer : deux autres, de *la vie de Pomponius* » *Secundus*. Il en avait été singulierement aimé, » et il crut devoir cette marque de reconnais- » sance à la mémoire de son ami. Il nous en a » laissé vingt autres des *guerres d'Allemagne*, où » il a renfermé toutes celles que nous avons eues » avec les peuples de ces pays. Un songe lui fit » entreprendre cet ouvrage. Lorsqu'il servait dans » cette province, il crut voir en songe Drusus » Néron, qui, après y avoir fait de grandes con- » quêtes, y était mort : ce prince le conjurait de » ne le pas laisser enseveli dans l'oubli. Nous avons » encore de lui trois livres intitulés *l'Homme de* » *lettres*, que leur grosseur obligea mon oncle » de partager en six volumes : il prend l'orateur au » berceau, et ne le quitte point, qu'il ne l'ait » conduit à la plus haute perfection : huit livres » sur *les façons de parler douteuses* : il fit cet ouvrage » pendant les dernieres années de l'empire de » Néron, où la tyrannie rendait dangereux tout » genre d'étude plus libre et plus élevé : trente-un » pour servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus » a écrite : trente-sept de *l'Histoire naturelle*. Cet » ouvrage est d'une étendue et d'une érudition » infinie, et presque aussi varié que la nature elle- » même. Vous êtes surpris qu'un homme dont le

» tems était si rempli, ait pu écrire tant de volumes,
» et y traiter tant de différens sujets, la plupart
» si épineux et si difficiles. Vous serez bien plus
» étonné, quand vous saurez qu'il a plaidé pendant
» quelque tems, et qu'il n'avait que cinquante-six
» ans quand il est mort. On sait qu'il en a passé
» la moitié dans les travaux que les plus impor-
» tans emplois et la confiance des princes lui ont
» imposés. Mais c'était une pénétration, une appli-
» cation, une vigilance incroyable. Il commençait
» ses veilles aux fêtes de Vulcain, dans le mois
» d'août, non pas pour chercher dans le ciel des
» présages, mais pour étudier. Il se mettait à
» l'étude, en été, dès qu'il était nuit close; en
» hiver à une heure du matin, au plus tard à deux,
» souvent à minuit. Il n'était pas possible de moins
» donner au sommeil, qui quelquefois le prenait
» et le quittait sur ses livres. Avant le jour il se
» rendait chez l'empereur Vespasien, qui faisait
» aussi un bon usage des nuits. De-là il allait
» s'acquitter de tout ce qui lui avait été ordonné.
» Ses affaires faites, il retournait chez lui, et ce
» qui lui restait de tems était encore pour l'étude.
» Après le dîner (toujours très-simple et très-
» léger, suivant la coutume de nos peres), s'il se
» trouvait quelques momens de loisir, en été,

» il se couchait au soleil. On lui lisait quelques
» livres, il en tirait des remarques et des extraits;
» car jamais il n'a rien lu sans extraire. Aussi avait-il
» coutume de dire qu'il n'y a si mauvais livre où
» l'on ne puisse apprendre quelque chose. Après
» s'être retiré du soleil, il se mettait le plus sou-
» vent dans le bain d'eau froide. Il mangeait un
» morceau et dormait très-peu de tems. Ensuite,
» et comme si un nouveau jour eût recommencé,
» il reprenait l'étude jusqu'au souper. Pendant qu'il
» soupait, nouvelle lecture, nouveaux extraits,
» mais en courant. Je me souviens qu'un jour
» le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un
» de ceux qui étaient à table l'obligea de recom-
» mencer. *Quoi ! ne l'avez-vous pas entendu* (dit
» mon oncle)? *pardonnez-moi* (reprit son ami);
» *et pourquoi donc* (reprit-il) *le faire répéter? votre*
» *interruption nous coûte plus de dix lignes.* Voyez
» si ce n'était pas être bon ménager du tems. L'été,
» il sortait de table avant que le jour nous eût
» quittés; en hiver entre sept et huit; et tout
» cela, il le faisait au milieu du tumulte de Rome,
» malgré toutes les occupations que l'on y trouve,
» et le faisait comme si quelque loi l'y eût forcé.
» A la campagne, le seul tems du bain était
» exempt d'étude; je veux dire le tems qu'il était

» dans l'eau; car pendant qu'il en sortait et qu'il
» se faisait essuyer, il ne manquait pas de lire
» ou de dicter. Dans ses voyages, c'était sa seule
» application : comme si alors il eût été plus dé-
» gagé de tous les autres soins, il avait toujours
» à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste.
» Il lui faisait prendre ses gants en hiver, afin que
» la rigueur même de la saison ne pût dérober
» un moment à l'étude. C'était par cette raison
» qu'à Rome il n'allait jamais qu'en chaise. Je
» me souviens qu'un jour il me reprit de m'être
» promené. *Vous pouviez* (dit-il) *mettre ces heures à*
» *profit.* Car il comptait pour perdu tout le tems
» que l'on n'employait pas aux sciences. C'est par
» cette prodigieuse assiduité qu'il a su achever tant
» de volumes, et qu'il m'a laissé cent soixante
» tomes remplis de ses remarques, écrites sur la
» page et sur le revers en très-petits caracteres;
» ce qui les multiplie beaucoup. Il me contait
» qu'il n'avait tenu qu'à lui, pendant qu'il était
» procurateur en Espagne, de les vendre à Lartius
» Licinius quatre cent mille sesterces, et alors ces
» mémoires n'étaient pas tout-à-fait en si grand
» nombre. Quand vous songez à cette immense
» lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a composés,
» ne croiriez-vous pas qu'il n'a jamais été ni dans

» les charges, ni dans la faveur des princes ? Et » quand on vous dit tout le tems qu'il a ménagé » pour les belles-lettres, ne commencez-vous pas à » croire qu'il n'a pas encore assez lu et assez écrit ? » Car d'un côté quels obstacles les charges et la cour » ne forment-elles point aux études ? Et de l'autre, » que ne peut point une si constante application ? » C'est donc avec raison que je me moque de » ceux qui m'appellent studieux, moi qui en » comparaison de lui suis un vrai fainéant. Cepen- » dant je donne à l'étude tout ce que les devoirs » et publics et particuliers me laissent de tems. » Et qui parmi ceux même qui consacrent toute » leur vie aux belles-lettres, pourra soutenir cette » comparaison et ne pas rougir, comme si le » sommeil et la mollesse partageaient ses jours ? » Je m'apperçois que mon sujet m'a emporté plus » loin que je ne m'étais proposé. Je voulais seule- » ment vous apprendre ce que vous desiriez savoir, » quels ouvrages mon oncle a composés. Je m'as- » sure pourtant que ce que je vous ai mandé, » ne vous fera gueres moins de plaisir que leur » lecture. Non-seulement cela peut piquer encore » davantage votre curiosité, mais vous piquer vous- » même d'une noble émulation. »

Nous avons une traduction complette de *l'histoire naturelle* de Pline, traduction médiocre en

elle-même, mais précieuse par les recherches d'érudition et de physique dont elle est accompagnée, et qui sont en partie le fruit des veilles de plusieurs savans, encouragés, il y a environ trente ans, à cette tâche pénible, par un de nos plus respectables magistrats (1), qui chargé alors de présider à la littérature, semblait être placé dans le département que son goût aurait choisi et que la nature lui aurait indiqué ; et qui appellé aux grandes places par la renommée et par le choix du monarque, leur a préféré ce loisir noble et studieux, cette liberté à la fois paisible et active, qui pour les ames douces et pures, sensibles à l'amitié, à la nature et aux arts, est la source de jouissances que rien ne peut corrompre, et d'un bonheur que rien ne peut troubler.

Cette traduction en 12 vol. *in*-4°. est plus faite pour les savans et les littérateurs que pour les gens du monde. Mais heureusement c'est à ceux-ci qu'on a songé, lorsqu'on nous a donné un volume composé des morceaux les plus curieux de Pline *le naturaliste*, choisis avec goût, classés avec méthode, et traduits avec une pureté, une élégance et une noblesse qui prouvent une connaissance réfléchie des deux langues. Cet ouvrage qui

(1) M. de Malesherbes.

est un véritable service rendu aux amateurs, est de M. l'abbé Gueroult, professeur de rhétorique au college d'Harcourt, et fait honneur à l'université qui compte l'auteur parmi ses membres les plus distingués. On y trouve cette foule de détails instructifs sur les mœurs domestiques des Romains, sur leurs arts, sur leur luxe, et cette multitude de particularités historiques qui donnent un si grand prix à ce vaste monument que Pline nous a transmis. Les bornes qui me sont prescrites ne me permettent pas d'en rien citer; je ne puis que renvoyer à l'abrégé dont je viens de parler les curieux d'antiquités, et je me contenterai de transcrire un ou deux morceaux, qui peuvent donner quelque idée des beautés de Pline et en même tems de ses défauts; car ceux-ci se trouvent quelquefois à côté des beautés même, et le traducteur n'a pas dû les faire disparaître. Je choisis, par exemple, l'endroit du premier livre où Pline parle de la terre.

« La terre est le seul des élémens à qui nous » ayons donné, pour prix de ses bienfaits, un nom » qui offre l'idée respectable de la maternité. Elle » est le domaine de l'homme, comme le ciel est » le domaine de dieu. Elle le reçoit à sa naissance, » le nourrit quand il est né, et du moment où

» il a vu le jour, elle ne cesse plus de lui servir » de soutien et d'appui. Enfin nous ouvrant son » sein, quand déjà le reste de la nature nous a » rejetés, mere alors plus que jamais, elle couvre » nos dépouilles mortelles, nous rend sacrés, » comme elle l'est elle-même; et c'est surtout » à ce titre qu'elle est pour nous un objet saint » et vénérable. Elle fait plus encore; elle porte » nos titres et nos monumens, étend la durée » de notre nom et prolonge notre mémoire au-delà » des bornes étroites de la vie. C'est la derniere » divinité qu'invoque notre colere; nous la prions » de s'appesantir sur ceux qui ne sont plus, comme » si nous ne savions pas qu'elle seule ne s'irrite » jamais contre l'homme. Les eaux s'élevent pour » retomber en pluies orageuses, elles se durcissent » en grêle, se gonflent en vagues, se précipitent » en torrens; l'air se condense en nuées, se dé- » chaîne en tempêtes; mais la terre est bienfai- » sante, douce, indulgente, toujours empressée » à servir les mortels. Que de tributs nous lui arra- » chons! que de présens elle nous offre d'elle- » même! quelles couleurs! quelles saveurs! quels » sucs! quels touchers! quelles odeurs! Comme » elle est fidele à payer l'intérêt du dépôt qu'on » lui confie! combien d'êtres elle nourrit pour nous!

» S'il

» S'il existe des animaux venimeux, l'air qui leur » donne la vie en est seul coupable. Elle est con- » trainte d'en recevoir le germe et de les soutenir » lorsqu'ils sont éclos; mais elle répand en tous » lieux les herbes salutaires : toujours elle est » en travail pour l'homme, et peut-être les poisons » même sont-ils un don de sa pitié. »

Ce morceau est d'un ton absolument oratoire et même poétique. Il est brillant; mais toutes les idées en sont-elles bien justes? est-il vrai que la terre (en lui attribuant tout le pouvoir que l'auteur lui donne figurément), ne fasse jamais de mal à l'homme? Et quand les volcans ouvrent leur sein pour y engloutir des villes entieres? quand les tremblemens de terre bouleversent un royaume? De plus, tout le bien qu'elle fait lui appartient-il exclusivement? Sans ces pluies dont parle Pline pour s'en plaindre fort injustement, sans le soleil dont il ne parle pas, que deviendrait cette terre si bienfaisante? Avouons-le : il fallait laisser aux poëtes exalter la divinité de la Terre aux dépens de quelques autres; mais un philosophe devait plutôt nous faire voir cette harmonie des élémens qui, ne pouvant rien pour nous l'un sans l'autre, se combinent pour nous être utiles, et dont la concorde éternelle produit l'éternelle fécondité.

Je n'étendrai pas plus loin la critique sur ce morceau qui a de l'intérêt et de l'éclat, mais qui n'est pas exempt, comme on le voit, de déclamation; car on appelle ainsi tout ce qui tend à agrandir les objets aux dépens de la vérité.

Cicéron nous a fait tant de plaisir, que nous devons en trouver aussi à voir quel hommage lui a rendu Pline, lorsqu'en parlant des honneurs que les lettres et les talens de l'esprit ont reçus des Romains, il lui adresse cette éloquente apostrophe: « Pourrai-je sans crime passer ton nom sous silence, » ô Cicéron? Que célébrerai-je en toi comme le » titre distinctif de ta gloire? Ah! sans doute, » il suffira d'attester cet hommage flatteur qu'un » peuple entier, qu'un peuple tel que celui de » Rome, rendit à tes sublimes talens, et de choisir » dans toute la suite d'une si belle vie les seules » actions qui signalerent ton consulat. Tu parles, » et les tribus romaines renoncent à la loi » agraire, à cette loi qui leur assurait les » premiers besoins de la vie. Tu conseilles: » elles pardonnent à Roscius, auteur de la loi » qui réglait les rangs au spectacle, et consentent » à une distinction injurieuse pour elles. Tu per» suades, et les enfans des proscrits se condamnent » eux-mêmes à ne plus prétendre aux honneurs.

» Catilina fuit devant ton génie : c'est toi qui
» proscris Marc Antoine. Reçois mon hommage,
» ô toi qui le premier fus nommé pere de la patrie,
» toi qui le premier méritas le triomphe sans quitter
» la toge, et le premier obtins les lauriers de la
» victoire avec les seules armes de la parole; toi le
» pere de l'éloquence et des lettres latines ; toi
» enfin, pour me servir des expressions de César,
» autrefois ton ennemi, toi qui remportas le plus
» beau de tous les triomphes, puisqu'il est plus
» glorieux d'avoir étendu pour les Romains les
» limites du génie, que d'avoir reculé les bornes
» de leur empire. »

Fin du second Livre.

A N C I E N S.

LIVRE TROISIEME.

HISTOIRE, PHILOSOPHIE

ET

LITTÉRATURE MÊLÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire.

SECTION PREMIERE.

Historiens Grecs et Romains de la premiere classe.

L'HISTOIRE, dans les premiers tems, paraît n'avoir été confiée qu'à la poésie qui parlait à l'imagination, et se gravait dans la mémoire, ou aux monumens publics qui semblaient propres à perpétuer le souvenir des grands événemens. On

les déposait sur l'airain, sur la pierre, sur les statues, sur les tombeaux, sur les médailles; et c'est ce qui fait que ces dernieres, dont un grand nombre a échappé aux ravages du tems, sont devenues un objet de recherche pour les curieux d'antiquité, et ont servi souvent à éclaircir ou à constater les faits et les époques des siecles les plus reculés. L'ouvrage le plus anciennement rédigé en forme d'histoire, que la littérature grecque nous ait transmis (car il n'est ici question ni des livres sacrés, ni des écrivains orientaux), est celui d'Hérodote, nommé par cette raison *le pere de l'histoire.*

C'est à lui que l'on doit le peu que nous connaissons des anciennes dynasties des Medes, des Perses, des Phéniciens, des Lydiens, des Grecs, des Egyptiens, des Scythes. Il vivait environ cinq siecles avant l'ère chrétienne, et avait voyagé dans l'Asie mineure, dans la Grece et dans l'Egypte. Les noms des neuf Muses, donnés par ses contemporains aux neuf livres qui composent son histoire, sont un témoignage de l'estime qu'en faisaient les Grecs, à qui l'auteur en fit la lecture dans l'assemblée des jeux olympiques; et cet honneur qu'on lui rendit, doit aussi leur donner un caractere d'autorité; non qu'il faille en conclure que tous les faits qu'il rapporte sont

incontestables : puisque nos histoires modernes ne sont pas elles-mêmes à l'abri de la critique, à plus forte raison ce qui n'est fondé que sur des traditions si éloignées, est-il soumis à la discussion et susceptible de laisser des doutes. D'ailleurs le goût si connu des Grecs pour le merveilleux et pour les fables, goût qui leur a été si souvent reproché par les écrivains latins, peut rendre suspecte leur véracité. Mais aussi l'on est tombé dans un autre excès, en rejetant trop légerement tout ce qui ne nous a pas paru conforme à des regles de vraisemblance qu'il n'est pas possible de déterminer d'une maniere bien positive ; car dans l'histoire, comme dans le drame,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Nous sommes trop portés à régler la mesure des probabilités sur celles de nos idées communes et de nos connaissances imparfaites La distance des tems et des lieux, et la diversité des religions, des mœurs, des coutumes et des préjugés, ont placé les anciens et les modernes à un si grand éloignement les uns des autres, que les derniers ne doivent prononcer qu'avec beaucoup de précaution, quand il s'agit de se rendre juges de ce que les premiers ont pu faire ou penser. L'expérience doit ici, comme en tout, servir de

leçon : plus d'une fois elle a démontré réel ce qui ne semblait pas croyable, et en dernier lieu des voyageurs très-instruits ont vérifié sur les lieux ce qu'Hérodote avait écrit de l'Egypte, et ce qu'on avait regardé comme fabuleux. Il peut y avoir autant d'ignorance à tout rejeter qu'à tout croire, et la différence alors n'est que de la simplicité à la présomption. Il faut se défier également de toutes deux : celui qui sait beaucoup doute souvent, et le doute conduit à l'examen et à l'instruction; celui qui sait peu, est prompt à nier, et manque l'occasion de s'instruire. Au reste, cet examen n'est pas de mon sujet, et je dois surtout considérer les historiens comme écrivains et hommes de lettres. Je ne puis donc offrir qu'un apperçu très-rapide sur ceux des historiens de la Grece et de Rome, que le suffrage de tous les siecles a mis au nombre des auteurs classiques.

Après Hérodote dont on estime la clarté, l'élégance et l'agrément, mais en qui l'on desirerait plus de méthode, plus de développemens, plus de critique, parut Thucydide, qui a écrit cette fameuse guerre du Péloponese entre Athenes et Lacédémone, qui dura vingt-sept ans. Il en a rapporté la plus grande partie comme témoin et même comme acteur; car il fut chargé d'un

commandement, et les Athéniens qui le bannirent pour avoir mal fait la guerre, honorerent ensuite et récompenserent comme historien, celui qu'ils avaient puni comme général. On lui reproche deux défauts assez opposés l'un à l'autre : il est trop concis dans sa narration, et trop long dans ses harangues. Il a beaucoup de pensées, mais elles sont quelquefois obscures ; il a dans son style la gravité d'un philosophe ; mais il en laisse un peu sentir la sécheresse. Aussi le lit-on avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque tems après lui, et qu'on a surnommé *l'abeille attique*, pour désigner la douceur de son style. Ce fut lui qui publia et continua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept livres. Il avait été disciple de Socrate, et commandait dans cette mémorable retraite des dix mille, l'une des merveilles de l'antiquité, et dont il était digne d'écrire l'histoire. Il fut comme César, l'historien de ses propres exploits : comme lui, il joignit le talent de les écrire à la gloire de les exécuter : comme lui, il mérite une entiere croyance, parce qu'il avait des témoins pour juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la *Cyropédie*, dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a moins consulté la vérité historique que le desir de tracer le modele d'un prince accompli et d'un gouvernement parfait.

Si les gens de l'art l'étudient comme général dans la retraite des dix mille, on l'admire comme philosophe et comme homme d'Etat dans ce livre charmant de la *Cyropédie*, qu'on peut comparer à notre *Télémaque*. On a dit de Xénophon, que les graces reposaient sur ses levres; on peut ajouter qu'elles y sont près de la sagesse.

Depuis lui jusqu'à Fénélon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable. Les anciens ne parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que Scipion et Lucullus faisaient leurs délices de ses ouvrages. Cet homme qui eut dans ses écrits tout le charme de l'éloquence attique, avait dans l'ame la force d'un Spartiate. Il sacrifiait aux dieux, la tête couronnée de fleurs : tout-à-coup on vient lui apprendre que son fils a été tué à la bataille de Mantinée. Il ôte ses couronnes et verse des larmes; mais lorsqu'on ajoute que ce fils, combattant jusqu'au dernier soupir, a blessé mortellement le général ennemi, il reprend ses couronnes : *je savais*, dit-il, *que mon fils était mortel*, *et sa gloire doit me consoler de sa mort.*

Nous avons de lui beaucoup d'autres ouvrages, entre autres un *éloge d'Agésilas*, roi de Lacédémone, un *recueil de paroles mémorables de Socrate*, *et l'apologie* de ce philosophe. Mais ses deux chefs-

d'œuvre sont la *retraite des dix mille* et la *Cyropédie.*

Quintilien compare Tite-Live à Hérodote et Salluste à Thucydide. Je serais tenté de croire que l'admiration des Romains pour la littérature grecque qui avait servi de modele à la leur, et ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres, mettaient un peu de préjugé dans cet avis de Quintilien, d'ailleurs si judicieux et si éclairé. Quant à nous autres modernes, qui avons une égale obligation aux Grecs et aux Latins, il me semble que nous préférerions Tite-Live à Hérodote, et Salluste à Thucydide, par la raison que les deux historiens latins sont bien plus grands coloristes et meilleurs orateurs que les deux historiens grecs. Les couleurs de Tite-Live sont plus douces; celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa facilité brillante; l'autre par sa rapidité énergique. Le goût de Tite-Live est si parfait, que Quintilien le cite à côté de Cicéron, en indiquant ces deux auteurs comme ceux qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. « Sa narration, dit-il, » est singulierement agréable et de la clarté la » plus pure. Ses harangues sont d'une éloquence » au-dessus de toute expression. Tout y est par- » faitement adapté aux personnes et aux circons-

» tances. Il excelle surtout à exprimer les sen-
» timens doux et touchans, et nul historien n'est
» plus pathétique. »

Cet éloge est juste dans tous les points, et l'on peut ajouter que le génie de Tite-Live, sans jamais laisser voir le travail ni l'effort, paraît s'élever naturellement jusqu'à la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au-dessous de ce qu'il raconte. Ses harangues que les anciens admiraient, et que les modernes lui ont reprochées, sont si belles que leur censeur le plus severe regretterait sans doute qu'elles n'existassent pas; et je prouverai tout-à-l'heure que ce n'était pas des beautés hors de place, et qu'on ne peut pas lui appliquer le bon mot si connu de Plutarque : *tu as tenu hors de propos un très-beau propos.*

Sa réputation s'étendit fort loin, même de son vivant, s'il est vrai, comme on le dit, qu'un habitant de Cadix, qui dans ce tems était pour les Romains une extrémité du monde, partit de son pays pour voir Tite-Live, et s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. Saint-Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Paulin, dit très-heureusement à ce sujet : « C'était sans doute une chose
» bien extraordinaire, qu'un étranger entrant dans
» une ville telle que Rome, y cherchât autre
» chose que Rome même.

On sait que dans son ouvrage, composé de cent quarante livres, il avait embrassé toute l'étendue de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Drusus, petit-fils d'Auguste. Il ne nous en reste que trente-cinq livres, et le tems n'a pas épargné davantage Tacite et Salluste. Ces pertes si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur, ne seront probablement jamais réparées.

Il fut très-aimé d'Auguste, ce qui ne l'empêcha pas de donner dans ses écrits les plus grandes louanges au parti républicain, à Brutus, à Cassius, et particulierement à Pompée, au point qu'Auguste l'appellait le *Pompéien.* Sous Tibere, l'historien Crémutius Cordus fut accusé devant le sénat du crime de lese-majesté, pour avoir appellé Brutus *le dernier des Romains*, et fut obligé de se donner la mort. On peut juger par ce seul trait, quels progrès d'un regne à l'autre avait fait la servitude.

L'abbé Desfontaines a reproché à Tite-Live de s'être laissé trop éblouir par la grandeur de Rome, et d'avoir parlé de cette ville naissante comme de la capitale du monde : je ne crois pas ce reproche fondé. Rome n'eut jamais plus de véritable grandeur que dans ses premiers siecles qui furent ceux de la vertu, du courage et du

patriotisme; et ce n'est pas quand son empire fut le plus étendu qu'elle eut plus de gloire réelle. C'est en effet lorsqu'elle combattait pour ses foyers contre Pyrrhus et contre Carthage, que le peuple romain se montra le premier peuple de l'univers, et ce grand caractere qui annonçait ce qu'il devint dans la suite, c'est-à-dire, le dominateur des nations, devait se retrouver sous la plume de Tite-Live.

On l'accuse de faiblesse et de superstition, parce qu'il rapporte très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne sais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Le plus souvent il ne les donne que pour des traditions reçues, et il ne pouvait se dispenser d'en parler. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire, dans un empire où tout était présage et auspice, où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour et l'état du ciel. Je crois bien que du tems d'Auguste et même avant lui, on commençait à être moins superstitieux; mais le peuple l'était toujours, et la politique savait et devait tirer parti de ce puissant ressort de la croyance générale, dont les effets sont généralement bons dans tout gouvernement, même quand la croyance est erronée. Il n'y a que l'irreligion qui soit essentiellement ennemie de tout ordre social et

moral. Aussi de tout tems le sénat avait plié la religion et les auspices aux intérêts publics. Les livres des Sybilles que l'on ouvrait de tems en tems, étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus, où l'on trouve tout ce que l'on veut : mais on se moque de Nostradamus, et l'on révérait les Sybilles. Ces notions suffisent pour nous persuader que Tite-Live et les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges, et se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pas pourtant que je voulusse assurer que Tite-Live n'eût sur ce point aucune crédulité : je dis simplement que ce qu'il a écrit, ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très-possible qu'avec un beau génie, on croie à la fatalité et à la divination. On soupçonnerait volontiers en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une et à l'autre.

Salluste paraît s'être proposé pour modele la précision et la gravité de Thucydide, et l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste, dit Quintilien, a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés, et que nous avons perdus ; car on ne voit aucune trace de ces traductions dans ce qui nous est resté. Il avait

écrit une grande partie de l'histoire romaine, mais en imitant la brieveté de Thucydide, il lui donna encore plus de nerf et de force : un passage de Séneque fait sentir cette différence. « Dans l'auteur » grec (dit-il), quelque serré qu'il soit, vous » pourriez encore retrancher quelque chose, non » pas sans rien diminuer du mérite de la diction, » mais du moins sans rien ôter de la plénitude des » pensées. Dans Salluste, un mot supprimé, le » sens est détruit, et c'est ce que n'a pas senti » Tite-Live qui lui reprochait de défigurer les » pensées des Grecs et de les affaiblir, et qui lui » préférait Thucydide, non qu'il aimât davan- » tage ce dernier, mais parce qu'il le craignait » moins; et qu'il se flattait de se mettre plus » aisément au-dessus de Salluste, s'il mettait » d'abord Salluste au-dessous de Thucydide. »

Ce morceau fait voir que Tite-Live dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style, était pourtant capable des injustices de la jalousie ; tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine, il ne suffit pas d'un grand talent qui est rare ; il faut une grande ame, qui est plus rare encore.

Aulugelle appelle Salluste un auteur *savant en brieveté*, *un novateur en fait de mots*, ce qui ne

veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en faisait un usage nouveau. « L'élé-
» gance de Salluste, dit-il ailleurs, la beauté de
» ses expressions, et son application à en chercher
» de nouvelles, trouverent beaucoup de censeurs,
» même parmi des hommes d'une classe distin-
» guée; mais dans un grand nombre de remarques
» critiques qu'ils ont faites sur ses ouvrages, on
» en trouve quelques-unes de bien fondées, et
» beaucoup où il y a plus de malignité que de
» justesse. »

Il ne faut pas compter Lénas, affranchi de Pompée, qui appellait Salluste *un très-mal-adroit voleur des expressions de Caton l'ancien :* ce n'était qu'une injure grossiere d'un ennemi et d'un ennemi vil. Mais d'ailleurs ce n'étaient pas en effet des hommes médiocres qui reprochaient à Salluste de l'obscurité dans le style; et l'affectation de rajeunir de vieux termes; c'était Jules-César qui l'aimait et qui fit sa fortune; c'était le célebre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin et si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Salluste : ce maître était un grammairien nommé Prétextatus, qui voyant que son éleve Salluste montrait de la disposition

pour

pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire romaine, afin qu'il y choisît la partie qu'il voudrait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina, et ensuite celle de Jugurtha : il avait été témoin de la premiere. Il composa l'histoire des guerres civiles de Marius et de Sylla, jusqu'à la mort de Sertorius, et des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla, et étouffés par Catulus. Tout ce morceau qui sans doute était précieux, a péri presque entierement; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Si les censeurs ont poussé trop loin la critique à l'égard de Salluste, d'autres ont exagéré la louange. Martial l'appelle le premier des historiens romains (1), et il n'est pas le seul de cet avis. J'avoue que je lui préférerais Tite-Live et Tacite, l'un pour la perfection du style, l'autre pour la profondeur des idées. Sans vouloir prononcer sur le choix de ses termes, dont nous ne sommes pas juges assez compétens, on ne peut se dissimuler qu'il y a quelque affectation dans son style; et toute affectation est un défaut. On ne peut excuser non plus ses longs préambules et

(1) *Crispus romanâ primus in historiâ.*

ses digressions morales, qui ne tiennent pas assez au sujet principal, et dont l'objet est vague et le fond trop commun. Il s'en faut bien que sa morale et sa politique vaillent celle de Tacite, qui dans ce genre n'a rien au-dessus de lui. Un autre grief contre Salluste, c'est sa partialité à l'égard de Cicéron. Ce grand homme a marqué les deux principaux devoirs de l'historien, de ne rien dire de faux et de ne rien omettre de vrai. Salluste est irréprochable sur le premier article; et comment ne le serait-il pas? Il parlait d'événemens publics dont tous ses lecteurs avaient été témoins. Mais il est une autre espece de mensonge très-familier à la haine, le mensonge de réticence; et celui-là, moins choquant que l'imposture formelle, est aussi coupable et plus lâche, parce que la méchanceté se cache pour ne pas rougir. Le sénat décerne des actions de graces à Cicéron, conçues dans les termes les plus honorables, pour avoir délivré la république du plus grand danger, sans effusion de sang. C'est un acte public et solemnel, dont tous les historiens font mention : Salluste n'en parle pas. Catulus et Caton, dans une assemblée du sénat, donnent à Cicéron le nom glorieux de pere de la patrie, que Pline, Juvenal et tant d'autres écrivains ont

rappellé, et que la postérité lui a conservé : Salluste n'en parle pas. Les magistrats de Capoue, la premiere ville municipale d'Italie, décernent à Cicéron une statue pour avoir sauvé Rome pendant son consulat : Salluste n'en parle pas. Enfin le sénat lui accorde un honneur dont il n'y avait point d'exemple : il ordonne ce qu'on appellait des *supplications* dans les temples, et ce qui n'avait jamais lieu que pour les triomphateurs. Cette distinction inouie est assez remarquable : Salluste n'en parle pas. Il y a plus : qu'on lise son histoire de la guerre de Catilina : tout y est parfaitement détaillé, excepté ce que fit Cicéron, sans lequel rien ne se serait fait. Est-ce là la fidélité de l'histoire ? Est-ce là remplir son objet le plus utile et le plus respectable, celui de montrer la punition du crime et la récompense de la vertu ? Mais comme la passion raisonne mal ! Comment Salluste n'a-t-il pas senti que ce silence, qui, dans un homme indifférent, serait une omission condamnable, dans un ennemi était une bassesse odieuse ? En se taisant sur des faits publics, croyait-il les faire oublier ? Croyait-il que d'autres ne les écriraient pas ? N'a-t-il pas dû prévoir que ces réticences perfides n'auraient d'autre effet, si ce n'est qu'on saurait à jamais que ces honneurs

avaient été décernés à Cicéron, et que Salluste n'en avait rien dit ?

Au reste, le caractere d'un ennemi tel que tous les anciens nous ont peint Salluste, fait honneur à Cicéron. Les témoignages sont aussi unanimes sur la perversité de ses mœurs, que sur la supériorité de ses talens. Il fallait que le déreglement de sa conduite, dont parle Horace dans ses satyres, allât jusqu'à l'infamie, puisqu'il fut chassé du sénat par le préteur Appius Pulcher, dans un tems où la censure, autrefois sévere comme les mœurs publiques, s'était relâchée elle-même, et corrompue comme tout le reste. Des auteurs dignes de foi s'accordent à dire qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, et tromper la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austere, et en étalant une morale qui n'était pas celle de son cœur ; qu'il ne recherchait les expressions anciennes que pour faire croire que ses principes se sentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la république ; qu'enfin il n'empruntait les termes dont Caton le censeur s'était servi dans son livre *des origines*, que pour paraître ressembler en quelque chose à ce modele de la vertu, que d'ailleurs il était si loin d'imiter.

Il dut son élévation et sa fortune à César, qui, en qualité de chef de parti, ne pouvait pas être délicat sur le choix des hommes : c'est un principe et un malheur de l'ambition de se servir des vices d'autrui. Ce fut César qui le fit rentrer dans le sénat, et lui procura par son crédit la dignité de préteur. Salluste le servit bien dans la guerre d'Afrique, et après la victoire, il obtint pour récompense le gouvernement de Numidie, avec le titre de propréteur. C'est-là que par toutes sortes de brigandages, il amassa des richesses immenses, dont il jouit avec d'autant plus de plaisir, que la dissipation de son patrimoine l'avait réduit à la pauvreté. Il acheta ces jardins fameux connus depuis sous le nom de jardins de Salluste, et une maison de campagne délicieuse, auprès de Tivoli. Le cri fut général, et les peuples de sa province l'accuserent de concussion, auprès de César alors dictateur. Mais comment celui qui, aux yeux de tous les Romains, avait enlevé le trésor public du temple où il était renfermé, pouvait-il punir un concussionnaire ? La guerre civile n'est pas le tems de la justice. Salluste fut dispensé de répondre, en donnant au maître qu'il avait servi, une partie de l'argent qu'il avait volé, et s'assura une possession paisible pour le

reste de sa vie. Tel est l'homme qui dans ses écrits, invective contre la dépravation générale, et rappelle sans cesse les mœurs antiques.

On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste, que ce n'est qu'un parleur de vertu : il la fait respecter à ses lecteurs, parce que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son ame, singulierement pittoresque sans jamais être trop figurée, précise sans être obscure, nerveuse sans être tendue. Il parle à-la-fois à l'ame, à l'imagination, et à l'esprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite, par le mérite qu'ils lui trouvent, parce que sa pensée est d'une telle étendue, que chacun y pénetre plus ou moins, selon le degré de ses forces. Il creuse à une profondeur immense, et creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste, quoiqu'il soit sans comparaison plus plein et plus fini. Le secret de son style qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé.

Cet homme vertueux dont les premiers regards au sortir de l'enfance, se fixerent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius et les brigandages d'Othon, qui respira ensuite un air

plus pur sous Vespasien et sous Titus, fût obligé dans sa maturité de supporter la tyrannie ombrageuse et hypocrite de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, et se voyant dans la route des honneurs, il craignit, pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, et dont tous les siens devaient partager les avantages. Il fut contraint de plier la hauteur de son ame et la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espere, et qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens et du mérite d'un sujet, pour ne pas effaroucher la jalousie du maître, faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie et le sang des bons citoyens, et s'abstenir même de cet extérieur de tristesse qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme, et toujours suspect à un mauvais prince, qui sait trop que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression, Tacite obligé de se replier sur lui-même, jeta sur le

papier tout cet amas de plaintes et ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager : voilà ce qui rend son style si intéressant et si animé. Il n'invective point en déclamateur : un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant ; tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Chaque ligne porte un sentiment dans l'âme : il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient, et ces horreurs même attachent au point qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité et la vengeance, et je ne connais point de lecture plus terrible pour la conscience des méchans.

On a dit qu'il voyait partout le mal, et qu'il calomniait la nature humaine ; mais pouvait-il calomnier le siecle où il a vécu ? Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus, de Barea, de Thraseas, qui a fait le panégyrique d'Agricola, ne voyait pas la

vertu où elle était ? Ce dernier morceau, cette vie d'Agricola est le désespoir des biographes ; c'est le chef-d'œuvre de Tacite, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un tems de calme et de bonheur. Le Regne de Nerva qui le fit consul, et ensuite celui de Trajan le consolaient d'avoir été préteur sous Domitien. Son style a des teintes plus douces et un charme plus attendrissant : on voit qu'il commence à pardonner. C'est-là qu'il donne cette leçon si belle et si utile à tous ceux qui peuvent être condamnés à vivre dans des tems malheureux. « L'exemple d'Agricola, » (dit-il), nous apprend qu'on peut être grand » sous un mauvais prince, et que la soumission » modeste, jointe aux talens et à la fermeté, » peut donner une autre gloire que celle où sont » parvenus des hommes plus impétueux, qui n'ont » cherché qu'une mort illustre et inutile à la » patrie ».

Il n'y a pas bien long-tems que le mérite supérieur de Tacite a été senti parmi nous. Les modernes ne lui avaient pas rendu d'abord toute la justice que lui rendaient ses contemporains. Des écrivains philosophes ont fait revenir la multitude des préjugés de quelques rhéteurs outrés dans leurs principes, et d'une foule de pédans scholastiques, qui ne voulant reconnaître d'autre-

maniere d'écrire que celle de Cicéron, comme si le style des orateurs devait être celui de l'histoire, nous avaient accoutumés dans notre jeunesse à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre et d'une latinité suspecte, comme un auteur obscur et affecté. C'est à de pareils gens qu'il faut citer Juste-Lipse, un des critiques du seizieme siecle, que d'ailleurs je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style, mais fort sensément. « Chaque » page, chaque ligne de Tacite est un trait de » sagesse, un conseil, un axiôme. Mais il est si » rapide et si concis, qu'il faut bien de la saga- » cité pour le suivre et pour l'entendre. Tous les » chiens ne sentent pas le gibier, et tous les lec- » teurs ne sentent pas Tacite. »

Si quelque chose peut faire voir combien, avant l'invention de l'imprimerie, toutes les précautions possibles étaient peu sûres pour garantir des injures du tems les plus beaux ouvrages de l'esprit humain, c'est ce qui est arrivé à ceux de Tacite. Plusieurs siecles après lui, un homme de son nom fut élevé au trône des Césars; et se glorifiant de lui appartenir, quoiqu'on en doutât, il fit transcrire avec le plus grand soin tout ce qui était sorti de la plume de cet inimitable historien, et le fit déposer dans les bibliotheques

publiques. Il ordonna de plus que tous les dix ans on en renouvellât les copies. Tous ces soins n'ont pu nous conserver ses écrits, dont la plus grande partie est encore l'objet de nos regrets.

Parmi les historiens de la première classe, on peut encore placer Quinte-Curce, quoiqu'inférieur à ceux dont je viens de parler. On ne sait pas bien précisément dans quel tems il a écrit : il est très-vraisemblable que c'était sous Vespasien. Il a renfermé dans un volume assez court la vie d'Alexandre, divisée en dix livres. Fréinshemius a suppléé les deux premiers, et une partie du dernier. Le style de Quinte-Curce est très-orné et très-fleuri; mais il convient à son sujet : il écrivait la vie d'un homme extraordinaire. Il excelle dans les descriptions des batailles : sa harangue des Scythes est un morceau fameux. Il a de la noblesse et du feu, quand il raconte; mais lorsqu'il fait parler ses personnages, il laisse trop paraître l'auteur. On l'accuse aussi, et avec raison, de plusieurs erreurs de dates et de géographie, et en tout il est beaucoup moins exact qu'Arrien qui a servi à le rectifier. Mais je ne sais si l'on est bien fondé à croire qu'il s'est permis, dans l'histoire de son héros, beaucoup d'embellissemens romanesques. Alexandre, chez les autres historiens qui ont parlé de lui, ne paraît pas moins singulier,

moins outré en tout que dans Quinte-Curce, et il y a des hommes dont l'histoire véritable ressemble fort à un roman, seulement parce que ces hommes-là ne ressemblent pas aux autres. Dans ce siecle même, Charles XII l'a suffisamment prouvé. Quinte-Curce ne dissimule et n'a aucun intérêt de dissimuler aucune des fautes ni des mauvaises qualités d'Alexandre. Il dit le bien et le mal, et n'a point le ton d'un enthousiaste ni même d'un panégyriste. Quant à la vérité des faits, si l'on consulte une dissertation de Tite-Live sur le succès qu'aurait pu avoir Alexandre, s'il eut porté ses armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquirent la Macédoine.

SECTION II.

Des harangues, et de la différence de système entre les histoires anciennes et la nôtre.

Il me reste à justifier les anciens sur ces harangues que l'on regarde comme des efforts de l'art oratoire, plutôt que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius et Scipion n'aient pas dit dans le sénat précisément les mêmes choses que Tite-Live leur fait dire; mais s'il est très-probable qu'ils ont dû et qu'ils ont pu parler à-peu-près dans le même sens, je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien. En ce genre, ce me semble, il est permis d'embellir sans être accusé de controuver. Si l'auteur faisait parler avec éloquence des hommes qui n'eussent pas été faits pour en avoir, qui n'eussent jamais eu aucune habitude du talent de la parole, c'est alors que l'historien ferait le rôle de romancier. Mais c'est ici qu'il faut se rappeller l'observation que j'ai déjà eu lieu de faire, que nos mœurs et notre éducation ne sont pas à beaucoup près celles des anciennes républiques. Il est reconnu qu'Athenes était gouvernée par ses orateurs; que rien d'important ne se décidait sans

eux; que dans toute la Grece, excepté peut-être Lacédémone, l'art de parler était une des connaissances les plus essentielles, les plus nécessaires à un citoyen, une de celles que l'on cultivait avec le plus de soin dans la premiere jeunesse, et la partie la plus importante des études. A Rome, quiconque aspirait aux charges, devait être en état de s'énoncer avec facilité et avec grace devant trois ou quatre cents sénateurs, de savoir motiver et de soutenir un avis que l'on attaquait avec toute la liberté républicaine, et quelquefois de pérorer devant l'assemblée du peuple romain, composée d'une multitude innombrable et tumultueuse. Les accusations et les défenses judiciaires étant un des grands moyens d'illustration, les membres les plus considérables de l'Etat cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple, et l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Toutes les petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes, tels que celui du préteur et des centumvirs; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers romains choisis par la loi, et assujettis à un serment, dans un vaste *forum*, rempli d'une foule attentive; et celui qui s'exposait à cette périlleuse épreuve,

devait être bien sûr de ses talens et de sa fermeté. C'était là qu'un homme était jugé pour la vie : ses espérances et son élévation dépendaient de l'opinion qu'il donnait de lui, en se montrant dans cette lice aussi brillante que dangereuse. Les enfans de famille y assistaient assidûment, et c'est ce qu'on appellait les exercices du *forum* ; c'étaient ceux de toute la jeunesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi haranguassent beaucoup plus souvent et plus facilement que nous ne l'imaginons. L'éloquence qui, dans nos monarchies, semble n'être le partage que de ceux qui par état, doivent en avoir fait une étude particuliere, était chez les Grecs et les Romains, une des qualités communes, dans un degré plus ou moins éminent, à tout homme public, à tout citoyen constitué en dignité. Les Gracches, César, Caton, Scipion, étaient de très-grands orateurs, c'est-à-dire, dans la langue républicaine, de très-grands hommes d'Etat. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il ne doit y en avoir d'autre que l'autorité.

On peut donc croire, sur ce que je viens

d'exposer, que les grands hommes que Tite-Live et Salluste font parler dans leurs histoires, ont souvent puisé dans leur ame d'aussi beaux traits que ceux que leur attribue l'historien, et ont dû même produire de plus grands effets de vive voix qu'il n'en produit sur le papier; et ce qui prouve encore l'importance qu'on attachait à ces discours, c'est que la plupart du tems, on en conservait des copies. Cicéron cite à tout moment des harangues prononcées dans le sénat, plus d'un siecle avant lui, par des hommes qui ne les gardaient pas comme des monumens littéraires, mais comme des pieces justificatives de leur conduite et de leurs travaux dans l'administration des affaires publiques.

Il se présente une autre différence dans la maniere dont nous considérons aujourd'hui l'histoire, et dont les anciens la considéraient. Tite-Live, Salluste, Tacite, Quinte-Curce, croyaient avoir rempli tous leurs devoirs quand ils étaient éloquens et vrais. Nous nous plaignons de ne pas trouver chez eux assez de lumieres et de détails sur les mœurs publiques et particulieres, sur la police intérieure, sur les lois, sur les finances, sur les impôts, sur les subsistances, sur l'art militaire, etc. C'est dans des traités faits exprès, dans

dans des ouvrages d'une autre espece que nous allons chercher sur tous ces points, la connaissance de l'antiquité. Depuis que les esprits se sont tournés parmi nous vers la législation et l'économie politique; ce qui nous paraît le plus important dans l'histoire, c'est la recherche de ces deux grands objets, et la comparaison de ce qu'ils étaient autrefois et de ce qu'ils sont aujourd'hui. Cette comparaison est vraiment intéressante; mais pourquoi ne trouvons-nous pas, à cet égard, à satisfaire entierement notre curiosité, dans les historiens grecs et romains les plus célebres? Et d'un autre côté, pourquoi ce genre d'histoire philosophique nous paraît-il aujourd'hui nécessaire dans les annales de l'Europe moderne? En voici peut-être la raison. Nous avons été long-tems barbares; long-tems nous n'avons su ni ce que nous étions, ni ce que nous devions être. L'Europe entiere livrée au mêlange bizarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, et de quelques lois romaines interprétées par l'ignorance; l'Europe n'offre jusqu'au seizieme siecle, qu'un chaos, un labyrinthe, où se perd cette foule de nations échappées aux fers des Romains, pour tomber dans ceux des barbares du nord, devenues aussi grossieres que leurs

nouveaux vainqueurs, et sur lesquelles l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine, jusqu'au moment où la lumiere des arts vient les éclairer. La curiosité de ces nations est donc aujourd'hui de connaître leurs ancêtres dont elles n'ont rien conservé, de chercher des traces de ce qui n'est plus, de voir à quel point elles sont différentes de leurs peres. Mais les Romains, mais les Grecs ont été toujours, à la corruption près, ce que leurs peres avaient été. Les lois des douze tables étaient en vigueur sous Auguste, comme au tems des guerres des Samnites; la distribution des tribus romaines était la même; les magistratures étaient les mêmes. Le sénat pendant sept cents ans avait eu la même forme, depuis les premiers consuls, jusqu'aux premiers Césars. La discipline militaire, la tactique, la légion subsisterent sans aucun changement considérable, depuis Pyrrhus jusqu'à Théodose. Le luxe augmentait sans doute avec les richesses, et la table de Lucullus n'était pas celle de Numa ni de Fabricius; mais la robe consulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus; il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives; au lieu qu'aujourd'hui, l'habillement de ce qu'on appelle un grand seigneur dans les monarchies de l'Europe, ne ressemble pas plus à celui de ses ayeux,

que son existence civile et politique ne ressemble à celle des Leudes de Charlemagne et des Barons de Philippe Auguste, et qu'un régiment d'infanterie ne ressemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre sur nos ancêtres, et que les Romains et les Grecs ne voulussent savoir de leurs peres que leurs exploits : tout le reste leur était suffisamment connu. Tout citoyen se promenant à Rome sur la place publique, du tems des Césars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé le premier tribun du peuple. S'il prétendait au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches, et obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît l'épée et lui chaussât les éperons, paraîtrait aussi fou que Don Quichotte.

Je ne dirai qu'un mot des historiens qui n'ont pas été des écrivains éloquens. Nous trouvons d'abord parmi les Grecs, Polybe et Denys d'Halycarnasse : l'un, précieux pour ceux qui étudient l'art militaire, et se plaisent à comparer ce qu'il est parmi nous à ce qu'il était chez les anciens, a le mérite particulier de nous avoir donné dans

ce qui nous reste de lui, les meilleures instructions sur la tactique romaine, et sur l'art de la guerre en général, avec la supériorité de lumieres qu'on peut attendre d'un éleve de Philopémen, et de l'un des meilleurs officiers du second des Scipions : l'autre nous a laissé son recueil *d'antiquités romaines*, le livre où l'on trouve le plus de ces détails de mœurs et de coutumes dont nous sommes devenus avides, et qui paraissant aux historiens latins un objet d'érudition plus que de talent, tiennent beaucoup moins de place chez eux que chez les écrivains grecs, pour qui c'était un objet de recherche et de curiosité. Diodore de Sicile, Appien, Arrien, Dion Cassius, sont au rang de ces écrivains médiocres qu'on ne laisse pas de lire avec quelque plaisir, seulement pour la connaissance des faits; car l'histoire, a fort bien dit Cicéron, de quelque maniere qu'elle soit écrite, nous amuse toujours. *Historia quoquo modo scripta delectat.* Diodore de Sicile a écrit sur les anciens empires; Appien, les guerres civiles de Rome; Arrien, celles d'Alexandre. Le moindre de tous est Dion, auteur d'une histoire romaine, où la narration n'est pas sans agrément, mais où les harangues sont aussi prolixes que faibles, et les préventions de toute espece extrêmement

marquées. Son acharnement contre tous les hommes célebres, et particulierement contre Cicéron, a beaucoup infirmé son autorité. Il est naturellement détracteur, et pourtant peu lu et peu connu, ce qui suffit pour apprécier et son caractere et son talent.

Parmi la foule des historiens du bas-empire, ou de ceux dont les écrits sont connus sous le nom d'*historiæ Augustæ*, on a distingué Ammien Marcellin et Hérodien, l'un estimable par son impartialité, et assez instructif dans le récit des faits pour faire pardonner la dureté rebutante de son style à peine latin; l'autre, remarquable par une élégance qui déjà devenait rare chez les Grecs, même avant la translation de l'empire à Constantinople.

SECTION III.

Historiens de la seconde classe.

Venons aux historiens de la seconde classe, les abréviateurs et les biographes. Les trois plus distingués dans le premier genre, sont Justin, Florus et Paterculе : je cite Justin le premier, à cause de l'étendue et de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins. Nous avons de lui l'abrégé d'une *histoire universelle* de Trogue-Pompée, qui est perdue, et qui, si nous l'avions, nous apprendrait comment les anciens concevaient le plan d'une histoire universelle. A n'en juger que par cet abrégé, ce n'est pas ce que nous voudrions aujourd'hui. Justin n'est pas un peintre de mœurs ; mais c'est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair et naturel, sans affectation, sans enflure, et semé de morceaux fort éloquens. Il n'y faut pas chercher beaucoup de méthode ni de chronologie : c'est un tableau rapide des plus grands événemens arrivés chez les nations conquérantes, ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau sont d'une grande beauté, et peuvent donner une idée de

cette maniere antique, de ce ton de grandeur si naturel aux historiens grecs et romains, et de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Citons quelques exemples. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade, long-tems exilé de sa patrie, y rentre enfin après avoir été tour-à-tour la terreur et l'appui, le vainqueur et le sauveur de ses concitoyens.

« Les Athéniens se répandent en foule au-devant de cette armée triomphante : ils regardent avec admiration tous les guerriers qui la composent, et surtout Alcibiade ; c'est sur lui que la république a les yeux, que tous les regards s'attachent avidement ; ils le contemplent comme un envoyé du ciel, comme le dieu de la victoire. On se rappelle avec éloge tout ce qu'il a fait pour sa patrie, et même ce qu'il a fait contre elle. Ils se souviennent de l'avoir offensé, et ils excusent ses ressentimens. Tel a donc été, disent-ils, l'ascendant de cet homme, qu'il a pu lui seul renverser un grand empire et le relever ; que la victoire a toujours passé dans le parti où il était, et qu'il semble qu'il y ait eu un accord inviolable entre la fortune et lui. On lui prodigue tous les honneurs, même ceux qu'on ne rend qu'à la divinité. On veut que la postérité ne puisse décider s'il y a eu dans son bannissement plus

d'ignominie, que d'éclat dans son retour. On porte au-devant de lui, pour orner son triomphe, ces mêmes dieux dont on avait autrefois appellé la vengeance sur sa tête dévouée. Athenes voudrait placer dans le ciel celui à qui elle avait fermé tout asyle sur la terre. Les affronts sont réparés par les honneurs, les pertes compensées par les largesses, les imprécations expiées par les vœux. On ne parle plus des désastres de Sicile qu'il a causés, mais des succès qui l'ont signalé dans la Grece. On oublie les vaisseaux qu'il a fait perdre, pour ne se souvenir que de ceux qu'il vient de prendre sur les ennemis. Ce n'est plus Syracuse que l'on cite, c'est l'Ionie, l'Hellespont : tant il était impossible à ce peuple de se modérer jamais à l'égard d'Alcibiade, ou dans sa haine, ou dans son amour. »

Je citerai encore le portrait de Philippe de Macédoine, et le parallele de ce prince avec son fils Alexandre,

« Philippe mettait beaucoup plus de recherche et de plaisir dans les apprêts d'un combat que dans l'appareil d'un festin. Les trésors n'étaient pour lui qu'une arme de plus pour faire la guerre. Il savait mieux acquérir les richesses que les garder, et fut toujours pauvre en vivant de brigandages. Il ne lui en coûtait pas plus pour

pardonner que pour tromper, et il n'y avait point pour lui de maniere honteuse de vaincre. Sa conversation était douce et séduisante : il était prodigue de promesses qu'il ne tenait pas, et soit qu'il fût sérieux ou gai, il avait toujours un dessein. Il eut des liaisons d'intérêt, et aucun attachement. Sa maxime constante était de caresser ceux qu'il haïssait, de brouiller ceux qui s'aimaient, et de flatter séparément ceux qu'il avait brouillés; d'ailleurs éloquent, donnant à tout ce qu'il disait un tour remarquable, plein de finesse et d'esprit, et ne manquant ni de promptitude à imaginer, ni de grace à s'énoncer. Il eut pour successeur son fils Alexandre, qui eut de plus grandes vertus et de plus grands vices que lui. Tous deux triompherent de leurs ennemis, mais diversement : l'un n'employait que la force ouverte; l'autre avait recours à l'artifice : l'un se félicitait quand il avait trompé ses ennemis, l'autre quand il les avait vaincus. Philippe avait plus de politique, Alexandre plus de grandeur; le pere savait dissimuler sa colere, et quelquefois même la surmonter; le fils ne connaissait dans ses vengeances ni délais ni bornes. Tous deux aimaient trop le vin; mais l'ivresse avait en eux différens effets. Philippe, au sortir d'un repas, allait chercher le péril, et s'y exposait témérairement. Alexandre

tournait sa colere contre ses propres sujets : aussi l'un revint souvent du champ de bataille, couvert de blessures ; l'autre se leva de table, souillé du sang de ses amis. Ceux de Philippe n'étaient point admis à partager son pouvoir ; ceux d'Alexandre sentaient le poids de sa domination : le pere voulait être aimé, le fils voulait être craint. Tous deux cultivaient les lettres, mais Philippe par politique, Alexandre par penchant. Le premier affectait plus de modération avec ses ennemis, l'autre en avait réellement davantage, et mettait dans sa clémence plus de grace et de bonne foi. C'est avec ces qualités diverses, que le pere jeta les fondemens de l'empire du monde, et que le fils eut la gloire d'achever ce grand ouvrage. »

Nous avons d'aussi beaux paralleles dans nos orateurs ; mais pour en trouver de semblables dans nos historiens, il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrits, et lire les portraits du roi de Suede et du Czar mis en opposition.

Florus qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine jusqu'au regne d'Auguste, sous lequel il vivait, a le mérite d'avoir resserré en un très-petit volume les annales de sept siecles, sans omettre un seul fait important. Il y a dans son

style quelques traces de déclamation, mais en général de la rapidité et de la noblesse. La conjuration de Catilina est racontée en deux pages, et rien d'essentiel n'y est oublié. Patercule, qui a comme lui le mérite de la brieveté, et qui, en traitant le même sujet, s'est renfermé dans des bornes non moins étroites, a plus de génie que lui et que Justin; mais il est plus souvent rhéteur, et toujours adulateur. Il ne parle de la maison des Césars qu'avec le ton d'une admiration passionnée. Ce n'est pas un romain qui écrit, c'est l'esclave de Tibere : il lui prodigue les louanges les plus exagérées : il insulte à la mémoire de Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux par le style, et par le talent de semer des réflexions rapides et des pensées fortes dans le tissu de sa narration. Le président Hénault l'a nommé avec justice le modele des abréviateurs. Il y a dans son abrégé beaucoup plus d'idées et d'esprit que dans celui de Florus; et ses portraits surtout, tracés en cinq ou six lignes, sont d'une force et d'une fierté de pinceau qui le rendent en ce genre supérieur à tous les anciens, peut-être même à Salluste, si admirable en cette partie. « Mithridate (dit-il) » qu'il n'est pas permis de passer sous silence, » mais dont il est difficile de parler dignement, » infatigable dans la guerre, terrible par sa politique

» autant que par son courage, toujours grand par » le génie, quelquefois par la fortune, soldat à-la- » fois et capitaine, et pour les Romains un autre » Annibal : » et ailleurs, « Caton, l'image de la » vertu, qui fut en tout plus près de la divinité » que de l'homme, qui jamais ne fit le bien pour » paraître le faire, mais parce qu'il n'était pas en » lui de faire autrement, qui ne croyait raisonnable » que ce qui était juste, qui n'eut aucun des vices » de l'humanité et fut toujours supérieur à la for- » tune. »

Quoique l'abrégé de Patercule n'ait que deux livres, une grande partie du premier nous manque : ce qui regarde les Romains commence à la guerre de Persée ; et l'auteur avait commencé son ouvrage à la fondation de Rome, en remontant même aux tems antérieurs, et résumant en quelques pages l'histoire de l'Asie et de la Grece. A la naissance de Romulus s'offre une lacune qui n'a pas été remplie, et tout l'intervalle entre cette époque et la conquête de la Macédoine par Paul Emile, est resté vide. Une circonstance particuliere distingue cet abrégé. L'auteur y adresse souvent la parole à Vinicius son parent, et paraît avoir écrit pour lui. Cette forme peu usitée dans l'histoire, a été suivie par Voltaire dans son *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*, adressé à une

femme célebre, que son esprit et ses connaissances rendaient très-digne de cet hommage.

Parmi les biographes latins on distingue Cornélius Nepos et Suétone. Le premier écrit avec autant d'élégance que de précision. *Les vies des hommes illustres* qu'il nous a laissées, sont, à proprement parler, des sommaires de leurs actions principales, semés de réflexions judicieuses. Mais en rapportant les événemens, il a négligé les détails qui peignent les hommes, et ces traits caracteristiques dont la réunion forme leur physionomie: Rome n'a point eu de Plutarque.

Suétone s'est jeté dans l'excès contraire. Il est exact jusqu'au scrupule et rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie; il rapporte tout, mais il ne peint rien. C'est proprement un anecdotier, si l'on peut se servir de ce terme, mais fort curieux à lire et à consulter. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses; mais souvent on n'est pas fâché de les trouver; d'ailleurs il cite des oui-dire et ne les garantit pas. S'il abonde en détails, il est fort sobre de réflexions. Il raconte sans s'arrêter, sans s'émouvoir: sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé bien fondé en faveur de son impartialité. Il n'aime ni

ne hait personnellement aucun des hommes dont il parle ; il laisse au lecteur à les juger. Suétone était secrétaire de l'empereur Adrien.

Mais le plus justement estimé, le plus relu et le meilleur à relire, parmi les biographes de tous les pays, c'est sans contredit Plutarque. D'abord le plan de ses *vies paralleles*, établi sur le rapprochement de deux personnages célebres chez les deux nations qui ont donné le plus de modeles au monde, Rome et la Grece, est en morale et en histoire une idée de génie. Aussi l'histoire n'est-elle nulle part aussi essentiellement morale que dans Plutarque. Si l'on peut désirer quelque chose dans sa narration, qui n'est pas toujours aussi claire, aussi méthodique qu'elle pourrait l'être, il faut se souvenir d'abord qu'elle suppose toujours la connaissance antérieure de l'histoire générale. C'est de l'homme qu'il s'occupe plus que des choses ; son sujet est particulierement l'homme dont il écrit la vie, et sous ce point de vue, il le remplit toujours aussi bien qu'il est possible, non pas en accumulant les détails, comme Suétone, mais en choisissant les traits. Quant aux *paralleles* qui en sont le résultat, ce sont des morceaux achevés ; c'est là surtout qu'il est supérieur, et comme écrivain et comme philosophe. Jamais personne ne s'est montré plus digne de tenir la

balance, où la justice des siecles pese les hommes, et leur assigne leur véritable valeur. Personne ne s'est moins laissé séduire ou éblouir par ce qu'il y a de plus éclatant, et n'a mieux saisi et même fait valoir le solide. Il examine et apprécie tout, et confronte le héros avec lui-même, les actions avec les motifs, les succès avec les moyens, les fautes avec les excuses, et la justice, la vertu, l'amour du bien sont toujours ce qui détermine son jugement, qu'il prononce toujours avec autant de réserve que de gravité. Ses réflexions sont d'ailleurs un trésor de sagesse et de vraie politique; c'est la meilleure école pour ceux qui veulent diriger leur vie publique et même privée sur les regles de l'honnêteté.

Ce n'est pas qu'on ne lui ait fait quelques reproches plus ou moins fondés. Je ne sais si nous sommes assez savans en grec pour censurer son style, aussi durement que l'a fait Dacier, qui apparemment a craint pour cette fois de donner dans l'excès de complaisance attribué aux traducteurs, et qui peut-être est tombé dans l'excès contraire. Il le trouve dépourvu de *toutes les graces de sa langue, de nombre, d'harmonie, d'arrangement, de regle dans ses périodes.* C'est beaucoup; je ne suis pas assez helléniste pour être si sévere;

mais je doute que Dacier ait été assez mesuré dans sa critique. Je suis sûr au moins qu'il en est de Plutarque, pour la diction, comme des autres auteurs grecs, qui tous ont des tournures et des constructions qu'ils affectionnent, et qui sont comme les élémens de leur style, de façon qu'en passant d'un auteur à l'autre, il faut dans les vingt premieres pages, faire une sorte d'apprentissage des tours de phrase qui sont familiers à chacun. Il se peut aussi que le béotien Plutarque n'ait pas la pureté attique; mais il m'a paru que son style, autant que je puis le juger, ne manque ni de dignité, ni de force, ni même de clarté. Il y a des endroits obscurs; et où n'y en a-t-il pas? L'altération inévitable dans les anciens manuscrits suffit pour faire comprendre que ces obscurités ne sont pas de l'auteur lui-même, quand sa pensée est ordinairement claire ainsi que son expression.

On a pu lui reprocher avec plus de justice des endroits trop poétiques et trop figurés, qui ne sont pas du ton de l'histoire, et l'espece de bigarrure que forment quelquefois les fragmens des poëtes et des philosophes qu'il insere dans son texte, sans en avertir. Lui-même se laisse aller aussi de tems en tems à des excursions philosophiques trop étendues et trop abstraites, suite

naturelle

naturelle de son goût dominant pour les recherches et les réflexions en tout genre. Il porte cet esprit dans l'érudition historique, et l'on se passerait bien du travail qu'il prodigue un peu en dissertations mythologiques, géographiques, généalogiques, critiques, qui seraient mieux dans Pausanias que chez lui. On voit qu'en total ce n'est pas un écrivain d'un goût pur. Mais sans vouloir dire avec Dacier que la plume de Plutarque *est toujours trempée dans le bon sens*, je mettrai volontiers cette plume au premier rang parmi celles des biographes, parce qu'elle est toujours celle de la raison, et que dans ses *parallèles* des grands hommes, elle est non-seulement sage, mais éloquente.

A l'égard de son autorité dans le détail des faits, elle est plus sûre dans la vie des Grecs que dans celle des Romains; non pas qu'il veuille jamais tromper; mais lui-même nous a indiqué d'avance la cause de quelques erreurs dont il a été notoirement convaincu. Il avoue avec candeur qu'il n'a qu'une très-médiocre connaissance du latin; aussi lui arrive-t-il de traduire mal les auteurs qu'il cite, d'après le texte de cette langue, et de-là viennent les méprises évidentes qu'on a relevées dans ses écrits, et qui par

cela même n'étaient pas d'une dangereuse conséquence.

Maintenant je croirais n'avoir pas achevé l'apologie de ces harangues dont on fait un sujet de reproche, si je ne faisais voir qu'elles ne doivent être qu'un sujet de gloire; en montrant par quelques exemples, combien elles sont parfaitement adaptées aux caracteres et aux circonstances, et avec quelle habileté les historiens ont su se mettre à la place des personnages qu'ils faisaient parler. L'étendue qu'il convenait de donner à ces citations, aurait interrompu l'examen critique qui nous occupait : c'est par là que je le terminerai. Je vous rapporterai une harangue de Tite-Live, une de Salluste, une de Tacite, une de Quinte-Curce : c'est un moyen de plus de comparer la maniere et le génie de chacun d'eux.

Je choisis dans Tite-Live le discours que Quintius Capitolinus, un des plus grands hommes de son tems, et ce qui alors signifiait la même chose, un des meilleurs citoyens, adressa au peuple romain dans un de ces momens où la discorde et l'animosité réciproque des deux ordres de l'Etat faisait oublier les intérêts et les dangers communs, pour ne s'occuper que des dissentions

domestiques. Les peuples ennemis de Rome avaient profité de l'occasion favorable pour s'avancer jusqu'aux portes, sans que personne se mît en devoir de les repousser. Le consul Quintius monte à la tribune et parle ainsi :

« Quoique je ne me sente coupable d'aucune » faute, Romains, je me sens pénétré de honte » en paraissant devant vous. Quoi! vous savez, » et la postérité l'apprendra, que les Eques et » les Volsques, qui tout-à-l'heure pouvaient à » peine résister aux Herniques, sont venus en » armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrieme consulat de Quintius, et y sont venus » impunément! Quoique dès long-tems les choses » en soient au point de ne présager rien que de » triste, cependant si j'avais cru que cette année » dût être l'époque d'une semblable ignominie, » je m'y serais dérobé par l'exil ou par la mort » même, si c'eût été le seul moyen de sauver » mon honneur. Donc, si vos ennemis avaient » été vraiment des hommes, si des guerriers dignes » de ce nom avaient eu entre les mains ces armes » qui ont menacé nos remparts, Rome pouvait » être prise, lorsque Quintius était consul! Ah! » j'avais assez d'ans et d'honneurs : je devais mourir » dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches

» ennemis ont-ils méprisé ? est-ce nous, consuls,
» est-ce vous, Romains ? Si la faute est à nous,
» ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas,
» et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions :
» si la faute est à vous seuls, que les dieux et les
» hommes ne vous en punissent jamais : il suffit
» de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont
» pas compté sur leur courage, encore moins sur
» votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en
» fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs
» biens, passés sous le joug, ils vous connaissent
» assez : ils se connaissent eux-mêmes. La division
» des deux ordres, les querelles du sénat et du
» peuple, voilà la maladie de l'Etat, voilà le
» poison qui nous dévore et nous consume. Tandis
» que nous ne pouvons nous accorder ensemble
» ni sur les bornes de l'autorité ni sur celles de
» la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magis-
» trature patricienne ; ni le sénat, les magistrats
» du peuple, le courage est revenu à nos ennemis.
» Mais par les dieux immortels ! que vous faut-il
» encore ? Vous avez voulu des tribuns : pour
» avoir la paix, nous y avons consenti. Vous avez
» desiré qu'on élût des décemvirs ; ils ont été créés :
» les décemvirs vous ont déplu ; nous les avons
» forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre

» ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé
» condamner à l'exil et à la mort les plus nobles
» et les plus distingués des citoyens. Vous avez
» redemandé vos tribuns; ils vous ont été rendus.
» Vous avez prétendu au consulat, et quoique
» cette prétention nous parût contraire à nos droits,
» nous avons laissé passer au peuple les distinc-
» tions patriciennes. Le droit de protection accordé
» à vos tribuns, l'appel au peuple, la loi qui
» soumet le sénat aux plébiscites; tous nos pri-
» vileges détruits sous le prétexte de rétablir l'éga-
» lité; nous avons supporté, nous supportons
» tout : quel sera le terme de ces longs débats ?
» Quand pourrons-nous avoir une commune patrie
» et ne faire qu'un seul et même peuple ? Vaincus,
» nous sommes plus patiens et plus paisibles que
» vous qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez
» pour vous de nous avoir réduits à vous craindre ?
» C'est contre nous qu'on s'empare du Mont-
» Aventin; contre nous que l'on se saisit du
» Mont-Sacré ! Mais quand le Volsque était prêt
» à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur
» nos remparts, personne ne l'a repoussé. Vous
» n'avez des armes, vous n'avez des forces que
» contre nous. Eh bien ! donc, quand vous aurez
» assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la

» place publique de vos fureurs séditieuses, rempli
» les prisons de sénateurs; allez donc avec ce
» même emportement et cette même fierté, allez
» jusqu'à la porte Esquiline, sortez de vos murs,
» ou si vous ne l'osez pas, regardez du haut des
» remparts, regardez vos campagnes ravagées par
» le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées
» par l'ennemi; voyez fumer vos toits embrâsés;
» et dans ce désordre commun, quand Rome
» est menacée, quand l'ennemi triomphe, en
» quel état croyez-vous que soient vos fortunes
» particulieres? Encore un moment, et chacun
» de vous apprendra les pertes qu'il a faites.
» Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage?
» Vos tribuns peut-être vous rendront ce que
» vous aurez perdu. Oui, sans doute, en décla-
» mations, en invectives, en accumulant les lois
» sur les lois, les harangues sur les harangues.
» En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux;
» mais quelqu'un de vous en est-il revenu plus
» riche chez lui? En a-t-il rapporté à sa femme
» et à ses enfans autre chose que des haines,
» des animosités, des querelles publiques et par-
» ticulieres, dont les suites vous auraient déjà
» été funestes, si la sagesse d'autrui ne vous
» défendait de vos propres fautes. Ah! quand

» vous serviez sous vos consuls, et non pas sous
» vos tribuns, dans les camps et non pas dans
» le *forum*, quand vos cris faisaient frémir
» l'ennemi dans les batailles, et non pas le sénat
» romain dans vos assemblées, alors chargés de
» butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches
» de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'Etat
» et de la vôtre, vous retourniez triomphans
» dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous,
» vous, Romains, qui laissez l'ennemi emporter
» vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous
» le voulez; restez ici pour écouter vos haran-
» gueurs; passez votre vie dans la place publique.
» Vous croyez-vous dérober à la nécessité des
» combats; elle vous poursuit : vous n'avez pas
» voulu vous mettre en campagne contre les Eques
» et les Volsques : ils sont au pied des murs. Si
» vous ne les en chassez pas, tout-à-l'heure ils
» seront dans cette enceinte, ils monteront au
» capitole; ils vous suivront jusques dans vos
» maisons. Deux ans sont écoulés depuis que le
» sénat ordonne de lever des troupes, et de con-
» duire une armée au Mont-Algide; et cepen-
» dant nous restons oisifs, occupés à nous que-
» reller comme des femmes, et jouissant de notre
» loisir, sans songer que ce loisir d'un moment
» va multiplier les guerres et les dangers. Je sais

» qu'on peut vous tenir des discours plus agréables ;
» mais quand mon caractere ne me porterait pas
» à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt
» que des choses flatteuses, la nécessité m'en
» ferait une loi. Je voudrais vous plaire, Romains,
» mais j'aime encore mieux vous sauver, et à
» ce prix, je n'examine pas même si vous m'en
» saurez gré. Il est dans la nature que celui qui
» ne songe qu'à son propre intérêt en parlant à
» la multitude, trouve le moyen de paraître plus
» populaire que celui qui ne voit rien que l'in-
» térêt de l'Etat. Vous imaginez peut-être que
» tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs
» éternels qui ne vous permettent ni de com-
» battre au-dehors, ni d'être tranquilles au-dedans,
» sont fort occupés de vos intérêts. Quelle erreur !
» Leur élévation et leur profit ; voilà ce qu'ils
» cherchent en vous soulevant contre nous. Ils
» sont nuls quand nous sommes tous d'accord ;
» ils sont puissans dans le trouble et le désordre !
» et ils aiment encore mieux faire le mal, que
» de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin
» vous lasser de tant de discordes, vous dégoûter
» de ces mœurs nouvelles, et redevenir semblables
» à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage,
» (et si je manque à cet engagement, je dévoue
» ma tête à tous les supplices), je m'engage à

» vous venger dans peu de jours de ces dépré-
» dateurs de vos campagnes, à les mettre en
» fuite, à m'emparer de leur camp, et à reporter
» jusques dans leurs villes cette terreur de la
» guerre qui est venue jusqu'à nos portes, et ce
» bruit des armes qui retentit autour de nous. »

On remarque dans ce discours l'art vraiment oratoire de rassembler tous les motifs de persuasion, de s'insinuer dans les esprits, d'échauffer les ames; le ton en est noble et pathétique, le style plein de mouvement; la diction élégante et nombreuse. En voici un d'une tournure toute différente. Salluste avait à faire parler Marius qui faisait gloire de n'être que soldat, et de n'avoir aucune teinture des lettres. Il fallait une éloquence inculte, agreste et militaire. Marius, homme sans naissance, élevé par son seul mérite, ennemi des nobles, et nommé malgré eux pour commander en Afrique, et faire la guerre à Jugurtha, remercie en ces termes le peuple Romain.

« Je n'ignore pas, Romains, que la plupart
» de ceux qui briguent les honneurs, se montrent,
» quand ils les ont obtenus, bien différens de ce
» qu'ils étaient lorsqu'ils les ont demandés; d'abord
» actifs, modestes, supplians, ensuite indolens
» et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes prin-
» cipes; la république est plus que le consulat,

» et il convient de mettre plus de soin à servir
» l'une qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non
» plus que si j'ai reçu de vous un grand bien-
» fait, vous m'avez chargé d'un grand fardeau.
» Pourvoir aux dépenses de la guerre en ména-
» geant le trésor public, forcer les citoyens au
» service sans se faire d'ennemis, veiller à tout
» au-dedans et au-dehors, et tout cela, au milieu
» des obstacles, de l'envie et des factions, est
» plus difficile qu'on ne l'imagine. D'autres, s'ils
» commettent des fautes, ont pour eux leur an-
» cienne noblesse, la gloire de leurs ancêtres,
» le crédit de leurs parens et de leurs alliés,
» l'appui de nombreux cliens. Je n'ai pour moi
» que moi seul : toutes mes ressources sont dans
» moi-même, dans mon courage, dans ma con-
» duite irréprochable : tout le reste me manquerait.
» Je vois que tout le monde a les yeux sur moi,
» que les bons citoyens me sont favorables, parce
» que mes actions sont utiles à la république,
» mais que les nobles n'attendent que l'occasion
» de m'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts,
» pour qu'ils ne puissent pas vous en imposer ;
» et pour ne pas donner prise sur moi. Je me
» suis comporté, depuis mon enfance jusqu'à ce
» jour, de maniere à être accoutumé à tous les
» travaux, à tous les dangers : si je me suis

» conduit ainsi de moi-même, avant de vous être
» redevables, je n'ai pas envie de changer ma
» conduite après que vous m'en avez payé le
» prix. Que ceux à qui l'ambition apprit à se
» contre-faire, aient de la peine à régler l'usage
» de leur pouvoir; cela doit être : pour moi,
» qui ai passé ma vie à remplir mes devoirs,
» l'habitude de bien faire m'est devenue naturelle.
» Vous m'avez chargé de faire la guerre à Jugurtha,
» et la noblesse en murmure. C'est à vous de
» voir si un autre choix serait préférable; s'il vaut
» mieux envoyer à cette expédition quelqu'un
» choisi dans cette foule de nobles, quelque
» homme de vieille race, qui compte beaucoup
» d'ancêtres et point d'années de services, à qui
» la tête tourne dans un commandement si con-
» sidérable, et qui soit réduit à chercher dans
» ce même peuple un subalterne qui lui apprenne
» son métier. Car c'est ce qui arrive le plus sou-
» vent, vous le savez, et celui que vous avez
» choisi pour général s'en choisit un autre pour
» lui-même. J'en connais, Romains, qui par-
» venus au consulat, ont commencé à se faire
» lire les actions de leurs ancêtres, et les livres
» des Grecs sur l'art militaire; fort mal-à-propos,
» ce me semble; car si dans l'ordre des choses
» on est élu avant de commander, dans l'ordre

» de la raison, il faut apprendre à commander » avant d'être élu. Comparez à ces anciens nobles » si altiers un homme nouveau tel que moi, » Ce qu'ils lisent ou ce qu'ils entendent dire, » je l'ai vu ou je l'ai fait. Ce que l'étude leur » apprend, je le sais par l'expérience : lequel vaut » le mieux des paroles ou des actions ? Je vous » en fais juges, Romains. Ils méprisent ma nais- » sance, et moi leur lâcheté. Ils me reprochent » la faute de la fortune : je leur reproche leurs » vices, ou plutôt je pense que tous les hommes » sont égaux par la nature ; mais que celui-là » est le plus noble qui est le meilleur et le plus » brave. Demandez aux parens d'un Albinus, » d'un Bestia, s'ils aiment mieux être les peres » de pareils fils, que d'un Marius : ils vous répon- » dront qu'ils voudraient avoir pour fils celui » qui a le plus de mérite. Si les nobles ont raison » de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs » ancêtres qui ont commencé comme moi par » n'avoir d'autre noblesse que la vertu. Ils m'en- » vient mes honneurs ; qu'ils m'envient donc aussi » mes fatigues, mes périls, ma probité ; car c'est » l'un qui m'a valu l'autre. Mais ces hommes » corrompus par l'orgueil, vivent comme s'ils » méprisaient les honneurs, et les demandent » comme s'ils les avaient mérités. Certes, ils

» s'abusent beaucoup, de prétendre à-la-fois à deux » choses si opposées, aux plaisirs de l'oisiveté, » et aux récompenses du courage. Ces mêmes » hommes, quand ils parlent dans le sénat ou » devant vous, élevent jusqu'aux cieux le mérite » de leurs ancêtres, et croient par-là s'agrandir » dans l'opinion : c'est tout le contraire ; leur » lâcheté paraît d'autant plus coupable, que les » actions de leurs ayeux ont été plus éclatantes. » La gloire des peres éclaire la honte des enfans. » Je ne veux pas, comme eux, citer ce qu'ont » fait les autres ; mais ce qui vaut beaucoup » mieux, je puis dire ce que j'ai fait ; et cepen- » dant, voyez comme ils sont injustes. Ils ne » me permettent pas de m'applaudir de ce qui » m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce » qui ne leur appartient pas ; apparemment parce » que je n'ai pas comme eux des portraits de » famille à étaler devant vous, et que ma noblesse » ne date que de moi ; comme s'il ne valait pas » mieux s'en faire une à soi-même, que de flétrir » celle dont on a hérité. Je sais que s'ils veulent » me répondre, ils ne manqueront pas de paroles » éloquentes et bien arrangées ; mais comblé de » vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous, » outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir » me taire, de peur qu'on ne prît le silence de

» la modestie pour un aveu de la conscience.
» Car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé
» par leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent
» me rendre justice; s'ils sont faux, ma con-
» duite les réfute. Mais puisqu'ils accusent votre
» choix, qui m'a chargé d'une commission éga-
» lement importante et honorable; voyez encore
» une fois si vous devez vous en repentir. Je
» ne saurais vous donner pour mes garans les
» triomphes et les consulats de mes peres; mais
» s'il le faut, je puis montrer les décorations
» militaires que j'ai reçues, les enseignes que j'ai
» prises à l'ennemi, les cicatrices dont je suis
» couvert. Romains, voilà mes titres de noblesse;
» ils ne me sont pas venus par succession; ils
» sont le prix des fatigues, des services et des
» dangers.

» Je ne parle pas bien; je ne suis pas éloquent,
» je le sais: c'est un art dont je fais peu de cas.
» Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir
» par de belles paroles des actions qui ne le sont
» pas; mais la vertu, quand elle se montre, n'a
» besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les
» lettres grecques: j'ai cru cette étude bien inu-
» tile, puisqu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs
» ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce
» qui importe davantage à la république, à frapper

» l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à ne
» rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid
» et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter
» la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai
» à mes soldats. Je ne me traiterai pas délica-
» tement en les traitant avec rigueur : je ne veux
» pas que ma gloire ne soit que le fruit de leurs
» peines ; c'est ainsi que l'on commande à des
» citoyens ; c'est ainsi qu'il est utile de com-
» mander. Vivre soi-même dans la mollesse, et
» faire vivre son armée dans les privations, est
» d'un maître, et non pas d'un général. C'est en
» pensant, en agissant comme moi, que nos peres
» ont été grands, et ont illustré la république.
» La noblesse d'aujourd'hui qui ne leur ressemble
» gueres, nous insulte parce que nous voulons
» leur ressembler : elle brigue les honneurs comme
» s'ils lui étaient dûs. Ils se trompent ces hommes
» superbes : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce
» qu'ils pouvaient leur transmettre, des richesses,
» des titres, un grand nom : ils ne leur ont pas
» laissé la vertu : ils ne le pouvaient pas. Ce
» n'est pas un présent qu'on puisse faire, ni qu'on
» puisse recevoir. Ils disent que je suis grossier
» et sans éducation, parce que je n'entends rien
» à préparer un festin, parce que je ne paie

» pas un cuisinier, un histrion plus cher qu'un
» fermier. J'en conviens, Romains. J'ai appris
» de mon pere, et j'ai entendu dire aux hon-
» nêtes gens, que le luxe est pour les femmes,
» et le travail pour les hommes; qu'il faut à un
» bon citoyen plus de gloire que de richesse; que
» les ornemens d'un guerrier, ce sont ses armes
» et non pas ses meubles. Quant à eux, qu'ils
» s'occupent des seules choses dont ils fassent cas,
» des plaisirs et de la table; qu'ils passent leur
» vieillesse comme ils ont passé leurs premieres
» années, dans les festins, dans les débauches et
» la dissolution, et qu'ils nous laissent la sueur
» et la poussiere des camps, à nous qui en faisons
» plus de cas que de leurs voluptés. Mais non:
» quand ils se sont déshonorés par toutes sortes
» d'infamies, ils viennent ravir les récompenses
» des honnêtes gens. Ainsi par la plus criante
» injustice, le luxe, la mollesse, les vices ne
» nuisent pas à ceux qui en sont coupables, et
» nuisent à la république qui en est innocente.
» Maintenant que je leur ai répondu, non pas
» en proportion de leur indignité, mais conve-
» nablement à mes mœurs, je dirai un mot de
» la chose publique. D'abord pour ce qui regarde
» la Numidie, soyez tranquilles, Romains, vous
» avez

» avez écarté tout ce qui jusqu'à présent avait
» défendu Jugurtha; l'avarice, l'ignorance, l'or-
» gueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux
» une armée qui connaît le pays, mais jusqu'ici
» plus brave qu'heureuse, et affaiblie en grande
» partie par l'avidité et la témérité de ses chefs.
» Vous tous donc qui êtes en état de porter les
» armes, préparez-vous à défendre la république
» avec moi. Que le malheur passé et la dureté
» des commandans ne vous effraient plus; vous
» avez un général qui dans les marches et les
» combats, sera votre guide et votre compagnon,
» et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec
» le secours des dieux, vous pouvez tout vous
» promettre, la victoire, le butin, l'honneur;
» et quand tous ces avantages seraient douteux
» ou éloignés, il conviendrait encore que les bons
» citoyens vinssent au secours de la république;
» car la lâcheté ne sauve personne de la mort,
» et jamais pere n'a desiré que ses enfans vécussent
» toujours, mais qu'ils fussent estimés et honorés.
» J'en dirais davantage, Romains, si les paroles
» donnaient du courage à ceux qui n'en ont pas;
» mais pour les braves, j'en ai dit assez. »

A cette vigueur mâle et guerriere, à cette austérité brusque, à cette âpreté de style, à cette

jactance soldatesque, tous ceux qui ont lu l'histoire ne reconnaissent-ils pas Marius? Ne croient-ils pas l'entendre lui-même? Qu'on lise les lettres et les mémoires du grand Villars; qu'on voie de quelle maniere il parle de lui, et de ceux qu'il appelle des *généraux de cour*, et on s'appercevra qu'aux formes près, nécessairement différentes dans un consul romain et dans un général français, les hommes placés dans les mêmes situations, ont dans tous les tems à-peu-près le même langage. C'est dire assez combien Salluste connaissait les hommes; et quand on les connaît bien, on a le droit de les faire parler.

Les harangues dans Tacite sont ordinairement courtes, mais toujours substantielles, et dans sa précision il ne manque point de mouvemens, quoiqu'il en ait moins que Tite-Live dans son abondance. Je prends chez Tacite le discours de Crémutius Cordus, accusé dans le sénat, sous le regne de Tibere, d'avoir appellé dans ses écrits Brutus et Cassius *les derniers des Romains*.

« On m'inculpe dans mes paroles, peres conscripts, tant je suis innocent dans mes actions. » Cependant mes paroles même n'ont attaqué » ni César ni ses parens, les seuls qui soient » compris dans les accusations de lese-majesté. On » me reproche d'avoir loué Brutus et Cassius :

» beaucoup d'auteurs en ont écrit l'histoire, aucun
» ne les a nommés sans éloges. Tite-Live distingué
» entre tous les écrivains par son éloquence et
» sa véracité, a donné tant de louanges à Pompée,
» qu'il en eut d'Auguste le nom de Pompéien, sans
» en être moins aimé. Nulle part chez lui, Scipion,
» Afranius, ni ce même Cassius, ni ce même
» Brutus, ne sont traités de brigands et de par-
» ricides, comme on les appelle aujourd'hui, et
» souvent il les appelle de grands hommes. Asinius
» Pollion, dans ses écrits, rend hommage à leur
» mémoire : Messala Corvinus dans les siens, célé-
» brait Cassius comme son général, et tous les
» deux furent en crédit et en honneur auprès d'Au-
» guste. Quand Cicéron publia l'ouvrage (1) où il
» éleve Caton jusqu'aux cieux, le dictateur César
» lui répondit-il autrement qu'en le réfutant comme
» il aurait fait devant des juges ? Les lettres d'An-
» toine, les harangues de Brutus sont remplies
» de reproches contre Auguste, injustes, il est
» vrai, mais très-amers ; et on lit encore les vers
» de Bibaculus et de Catulle, pleins de satyres
» contre les Césars. Mais Jules-César et le divin
» Auguste les souffrirent et les oublierent, avec

(1) Celui qui avait pour titre *Cato*, auquel César répondit par l'*Anti-Cato* ; tous les deux sont perdus.

» autant de modération que de prudence. Car les » satyres s'effacent si on les méprise ; mais si l'on » s'en irrite, on paraît s'y reconnaître. Je ne parle » pas des Grecs, chez qui non-seulement la liberté, » mais même la licence des paroles n'a jamais été » punie, ou n'a été repoussée qu'avec les mêmes » armes. Mais surtout il a toujours été libre et » innocent de dire sa pensée sur les morts ; pour » eux il n'y a plus ni faveur ni haine. Mes écrits » sont-ils des harangues incendiaires, des trom- » pettes de guerre civile en faveur de Brutus et » de Cassius, armés dans les champs de Phi- » lippe ? Il y a soixante et dix ans qu'ils ne sont » plus ; et comme on les retrouve dans leurs » images, que le vainqueur lui-même n'a pas dé- » truites, leur mémoire garde sa place dans l'his- » toire. La postérité rend à chacun l'honneur qui » lui est dû : et s'il faut que je sois condamné, » il ne manquera pas d'écrivains qui se souvien- » dront, non-seulement de Brutus et de Cassius, » mais aussi de moi. »

J'ai déjà cité la harangue des Scythes à Alexandre comme un des morceaux qu'on a le plus remarqués dans Quinte-Curce. On a su gré à l'auteur d'y avoir parfaitement saisi le ton sentencieux et figuré de l'éloquence propre à ces peuples, qui s'énoncent volontiers en maximes et en paraboles,

comme on a toujours fait dans l'orient et dans le nord.

« Si les dieux avaient proportionné ta stature » à ton ambition, le monde ne te contiendrait » pas. Tu toucherais l'orient d'une main, le cou- » chant de l'autre, et tu voudrais encore savoir » où vont s'ensevelir les feux de l'astre divin qui » nous éclaire. C'est ainsi que tu desires toujours » plus que tu ne peux embrasser. Tu passes d'Eu- » rope en Asie, tu repasses d'Asie en Europe, » et si tu avais soumis tout le genre humain, » tu ferais la guerre aux forêts, aux montagnes, » aux fleuves et aux bêtes sauvages. Quoi donc! » ignores-tu que les grands arbres sont long-tems » à croître, et sont déracinés en un moment? » Insensé celui qui ne regarde que leurs fruits, » sans mesurer leur hauteur. Prends garde, en » voulant parvenir au sommet, de tomber avec » les branches que tu auras saisies. Quelquefois » le lion a servi de pâture aux plus petits oiseaux, » et la rouille consume le fer. Il n'y a rien de » si fort qui ne puisse craindre même ce qui est » faible. Qu'y a-t-il entre toi et nous? nous n'avons » jamais approché de ton territoire. Dans les vastes » forêts où nous vivons, ne nous est-il pas permis » d'ignorer qui tu es et d'où tu viens? Nous ne » pouvons pas servir, et nous ne voulons pas

» commander. Veux-tu connaître la nation des
» Scythes ? un attelage de bœufs, une charrue,
» une fleche, une coupe, voilà ce qui nous a été
» donné, ce qui est à notre usage pour nos amis
» et contre nos ennemis. A nos amis nous donnons
» les fruits de la terre, produits par le travail de
» nos bœufs, et ces amis partagent le vin dont nous
» faisons avec eux des libations. Pour nos ennemis,
» nous les combattons de loin avec la fleche,
» et de près avec la pique. C'est avec ces armes
» que nous avons battu le roi de Syrie, celui
» des Perses et des Medes, et le chemin nous a
» été ouvert jusqu'en Egypte. Mais toi qui te
» vantes de faire la guerre aux brigands, es-tu
» autre chose que le voleur de tant de pays usurpés ?
» Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu t'es emparé
» de la Perse et de la Bactriane ; tu as attaqué
» l'Inde, et voilà enfin que tu étends tes mains
» avares et insatiables jusqu'à nos troupeaux. Et
» qu'as-tu besoin de tant de richesses, pour n'y
» trouver que la disette ? Tu es le premier pour
» qui la satiété ait produit la faim, puisqu'à mesure
» que tu as plus, tu desires davantage. Mais ne
» vois-tu pas depuis combien de tems la Bactriane
» seule te tient arrêté ? Pendant que tu la sou-
» mets, la Sogdiane s'arme contre toi, et pour
» toi la guerre naît de la victoire. Car que tu sois

» plus grand et plus vaillant que tout autre, per-
» sonne cependant ne veut souffrir un maître étran-
» ger. Passes seulement le Tanaïs : tu verras jusqu'où
» s'étendent les Scythes, et tu ne les atteindras
» pas. Notre pauvreté sera plus agile que l'opulence
» de ton armée, qui traîne la dépouille de tant
» de nations ; et lorsqu'ensuite tu nous croiras bien
» loin, tu nous verras aux portes de ton camp ;
» car nous fuyons et poursuivons l'ennemi avec
» la même vîtesse. On dit que dans vos adages
» grecs on se moque des solitudes des Scythes ;
» mais nous aimons mieux des déserts incultes que
» des villes et de riches campagnes. Pour toi, serre
» à deux mains ta fortune : elle glisse, et on ne
» la retient pas en dépit d'elle. C'est l'avenir plus
» que le présent qui donne un bon conseil. Mets
» un mors à ton bonheur : tu le maîtriseras plus
» aisément. On dit chez nous que la fortune est
» sans pieds : elle n'a que des mains et des aîles ;
» et quand elle nous présente les unes, elle ne
» laisse pas prendre les autres. Enfin si tu es un
» dieu, tu dois faire du bien aux hommes, et
» non pas leur ravir le leur : si tu n'es qu'un
» homme, songe toujours que tu es un homme.
» Il y a de la folie à ne se souvenir que de ce
» qui nous porte à nous oublier. Tu n'auras pour
» vrais amis que ceux à qui tu n'auras point fait

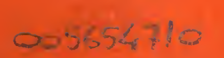
» la guerre; car entre égaux l'amitié est ferme, » et ceux-là sont censés égaux qui n'ont point » mesuré leurs forces. Quant aux vaincus, garde-toi » de les prendre pour des amis : point d'amitié » entre le maître et l'esclave : la paix même est » entre eux un état de guerre. Au reste ne crois pas » que les Scythes jurent l'amitié; notre serment, » c'est le respect pour notre parole. Nous laissons » aux Grecs ces précautions de signer des pactes » et d'attester les dieux : pour nous, nous mettons » notre religion dans notre fidélité. Ceux qui ne » respectent pas les hommes, trompent les dieux; » et l'on n'a pas besoin de l'ami dont la volonté » est suspecte. Il ne tient qu'à toi de nous avoir » pour gardiens de tes limites d'Europe et d'Asie. » Nous ne sommes séparés des Bactriens que par » le Tanaïs : au-delà du côté opposé, nous tou- » chons à la Thrace, qui confine, dit-on, à la » Macédoine. Placés aux deux extrémités de ton » empire, nous veux-tu pour amis ou pour enne- » mis? Choisis. »

Fin de la premiere partie du Tome troisieme.

TABLE DES MATIERES

De la premiere partie du Tome III.

Fin de la Table des matieres.


005654710



